a4832010
PQ
2347
.M347
A6
1872
SMRS

Roman Lour Cu/ants

– 2 pamphlets

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/annaoulapitf00marl

BIBLIOTHÈQUE

DE

LA JEUNESSE CHRÉTIENNE,

APPROUVÉE

PAR Mgr L'ARCHEVÊQUE DE TOURS.

Propriété des Éditeurs,

A. Mame et Cie

ANNA

OU

LA PIÉTÉ FILIALE,

PAR M. DE MARLÈS,

Auteur de l'Histoire de Marie Stuart, de Firmin
ou le Jeune voyageur en Égypte, etc.

TOURS,

Ad MAME ET Cie, IMPRIMEURS-LIBRAIRES.

1842

CHAPITRE PREMIER.

La famille Saint-Ange.

La marquise de Saint-Ange était assise sur un divan, dans un salon richement décoré; elle tenait la tête à demi inclinée vers le plancher, et dans son regard fixe, immobile, se peignait un dépit violemment concentré. Le marquis était debout devant elle; ses traits annonçaient la douceur de caractère; il tournait vers sa femme un œil presque suppliant, car il pressentait un orage, et il l'aurait voulu conjurer. Le commandeur d'Ormessan, oncle de la mar-

quise et jadis son tuteur, était à quelque distance des deux époux, lisant dans un journal les nouvelles du jour, qui n'étaient rien moins que rassurantes. On entrait alors dans la seconde année de la révolution.

La marquise rompit la première un silence qu'elle ne paraissait garder qu'avec effort. « Allez, Monsieur, dit-elle au marquis d'un ton sec, courez encenser votre idole, enivrez votre chère Anna de vos fades éloges; vantez-lui bien son triomphe, son triomphe sur sa sœur! sur mon Émilie, que vous avez plongée sans pitié dans la douleur et le désespoir. Ah! vous avez un cœur de roche!

— Et c'est vous, ma nièce, dit en se levant le commandeur, qui faites à votre mari ce reproche! »

Un sourire ironique avait accompagné ce peu de mots. La marquise se sentit vivement blessée.

« Pourquoi donc ne le ferais-je point, ce reproche? répondit-elle d'un air dédaigneux.

— Pourquoi? singulière demande! Eh bien! s'il faut que je m'explique, je vais le faire. J'ai le droit, je pense, de vous parler avec franchise.

— Dites avec dureté, avec...

— Avec trop peu de respect peut-être, répliqua sans s'émouvoir le commandeur. Oh! oui sans doute j'ai tort de ne point fléchir le genou devant mon ancienne pupille, la fille de mon frère; de ne point me laisser subjuguer par l'ascendant que vous prétendez exercer sur tout ce qui vous entoure. Que voulez-vous? je ne me réformerai pas.

« Vous avez deux filles, ma nièce : l'une a toutes vos affections; l'autre, vous la traitez en ennemie; pour la première sont toutes vos tendresses; pour la seconde, toutes vos rigueurs; toujours ouverts pour celle-là, les bras maternels restent toujours fermés pour celle-ci. Eh! quel crime est donc celui d'Anna, grand Dieu! Son crime, c'est votre aveugle penchant pour Émilie, votre coupable faiblesse pour un enfant qui annonçait d'heureuses dispositions et que votre fol amour a perdue...

— Perdue, Monsieur!

— Oui, perdue, je ne crains pas de le dire; car je regarde comme telle toute femme vaine, fière, envieuse, égoïste; et c'est une femme vaine, fière, envieuse, égoïste que vous avez faite de votre fille aînée.

— Heureusement, Monsieur, repartit la marquise, comprimant avec peine un mouvement convulsif de colère, M. de Forton ne vous a point consulté pour apprécier sa jeune femme.

— Vous n'avez pas non plus demandé mon avis pour lui donner votre fille.

— M. de Forton était homme d'honneur; que fallait-il davantage?

— Entendons-nous, ma nièce. Homme d'honneur, avec le sens qu'on donne à ce mot dans le monde, j'en conviens : homme à ne pas souffrir une injure, à regarder comme sacrée la dette du jeu, à jeter sur tous les écarts où peuvent l'entraîner ses passions un vernis de politesse, d'urbanité, de bienveillance même; ah! oui, voilà bien M. de Forton. Mais tout cela n'est point l'honneur à mes yeux. Tenez, ma nièce, je n'ai jamais eu de votre gendre une très-bonne opinion; et, depuis qu'une révolution, qui commence par des excès et dont je n'ose prévoir les suites, agite sur notre patrie des brandons de discorde, il n'a pas gagné dans mon esprit. Capitaine à vingt-cinq ans, il voulait remplacer son colonel, mort depuis quatre mois; un vieil officier chargé de campagnes et couvert d'hono-

rables blessures a été nommé. Y avait-il là rien qui ne fût très-juste? Fallait-il que la faveur l'emportât sur le mérite? Eh bien! qu'est-il arrivé? Votre gendre devient l'ennemi déclaré du gouvernement; il accueille, il commente, il colporte toutes les calomnies qu'on répand contre la cour, contre l'auguste personne du souverain, contre la reine, qu'on cherche à diffamer, et que la postérite vengera de ses contemporains. Je tiens même de bonne part que votre gendre est affilié à ces sociétés prétendues patriotiques, et qui ne sont réellement que des foyers de révolte. Faites votre profit, ma nièce, de cet avis. Forton est mécontent; d'un mécontent à un conspirateur, la distance n'est pas grande.

« Je reviens à mon sujet, continua le commandeur après une petite pause. Il s'agit ici d'Anna, d'Anna, bonne, affectueuse, compatissante, soumise, et surtout excellente fille. Vous devriez l'entendre lorsque, les yeux baignés de larmes, elle s'écrie : « Ma mère me repousse; que lui ai-je fait? Ne l'aimé-je point tendrement? ne suis-je pas toujours disposée à remplir ses désirs, à m'immoler, s'il le faut, pour son bonheur? Oh! mon Dieu! mon Dieu! ouvrez-moi le

cœur de ma mère; qu'une fois au moins je me sente pressée dans ses bras! » Et c'est une enfant de seize ans, Madame, qui s'exprime ainsi, ajouta le commandeur.

— C'est bien, répondit la marquise avec un accent prononcé d'impatience. Et la scène d'hier au soir; c'est par bonté d'âme sans doute...

— La scène d'hier! vraiment je vous admire. Émilie chante et s'accompagne; tout cela tant bien que mal, parce qu'elle n'a jamais voulu rien apprendre, et qu'au moment même de ses leçons, elle ne faisait que se moquer de ses maîtres; ce que vous trouviez charmant. En attendant, les jours s'écoulaient, le temps a marché, et les progrès ont été nuls. Émilie pouvait-elle prétendre hier à des applaudissements? On a voulu qu'Anna chantât à son tour.

— M. de Saint-Ange sans doute....

— Non, ma nièce; madame de Blainval, votre meilleure amie.

— Je la reconnais là! la méchante femme!

— Anna, timide et modeste, s'est longtemps défendue; c'est moi, moi son grand-oncle, qui l'ai forcée de céder au désir qu'on lui montrait. Que vouliez-vous que fît cette enfant? La na-

ture lui a donné une voix délicieuse, et à sa belle voix, elle joint un goût exquis; elle a chanté comme un ange. Est-ce sa faute? pouvait-elle empêcher l'explosion de plaisir qu'elle a excité? et ne devriez-vous pas vous-même vous réjouir de cet innocent triomphe, qui n'a rien de dangereux pour son caractère.

« Je n'insiste pas, car vous parler d'Anna, c'est vous déplaire; mais voici mon dernier mot : votre père vous a laissé pour tout héritage des dettes nombreuses, que j'ai payées, moi, pour l'honneur de son nom, qui est aussi le mien; vous n'ignorez pas que je possède une fortune considérable, qui seule peut assurer à vos filles l'opulence qu'elles ne peuvent attendre de vous. Cette fortune se partagera entre mes deux nièces, si toutes deux en sont dignes, non à votre sens, Madame, mais au mien; sinon, elle appartiendra tout entière à celle qui la méritera le mieux par des vertus réelles. »

Après que le commandeur eut cessé de parler, il se fit un moment de silence, que le marquis n'aurait osé rompre, de peur d'exciter le courroux de sa femme, qui, de son côté, ne le rompit point par orgueil; de sorte qu'au bout

d'une minute, le commandeur se leva, salua et partit.

« Oh! que ces gens qui ont de la richesse savent bien le faire sentir aux autres, s'écria la marquise, d'un ton qu'animait le dépit. Ils sont tous de même; parce qu'ils sont riches, ils s'arrogent tous les droits.

— Permettez-moi, Madame, de vous dire, répondit le marquis, que les droits du commandeur ne lui viennent pas seulement de la richesse; ils ont quelque chose de plus réel, de plus saint en même temps : il est votre oncle, il fut votre tuteur, et il m'a toujours honoré de son amitié. Nous devons le ménager. Le commandeur a la libre disposition de ses biens; il peut les donner tous sans réserve à l'une ou à l'autre de ses nièces. Qu'avez-vous gagné à l'irriter en montrant trop de partialité pour Émilie? Émilie elle-même, dominée comme elle l'est par l'ascendant que son mari a sur elle, vous saurait peut-être mauvais gré d'avoir eu des préférences dont le résultat sera de la priver des bienfaits de son grand-oncle.

— C'est assez, Monsieur, reprit durement madame de Saint-Ange; faites appeler Anna;

et si, pour vous complaire, je partage mon amour entre mes deux filles, j'espère qu'à son tour le commandeur partagera ses largesses. »

Le marquis ne s'était pas fait répéter l'invitation que sa femme lui avait faite; il aimait tendrement Anna, et il ne voyait qu'avec peine l'éloignement que sa mère lui montrait; mais il aimait la paix; la marquise était altière, exigeante, capricieuse, et, autant par déférence que pour ne point hasarder son repos en lui résistant, il subissait toutes ses volontés. Il n'avait quelque force que lorsque le commandeur voulait bien le soutenir; encore usait-il de tant de ménagements, de tant de réserve, afin de ne point irriter la susceptibilité de sa femme, qu'on l'aurait pris pour un conseiller timide et circonspect plutôt que pour le chef de la famille.

Anna parut bientôt; son père, la tenant par la main, la présenta lui-même à la marquise. La pauvre enfant était presque tremblante; car elle redoutait sa mère, qui ne lui adressait guère la parole que pour lui faire essuyer d'injustes reproches ou d'amers sarcasmes. Agité tour à tour de crainte et d'espérance, son cœur

battait fortement, et sa douce physionomie, interprète fidèle de ses sensations, décelait son trouble et ses inquiétudes.

« Approchez, Mademoiselle, lui dit la marquise en tâchant d'adoucir sa voix. On dit que vous vous plaignez de moi, de mon indifférence pour vous, que sais-je? N'ai-je donc point pour vous les soins, les attentions d'une mère? Que vous manque-t-il? N'avez-vous pas eu les mêmes maîtres que j'ai donnés à votre sœur? ne jouissez-vous pas de tous les plaisirs qui sont compatibles avec votre âge et votre situation? ne paraissez-vous pas dans nos assemblées? ne vous ai-je pas procuré les moyens d'y briller, ajouta-t-elle d'un accent dont un faux ton de bienveillance déguisait mal l'amertume. Répondez, Mademoiselle, de quoi vous plaignez-vous?

— Souffrez, ma mère, que ce soit à vos genoux que j'ouvre mon cœur, répondit Anna, dont l'émotion n'avait fait que s'accroître pendant que la marquise avait parlé. Je sais que vous m'avez prodigué tous les soins, et je vous en rends grâce; mais, tendrement attachée à celle qui me donna la vie, j'ai pu quelquefois désirer ses embrassements. Ah! il me semble

que les embras ements d'une mère doivent être bien doux! » A ces mots, d'abondantes larmes coulèrent des yeux d Anna. Madame de Saint-Ange se sentit un instant émue, et, par un mouvement involontaire, elle allait ouvrir ses bras à sa fille, lorsque madame de Forton, survenant a l'improviste, vint, pour ainsi dire, par sa présen e, refouler jusqu'au fond du cœur de sa mère l attendrissement qu'elle avait éprouvé. Presque honteuse d'un sentiment qu'elle regardait comme une faiblesse, elle balbutia quelques mots comme pour se justifier aux yeux d Émilie, et renvoya froidement la pauvre Anna, au moment où la tendre fille croyait toucher au bonheur et retrouver sa mère.

Émilie était de belle taille, assez bien faite; mais il y avait dans ses traits peu d'expression, et ses manières hautaines, souvent brusques, annonçaient la sécheresse de son âme. Aussi toutes les personnes qui connaissaient madame de Saint-Ange et qui n'ignoraient pas sa prédilection pour sa fille aînée, s'étonnaient de ce travers d esprit qui, la rendant insensible aux grâces naïves d'Anna, à sa douceur inaltérable, aux qualités dont le ciel l'avait douée, dirigeait

toutes ses affections vers une femme dont tout le mérite consistait dans cette fausse dignité que l'on acquiert dans le monde avec de l'orgueil, de l'égoïsme et de la présomption.

Cet étonnement aurait paru surtout bien légitime si l'on avait pu lire dans le cœur de madame de Forton tout ce qui s'y cachait de fausseté et de perfidie. Son mari, dominé par ses ressentiments contre le ministre, qui lui avait refusé ce qui, de toute justice, appartenait à un autre, avait étendu sa haine du ministre au souverain, et plus d'une fois, dans les clubs démagogiques de cette époque, il avait mérité les applaudissements de la foule pour ses déclamations virulentes contre le gouvernement et les institutions monarchiques. Aussi avait-il été jugé digne d'être initié aux conseils mystérieux où s'élaborait la journée du 10 août. Forton n'ignorait pas que le projet des révolutionnaires était de renverser la monarchie par les mains de la populace, et c'était là dessus qu'il fondait ses espérances.

Il pensait que les événements, en devenant plus menaçants, détermineraient le marquis et le commandeur à émigrer, comme l'a-

vaient déjà fait plusieurs de leurs amis, et il espérait qu'au moyen de ses amis de club et à la faveur de quelques assignats habilement distribués, il pourrait facilement se mettre en possession des biens de toute la famille.

Forton avait communiqué à sa femme une partie de son dessein, et celle-ci avait approuvé, après une résistance de bienséance, que Forton sut très-bien interpréter et prendre pour un consentement. Il ne lui avait pas tout dit néanmoins. Si le marquis de Saint-Ange et surtout le commandeur ne voulaient pas émigrer, on les y forcerait par quelque adroite manœuvre. Une menace anonyme, une dénonciation ténébreuse aux comités du temps, quelque autre moyen de ce genre ouvrirait à son ambition une route facile pour arriver à la *spoliation légale* de ses proches.

Lorsque Émilie entra dans l'appartement de sa mère, elle venait de recevoir les confidences de son mari. Son accident de la veille lui avait arraché des larmes de dépit; elle avait voué à sa jeune sœur une haine éternelle; elle enveloppait jusqu'à son père dans ce sentiment coupable; et Forton, qui la connaissait, avait jugé

la circonstance toute propre à la faire entrer dans ses vues. Émilie avait fait p u d observations sur ce qui concernait son père, son grand-oncle et sa sœur; elle avait seulement demandé une exception en faveur de sa mère; mais elle l'avait fait d'un ton qui donnait a entendre qu il ne serait pas difficile d obtenir son adhésion complète aux projets de son époux. Lorsqu'en arrivant chez sa mère elle trouva sa sœur Anna, elle fut subitement saisie d un redoublement d'aversion qui dissipa sur-le-champ l irrésolution où elle flottait encore malgré elle; sa propre cupidité se couvrit a ses yeux du nom de juste déférence pour son époux, et les ménagements qu'elle avait d'abord demandés en faveur de sa mère, pour la payer de son aveugle tendresse, lui semblèrent dès ce moment superflus.

Comment Émilie était-elle parvenue à cet état d'immoralité qui lui faisait regarder comme un fardeau tous les sentiments qui pourraient gêner son égoïsme? Elle tenait de la nature des qualités qui, dirigées par une bonne éducation, auraient pu se convertir en vertus; mais madame de Saint-Ange, par de funestes complaisances, les avait tournées vers le mal, ce qui,

tout en préparant pour la mère d'amers regrets, ne pouvait aboutir pour la fille qu'au résultat le plus déplorable, en fermant son cœur de bonne heure aux douces émotions de l'amitié, aux plus douces affections de famille. Accoutumée à n'avoir d'autre règle que sa volonté, elle rapportait tout à elle-même, ne voyait dans les autres que des êtres inférieurs à elle ou des esclaves dévoués par le sort à la nécessité de la servir. Aussi ne tenait-elle aucun compte à sa mère de sa condescendance, parce qu'elle imaginait que cette espèce de soumission à ses moindres caprices lui était rigoureusement due.

Pour comble de malheur, elle avait vu dans le monde, où sa mère l'avait introduite dès son jeune âge, un homme dont l'extérieur séduisant cachait une âme sans foi, sans loyauté, sans véritable honneur : c'était M. de Forton. Il avait comblé Émilie de fausses louanges, de prévenances artificieuses, et, mettant adroitement en jeu son orgueilleux égoïsme, il l'avait peu à peu subjuguée, de sorte que, lorsqu'il la fit demander pour épouse au marquis, il était assuré d'avance que la volonté d'Émilie triompherait de l'opposition qu'il pourrait rencon-

trer ; car il se rendait justice à lui-même : sa réputation était loin d'être intacte, et la probité sévère du commandeur d'Ormessan lui était connue. Quant au marquis, il s'en mettait peu en peine, parce qu'il n'ignorait pas que ce faible époux n'avait jamais osé contredire sa femme.

Cette union avait produit les fruits qu'on pouvait en attendre. Forton était un de ces hommes que le dix-neuvième siècle a produits, qui, sous le beau nom de philosophes, ont commencé par se mettre au-dessus de ce qu'ils appellent préjugés d'enfance et d'éducation, et ont travaillé ensuite à déraciner chez les autres jusqu'au germe de toute croyance, laissant d'abord à la place de ces croyances un douloureux scepticisme qui, suivi par l'indifférence religieuse, conduit à l'incrédulité. Forton, au surplus, n'avait pas pris la peine de se former un système : tantôt déiste, tantôt matérialiste ou athée, il n'avait pas d'opinion fixe, mais il était toujours d'accord avec quiconque se disait athée, matérialiste ou déiste ; il suffisait de ne point croire pour être à l'unisson de celui qui se vantait de ne croire à rien.

Émilie n'avait jamais su résister à ses passions; elle se trouvait donc toute disposée à recevoir des doctrines qui la délivraient tout d'un coup du frein que la religion seule pouvait mettre à ses penchants. Forton, déployant contre les *préjugés* de sa femme une funeste habileté, l'avait insensiblement amenée au point de ne prendre pour règle de conduite que l'intérêt personnel, de croire que le juste et l'injuste, que la vertu et le vice, que le bien et le mal ne sont que des mots de convention sans aucun sens réel, parce qu'ils ne s'appliquent à rien de positif, et imaginés par les hommes pour exprimer ce qu'ils demandent aux autres ou ce qu'ils craignent d'eux.

Les philosophes du siècle, c'est-à-dire les incrédules de toutes les classes, déclament contre le prosélytisme, parce que, selon eux, chercher à faire des prosélytes en matière de religion, c'est gêner la liberté de conscience; mais très-peu conséquents pour leur propre compte, ils ne s'embarrassent guère de faire accorder leur conduite avec leurs principes, et il n'est pas d'hommes plus entachés qu'eux-mêmes de prosélytisme. Forton avait voulu rendre à la jeune

Anna l'important service de l'initier aux mystères philosophiques ; il voulait la dégager des liens grossiers de la superstition et du fanatisme, implanter dans ce cœur tout neuf l'incrédulité la plus absolue, mettre à la place des vieilles croyances la morale large et commode des passions. Forton avait été néanmoins contraint de renoncer à son dessein, et l'intérêt un peu suspect qu'il avait montré pour Anna s'était converti en haine et en désir de vengeance. Cette fille si douce et si timide, cette fille sans expérience avait osé défier en quelque sorte l'éloquence de son beau-frère, et guidée par une raison naissante, mais saine, résister à ses arguments et mettre son éloquence en défaut.

C'est qu'Anna, injustement bannie du cœur maternel et n'ayant pour appui que son père, dont l'autorité méconnue ne pouvait lui donner l'espérance d'un plus doux avenir, avait cherché des consolations dans la religion; et comme la religion a d'abondants secours pour tous les maux, elle y avait puisé une force d'âme qui lui faisait supporter avec non moins de courage que de patience les désagréments de sa position; d'un autre côté, sa raison s'était purifiée dans

l'exercice des vertus chrétiennes, et elle était si bien convaincue que c'est de ces vertus que dépend le bonheur qu'on peut avoir sur la terre, qu'elle regardait Forton, la combattant dans sa foi, comme un ennemi qui cherchait à la dépouiller du bien le plus précieux. Elle ne prévoyait pas encore tout ce qu'elle aurait un jour à lui reprocher.

CHAPITRE II.

Événements politiques.

Cependant les événements politiques marchaient rapidement. L'assemblée constituante, qu'il faudrait appeler désorganisatrice, puisqu'au lieu de constituer elle n'avait fait que détruire, avait laissé à ses successeurs de l'assemblée législative beaucoup d'éléments de désordre, le trône et l'autel également ébranlés, un roi dépouillé de ce prestige d'inviolabilité qui lui avait jusque-là servi de sauvegarde, et les provinces de l'Ouest en état complet d'insurrection.

L'impulsion était donnée ; les novateurs ne devaient s'arrêter qu'après avoir parcouru jusqu'au bout la carrière d'excès qu'avait ouverte devant eux une ambition effrénée, déguisée sous le nom de zèle pour le bien public, ou, suivant le style du temps, d'amour de la patrie et de la liberté ; cependant les princes français avaient passé à l'étranger ; un grand nombre de nobles les avaient suivis. Les premiers eurent leurs biens séquestrés, les seconds furent sommés de rentrer en France avant le 1er janvier suivant (1792) ; une sentence de mort les frappait, ce délai passé ; la sanction royale fut arrachée au trop faible Louis.

M. de Saint-Ange ne voyait pas sans terreur ce rapide progrès des principes et surtout des mesures révolutionnaires ; et, comme la plupart des anciens serviteurs de la monarchie, il croyait que son devoir l'appelait auprès des princes français, qui semblaient prêts à rentrer en France à main armée pour relever le trône sur de solides bases, rendre au pays son culte, à l'autel sa splendeur, à la France entière le repos et la paix.

La marquise était assez disposée à suivre son

mari, et en cela elle obéissait à un sentiment qui a causé plus d'émigrations que le dévouement, la peur. Au fond, quand on voyait la populace piller les hôtels et les boutiques, massacrer les victimes qu'on lui désignait et promener par la ville leurs restes sanglants, il était certes permis de craindre, et madame de Saint-Ange, qui n'avait pas moins d'égoïsme que sa fille aînée, vivant depuis quelques mois dans des transes continuelles, et sans cesse tremblant pour sa vie, n'était pas fâchée de s'éloigner de ce foyer ardent de troubles et de révolte, et d'aller dans un pays où il lui serait permis de respirer librement.

Loin de s'opposer aux velléités d'émigration que montraient les parents de sa femme, Forton savait les rendre plus vives et en même temps familiariser leur esprit avec l'idée d'un exil qui devait tout au plus durer quelques mois; « car, leur disait-il, voilà les puissances qui se préparent pour la guerre; voilà une coalition puissante qui se forme et qui va inonder la France de soldats; d'un autre côté, les émigrés se rassemblent en grand nombre sous la bannière des Condé, des Mirabeau, attendant le signal

des combats. Les révolutionnaires, au contraire, divisés en partis qui se déchirent, n'ont ni armée, ni munitions, ni argent ; tout est en France dans un état complet de désorganisation ; la marche des princes ne sera qu'une suite rapide de triomphes. »

Le commandeur seul luttait contre les intentions du marquis, les terreurs de sa nièce et les insinuations perfides de Forton. Il prétendait que le départ des amis du roi pour l'étranger ne pouvait qu'augmenter l'audace des démagogues. « Le trône, resté sans défenseur, disait-il, ne résiste plus qu'avec peine au choc de la tempête révolutionnaire ; eh ! comment le roi pourra-t-il repousser les attaques qui se dirigeront contre lui, si tous ses amis l'abandonnent? Si, au lieu d'émigrer et d'aller solliciter les secours étrangers, tous les royalistes étaient venus se ranger autour de leur souverain, tant pour lui faire un rempart de leurs corps que pour l'aider à ressaisir son sceptre, nous ne verrions pas aujourd'hui la démagogie trôner dans l'assemblée, imposer son joug de fer à la nation, et menacer les jours d'un prince infortuné, qu'elle finira par abattre et par renverser tout sanglant de son trône.

« Fasse le ciel que je me trompe, continuait le commandeur; mais, grand Dieu ! je crains bien que mes prévisions ne restent au-dessous des événements qui se préparent. Oubliez-vous, mon ami, cette funeste journée du 20 juin, où la populace parisienne, formée du rebut abject de toutes les classes, enveloppait la demeure royale et forçait le souverain à couvrir sa tête auguste de l'ignoble bonnet rouge, préludant ainsi à l'établissement de l'anarchie sur les ruines de la royauté ? Ignorez-vous que, chaque jour, au sein de l'assemblée, s'élèvent des voix horriblement factieuses qui accusent le roi *de trahir le peuple*, qui demandent sa déchéance, sa mise en jugement; des voix de forcenés qui osent taxer de tyrannie le meilleur des princes? N'avez-vous pas vu entrer dans Paris ces bandes organisées pour le meurtre et pour le pillage, qui, après avoir jeté l'épouvante dans Marseille, sont venues répandre la désolation dans Paris? n'avez-vous pas lu sur leurs bannières ces mots exécrables: *La sanction ou la mort*? Et ce comité d'insurrection qui se rassemble tous les soirs sous prétexte de *fraterniser;* et ces clubs où l'on conspire ouvertement contre la monarchie, où

l'on concerte les moyens d'attaquer les Tuileries, où peut-être on médite des assassinats dont la seule pensée me frappe de terreur? »

M. de Saint-Ange convenait que toutes les observations du commandeur étaient justes. « Mais quel parti prendre ? lui répondit-il. Vous voyez toute la noblesse de France, entraînée par l'exemple des princes, se porter en foule sur le Rhin. A Coblentz! à Coblentz! c'est le cri de ralliement de tous les royalistes. Il semble que tout l'honneur français s'est réfugié là.

— Eh ! mon ami, reprit le commandeur, que vous importent les vaines clameurs d'une multitude qui ne réfléchit point? Croyez-moi : la véritable place d'un ami du trône, quand le trône est ébranlé par le choc des factions, est marquée d'avance. Est-ce en vous éloignant que vous pensez pouvoir le soutenir ? Pour moi, mon parti est pris. De grands dangers entourent le monarque : je les partagerai avec lui ; si chacun m'imitait, les factions seraient bientôt vaincues. »

Depuis deux ou trois jours, on faisait circuler le bruit que le roi voulait pour la seconde fois tenter de se soustraire par la fuite à la *sur-*

veillance des patriotes. C'était un prétexte pour l'insurrection. La garde nationale, convoquée par le maire, s'empara de toutes les avenues du Carrousel et des Tuileries. De son côté, le roi, prévenu par des amis fidèles et privé de sa garde, qu'on l'avait forcé de licencier, prit quelques mesures pour détourner le coup qui le menaçait. Des avis secrets furent donnés à tous ceux dont on connaissait le dévouement et la fidélité. Deux mille gardes nationaux environ, huit ou neuf cents Suisses, quatre cents gentilshommes se réunirent au château, dans la journée du 9 août et dans la nuit suivante. Le commandeur et le marquis furent du nombre de ces derniers.

« Je vous attendais, leur dit le vieux maréchal de Mailly, à qui le roi venait de confier le commandement du château ; je savais qu'au jour du danger, le roi retrouverait ses amis.

« Messieurs, ajoutait le noble vieillard, en se tournant vers ceux qui l'entouraient, ce n'est pas seulement pour Louis et pour sa famille que nous allons combattre: c'est pour sauver la monarchie. Les factieux menacent à la fois le trône et l'autel. Laissons à Dieu le soin de

défendre l'autel ; c'est à nous de soutenir le trône. Quand il en sera temps, Dieu saura confondre l'impie, et d'un souffle anéantir ses desseins ; pour nous le moment est arrivé, nous aurons de grands efforts à faire, mais notre cause est juste ; le ciel daignera la protéger. »

Mailly cherchait à donner aux autres des espérances qu'il n'avait pas lui-même ; il craignait la timide circonspection du roi, des mesures fausses ou imparfaites, la bonté, l'horreur du sang empêchant la justice de s'exercer, entravant même la plus légitime défense. Malgré ces réflexions pénibles, il était décidé à consacrer au roi le reste d'une vie que l'âge et la guerre avaient épargnée.

Louis était descendu de ses appartements vers les cinq heures du matin pour passer en revue la garde nationale et les Suisses ; et il avait pu recueillir, dans les acclamations à peu près unanimes qui saluèrent son arrivée, l'expression peu suspecte d'un respectueux dévouement. Il retourna satisfait auprès de la reine, à laquelle il voulut faire partager sa confiance. La noblesse qui l'accompagnait fit même paraître tant de zèle, qu'il se crut obligé de l'exhorter à

se modérer, afin de ne point causer d'ombrage à la garde nationale. La reine, trompée par l'air de sécurité et en même temps de résolution que son mari avait pris, se livrait de son côté aux charmes de l'espérance. Mais est-il sur la terre un bien qui ne puisse nous échapper en laissant dans l'âme le regret amer pour remplacer les douces illusions perdues? Souvent le jour qu'a précédé la plus belle aurore finit par la tempête; souvent les larmes du soir arrosent les traces des joies du matin.

Qui ne connaît la fatale journée du 10 août, où périt la royauté? Ah ! ne faisons point revivre de trop justes douleurs, en déroulant de hideux détails; laissons à l'histoire le soin de venger la mémoire d'un prince qui fut victime de son amour pour un peuple ingrat, et regrettons sincèrement que, refusant de s'abandonner sans réserve à la foi des fidèles serviteurs qui se pressaient autour de lui, le roi ait été, avec une grandeur d'âme qui ne pouvait être comprise, se livrer à ses ennemis ; un peu plus de fermeté dans le roi, et la France serait peut-être encore vierge d'un abominable forfait !

Le conseil d'un homme, que la postérité ju-

gera malgré toutes les apologies qu'il a publiées ou fait publier, l'emporta sur les remontrances des fidèles serviteurs du roi, sur les vœux hautement exprimés de la reine, sur les souvenirs d'un passé trop odieux précurseur d'un avenir sans espoir ; le roi prit la résolution funeste de se rendre au sein de l'assemblée nationale. Mais tandis que les factieux accueillaient avec une joie féroce les victimes qui d'elles-mêmes venaient s'offrir à leurs coups, les troupes du château, réduites aux Suisses, repoussaient l'agression des Marseillais et de la populace. Les hordes sauvages, dont les flots tumultueux inondaient les degrés de la demeure royale, prirent la fuite avec autant de lâcheté qu'elles avaient d'abord montré de fureur. L'alarme, répandue de toutes parts, ne tarda pas à pénétrer dans l'enceinte de l'assemblée ; les conspirateurs épouvantés tremblèrent sous les yeux même de leur roi, qu'ils tenaient captif. Louis se laissa arracher l'ordre de cesser le feu ; c'était enjoindre à ses derniers défenseurs de se laisser égorger sans résistance : ils obéirent.

Cependant la garde nationale et les gentilshommes qui s'étaient rendus au château, déci-

dés, s'il le fallait, à sacrifier leur vie, avaient jugé, après le départ du roi et de sa famille, que leur dévouement, désormais inutile, ne serait pour eux qu'un titre de proscription. Ils avaient tous abandonné le palais. Mailly lui-même, ne voyant plus d'espoir de sauver le roi, tenta de se soustraire aux poignards des sicaires. Il remonta dans les appartements, qu'il traversa au milieu d'une pluie de balles; M. de Pomar, le commandeur et Saint-Ange l'accompagnaient; ils descendirent ensemble par l'escalier *de la Reine*, dans l'espoir de gagner le Pont-Royal. Parvenus à la porte fatale, ils furent reconnus ou plutôt devinés par les assassins.

Aussitôt d'affreuses vociférations se font entendre, des cris de mort dominent toutes les voix, les épées brillent, les piques s'agitent, Pomar et le commandeur tombent percés de coups. Tandis que leurs corps palpitants, déchirés en lambeaux, sont promenés au bout des piques, sanglante bannière des hommes du 10 août, la Providence veille sur les jours de Mailly. A l'aspect de ce vieillard désarmé, les assassins hésitent; l'irrésistible ascendant de la vertu les subjugue dans ce moment; un in-

connu s'avance, il entraîne le guerrier octogénaire et Saint-Ange avec lui; il va les conduire, dit-il, au comité, et la populace lui ouvre, au milieu de ses flots tumultueux, un étroit et dangereux passage.

Mailly parvint à gagner son hôtel avec des peines infinies; peu de temps après, frappé par une dénonciation obscure et traduit devant le tribunal révolutionnaire d'Arras, il perdit la vie sur l'échafaud; mais il conserva toute sa gloire : l'échafaud des factions honore la fidélité, comme les palmes du martyre honorent les saints confesseurs de la foi. Quant à Saint-Ange, heureusement protégé par la même main qui sauvait le vieux maréchal, il franchit le seuil ensanglanté de la porte des Tuileries; de là, descendant sur le bord de la Seine, il se réfugia au milieu des débris de bateaux amoncelés sur le rivage, et il s'y tint blotti jusqu'à ce que, n'entendant plus de bruit et jugeant que la foule des assassins s'était dirigée sur un autre point, il se glissa peu à peu le long du quai jusqu'au pont de Louis XV, sur lequel il traversa la rivière sans être reconnu.

De nouveaux dangers l'attendaient sur la

rive gauche : parvenu à peu de distance du palais Bourbon, il se trouva tout à coup environné de plusieurs bandes de forcenés qui, en l'apercevant, le saluèrent de leurs vociférations. *A l'eau !* disaient les uns ; *à la lanterne !* criaient les autres ; quelques voix répondaient : *A l'abbaye.* « Oui, à l'abbaye, » s'écria un homme d'un aspect sinistre, et dans lequel le marquis crut reconnaître le même individu qui s'était trouvé à la porte des Tuileries ; cet homme le saisit aussitôt d'un bras vigoureux, et, le tenant fortement embrassé, il l'entraîna dans la première rue qui s'offrit devant lui. Le marquis se crut arrivé à sa dernière heure ; son premier mouvement fut de se recommander à la miséricorde divine ; le second, commandé par la nature, fut de résister ; mais les bras nerveux de l'inconnu triomphèrent aisément de tous ses efforts, et la populace, témoin de cette lutte inégale, applaudissait par ses cris aux propos menaçants du prolétaire : « Va, chien d'aristocrate, tu ne m'échapperas pas. » Et comme deux ou trois hommes voulaient lui prêter main-forte : « Allez, allez, leur dit-il, en les repoussant, j'en conduirais bien quatre comme lui. »

Le marquis, pour qui le mot d'abbaye était un arrêt de mort, continuait de se débattre, comme le faible oiseau sous les serres du vautour. Courageux et adroit, l'épée à la main il aurait défié un ennemi plus redoutable; mais il n'avait point d'armes, et, réduit à ses seules forces, frappé de terreur au souvenir des événements de la journée, n'ayant sous les yeux que des images sinistres, il obéissait, en résistant, à l'instinct de sa conservation plus qu'il n'avait l'espérance de se sauver. Il se crut perdu surtout lorsque son conducteur le poussa violemment dans une allée étroite et obscure, au fond de laquelle il entrevit deux hommes du peuple qui s'écrièrent : « Ah ! le voici ! » et qu une voix inconnue, qui partait de l'intérieur de la maison, eut répondu : « C'est bien, vous me rendrez compte. »

« O mon Dieu ! dit le marquis au fond de son cœur, prenez ma vie, mais daignez épargner ma famille. Qu'un rayon de votre miséricorde tombe sur ma pauvre Anna; exaucez, ô mon Dieu ! le dernier vœu d'un père infortuné ! » Après cette courte, mais fervente prière, le marquis se sentit plus fort; il lui sembla qu'une lueur d'es-

pérance descendait dans son âme, non pour lui-même, mais pour sa fille chérie.

Celle-ci, dans ce moment, était bien malheureuse. Repoussée par sa mère, qui, au milieu des inquiétudes dont elle était agitée, conservait encore son froid orgueil, et croyait indigne d'elle de pleurer avec ses enfants; obligée de concentrer en elle-même ses propres douleurs, tremblant pour les jours de son père, désespérant de toucher le cœur maternel, fuyant la présence de son beau-frère, dans les yeux duquel elle croyait lire une arrière-pensée sinistre, ne trouvant dans sa sœur que des regards dédaigneux et une froide impassibilité pour tout ce qui existait en dehors d'elle-même, Anna s'était renfermée dans sa chambre, où les nouvelles les plus tristes, apportées par un vieux domestique de la maison, la remplissaient d'anxiétés et d'angoisses poignantes.

Les yeux pleins de larmes, le cœur déchiré, elle s'était jetée à deux genoux devant le crucifix, qui tous les jours, matin et soir, recevait ses prières. Elle implorait le ciel avec ferveur pour son père, pour son oncle, dont elle ignorait encore la fin désastreuse. Quand elle eut

appris qu'il était mort, ses larmes tarirent tout à coup ; une pensée subite, horriblement cruelle, fit circuler dans ses veines un froid mortel ; sa respiration resta suspendue, ses pieds s'attachèrent au sol. Après un violent effort, elle s'écrie : « Et mon père?

— Votre père, répondit le vieux domestique en pleurant, votre père a disparu depuis ce matin ; on ne l'a pas revu, mais son corps n'a été retrouvé nulle part ; on espère...

— Ah ! mon père vit encore ! je cours le chercher ; je le trouverai ! le ciel, qui est bon, le rendra vivant à sa fille.

— Ah ! Mademoiselle, que dites-vous? vous ignorez que des bandes de scélérats parcourent toutes les rues, qu'on n'entend partout que des cris de mort proférés avec rage !

— N'importe, j'irai ; le ciel conduira mes pas. »

En disant ces mots, Anna sortit de la chambre, et se dirigea vers l'appartement de sa mère.

« Où courez-vous, Mademoiselle, lui dit la marquise en l'apercevant.

— Ah ! Madame, je venais vous demander des nouvelles de mon père ; je tremble pour ses

jours. On ignore, m'a dit Dubois, ce qu'il est devenu; permettez que j'aille à sa recherche, le ciel conduira mes pas vers lui; peut-être le sauverai-je.

— Je ne blâme pas vos alarmes, elles ne sont que trop fondées; mais votre projet est celui d'une enfant. D'autres se sont déjà chargés du soin que vous voulez prendre, et M. de Forton réussira probablement mieux que vous ne pourriez le faire. »

Anna, le cœur serré, retourna tristement dans sa chambre. Au nom de Forton, elle s'était sentie frappée d'un mouvement de crainte qu'elle ne pouvait définir elle-même. Dans les manières froidement polies de son beau-frère, elle voyait quelque chose de faux et d'emprunté; son affabilité ne lui semblait pas venir du cœur; sur sa figure, toujours riante, elle ne trouvait pas la franchise loyale que donne la bonté; et sans être encore capable d'analyser ce mélange de finesse, de bienveillance affectée et d'égoïsme, qui animait les traits de cet homme, elle comprenait très-bien qu'il n'y avait rien de naturel dans sa physionomie.

Initié aux ténébreux mystères des Jacobins,

Forton avait eu connaissance de leurs projets hostiles contre la monarchie; il s'était rendu la veille chez le marquis, lui avait donné à entendre que le château serait attaqué le lendemain, et lui avait même conseillé de partir avec sa famille pour la campagne qu'il possédait à huit ou dix lieues de Paris. Il paraît qu'il avait eu d'abord l'intention d'éloigner son beau-père du théâtre du danger; mais quand il le vit bien décidé à se rendre aux Tuileries, il ne songea plus qu'à tirer parti des événements. Il avait été promptement informé de la mort du commandeur; bien des gens l'accusèrent même d'avoir armé le bras des assassins. Lorsqu'il se présenta chez la marquise, vers le milieu du jour, il eut l'air de s'apitoyer sur le sort du grand-oncle de sa femme; il feignit aussi la plus vive inquiétude sur le compte du marquis, quoiqu'il sût très-bien que ses jours ne couraient plus aucun risque, et il sortit en disant qu'il ne négligerait rien pour avoir des nouvelles positives.

CHAPITRE III.

Le voyage forcé.

Comme nous l'avons vu, le marquis avait été conduit dans une petite maison, où il n'entra qu'en frémissant, bien persuadé qu'il allait y trouver le terme de son existence; mais ses craintes firent bientôt place à la certitude qu'on avait voulu épargner sa vie. L'inconnu qui l'avait amené, déposant en quelque sorte la rude expression de sa physionomie, et adoucissant, autant qu'il le put, sa voix rauque et grossière, lui dit, non sans accompagner de jurements ses

paroles : « Allons, prends courage, te voilà sauvé ; mais, sur ma foi, quelques instants plus tard, ton affaire était faite. Ce n'est pas tout, il faut te tirer d'ici maintenant ; tu n'es pas en sûreté à Paris, tu as été dénoncé comme conspirateur, et le tribunal révolutionnaire aurait bientôt compté avec toi.

— Ah! croyez, Monsieur, répliqua le marquis....

— Monsieur! monsieur! Ces diables d'aristocrates ne peuvent pas se défaire de leurs vieilles habitudes. Nous sommes tous citoyens, entends-tu?

— J'entends, et je tâcherai de me conformer.... Je voudrais savoir à qui je dois l'intérêt qui me protège. Quel est le citoyen généreux?...

— Cela ne te fait rien; prends ce qu'on te donne, et ne demande pas d'où cela te vient. Au fait, quel parti vas-tu prendre?

— Je ne sais. Je voudrais voir ma famille, ma femme, mon gendre, les consulter...

— Impossible! déjà, sans doute, les gendarmes sont lancés à ta poursuite.

— Eh bien ! que faut-il que je fasse?

— Quitter Paris sans délai.

— Où donc aller ?

— Assez loin pour qu'on ne puisse te prendre ; à l'étranger.

— Quoi ! émigrer ! et ma famille ?

— Ta famille ? elle te suivra.

— Sans passeport, je serai arrêté sur la route.

— On y pourvoira ; tu auras passeport et carte civique ; pas de marquisat par exemple. Ton nom de Saint-Ange est un nom de terre, cela ne vaut rien. Il faut un nom bien bourgeois, bien roturier : *Tharbé*, *Pirset*, *Toumon*, ou quelque autre semblable.

— L'ancien nom de ma famille est Thomas.

— Thomas ! excellent ! Eh bien ! citoyen Thomas, je vais m'occuper de ton passeport ; et ce soir, à la faveur de la nuit, nous franchirons la barrière ; puis, ton passeport en poche, et à la garde de Dieu. »

La nuit venue, l'inconnu, suivant sa promesse, apporta un passeport parfaitement en

règle, sous le nom de citoyen Thomas, dit Saint-Ange, se rendant à Sédan pour affaire de commerce. « Partons, s'écria-t-il en entrant, l'heure est favorable ; pas une âme dans les rues, tout Paris court au Temple. Le marquis ne résista point ; au fond du cœur, il lui tardait de se voir libre : la figure sinistre de *ses amis* lui inspirait peu de confiance, et il soupirait après le moment où il pourrait se soustraire à leur protection. Il obtint seulement de l'inconnu la permission d'écrire quelques lignes à sa femme, et la promesse de faire parvenir sa lettre.

Au langage grossier de cet homme, le marquis avait bien compris qu'il n'était qu'un agent subalterne, un instrument que dirigeait une main cachée ; il croyait même reconnaître cet invisible protecteur dans un ancien ami de collége qui, mécontent de la cour, s'était jeté dans le parti de la révolution, au point de devenir l'un des membres les plus influents de l'assemblée législative. Toutefois, lorsqu'au moment de quitter la maison, sous la conduite ou plutôt sous la garde de l'inconnu, il entendit ce dernier lui offrir une somme d'argent pour faire son voyage et lui annoncer qu'à la barrière il

trouverait un cabriolet de poste, il sentit ses premières conjectures s'évanouir pour faire place à d'autres. C'étaient des traits subits de lumière qui l'éblouissaient sans l'éclairer. Tout ce qu'il pouvait inférer de ce qui lui arrivait, et des précautions qu'on paraissait prendre, c'était qu'on voulait l'éloigner de Paris; que peut-être même on en voulait à ses biens, et que, pour se les approprier, on voulait le contraindre à émigrer, ce qui en amènerait la confiscation.

Mais que devait-il accuser? Quelquefois sa pensée s'arrêtait sur Forton; mais il la repoussait aussitôt en se reprochant amèrement à lui-même un pareil soupçon. Le marquis, il est vrai, savait que Forton, lié depuis longtemps avec les ennemis du roi, avait adopté leurs principes, et qu'il les poussait même jusqu'à l'exagération; mais il y avait encore loin de là au crime. D'un autre côté, qui pouvait désirer son départ de Paris, et lui fournir les moyens de s'éloigner? Qui pouvait pousser la prévoyance jusq'uà lui faire offrir de l'argent? Toutes ces questions qu'il se faisait à lui-même restaient sans réponse; aussi forma-t-il le dessein de s'arrêter à Sédan, et, au lieu de passer la frontière, de se rappro-

cher clandestinement de Paris, afin de communiquer avec sa famille.

Pendant que le marquis, sous le nom de Thomas, s'avançait malgré lui vers la frontière, sa femme, sortant enfin du rôle de fausse dignité qu'elle s'était tracé, comme si ceux que leur naissance place au-dessus des autres ne devaient pas, comme les autres, se montrer sensibles aux accidents qui viennent les surprendre, se livrait depuis quelques heures à la plus vive douleur. La nuit s'était passée dans les angoisses de l'attente, et Forton n'avait point paru ; sa femme elle-même, prétextant une incommodité subite, s'était dispensée d'aller consoler sa mère ; le vieux Dubois avait parcouru vainement Paris ; il n'avait rapporté que de tristes nouvelles, et le bon serviteur ne conservait pas d'espérances. La marquise partagea bientôt son découragement ; des larmes amères coulèrent sur ses joues, et lorsqu'elle jetait les yeux sur Anna, qui, dans sa peine profonde, invoquait le ciel avec ferveur ; lorsqu'elle songeait que sa fille chérie et son gendre semblaient l'abandonner au moment où elle avait le plus besoin d'appui ; quand une voix secrète murmurait tout bas au

fond de son cœur qu'il est doux pour une mère d'obtenir de ses enfants un amour désintéressé, elle se reprochait à son insu l'excessive rigueur dont elle avait usé envers cette bonne Anna, qui maintenant priait pour son père, et lui prodiguait à elle-même les plus tendres soins.

Madame de Saint-Ange éprouva même un moment d'attendrissement tel, qu'elle serra presque involontairement dans ses bras sa jeune fille, qui, émue juqu'au fond du cœur en recevant cette première marque d'affection maternelle, ne put retenir ces mots : « Ah ! Madame, que vous me rendez heureuse !

— Madame ! répondit la marquise en pleurant ; ne suis-je donc pas ta mère ?

— Oh ! oui, ma mère ! ma bonne mère, qui me paie en un jour de ma tendresse de toute la vie ! O mon Dieu ! continua-t-elle en levant les yeux et les mains vers le ciel, vous avez eu pitié de moi ! vous m'avez exaucée. Ah ! grâces vous soient rendues ! »

En ce moment, parut Forton sur le seuil de la porte. Il s'était arrêté comme si, à l'aspect d'un tableau tout nouveau pour lui, Anna dans les bras de sa mère, il avait cherché à s'assurer que

ses yeux ne le trompaient point ; et madame de Saint-Ange, par un retour spontané de ses premières habitudes, presque honteuse d'être surprise dans un moment où ses préjugés vaincus laissaient agir la nature, se hâta de composer son visage. Anna, qui comprit ce qui se passait dans le cœur de sa mère, alla cacher ses pleurs dans l'embrasure d'une fenêtre. Elle ne s'éloignait pas assez pourtant pour ne pas entendre ce que son beau-frère allait dire ; elle ne doutait pas que les nouvelles qu'il apportait ne concernassent son père, et, malgré la répugnance secrète qu'il lui inspirait, elle prêta une oreille attentive.

« Madame, dit Forton en s'adressant à la marquise, je n'ai fait jusqu'ici que d'infructueuses recherches pour découvrir la retraite de M. le marquis. Je dis la retraite, car bien certainement il est vivant ; on vient de m'assurer que hier vers les huit heures, aux derniers rayons du jour, trois hommes sont sortis de Paris par une des barrières du Nord ; que l'un d'eux est aussitôt monté dans une chaise de poste qui l'attendait, et qu'il s'est éloigné rapidement de Paris ; qu'enfin les deux autres, qui

probablement n'étaient venus que pour escorter le premier, sont rentrés dans Paris. On m'a promis, ajouta Forton, de tout faire pour retrouver la trace de ces deux hommes. Quant au commandeur, son malheur n'est que trop réel. Il paraît du reste qu'il avait pris la précaution de mettre ordre à ses affaires, et d'instituer même un légataire universel.

— Un légataire universel, s'écria la marquise surprise.

— Oui, Madame, reprit Forton, et plus d'une espérance aura été trompée, ajouta-t-il avec un ton que le dépit rendit sec et dur ; vous ne tarderez pas probablement à connaître le nom de l'heureuse personne qui doit recueillir quarante mille francs de rente. Quand je me suis rendu ce matin au domicile de votre oncle, j'y ai trouvé un notaire dressant un long inventaire ; il paraît que cette précaution insolite a été suggérée par votre fidèle Dubois, comme s'il était besoin du ministère d'un notaire pour que la marquise de Saint-Ange, nièce du défunt, fût mise en possession d'un héritage sur lequel la nature lui a donné des droits incontestables. Vous devez bien de la reconnaissance, Madame, à ce bon

Dubois, dit-il encore en appuyant sur le nom du vieux serviteur. Quant à Émilie, je ne crois pas qu'elle puisse vous voir aujourd'hui ; la frayeur, l'inquiétude l'ont rendue malade. »

CHAPITRE IV.

Le testament; nouvelles du marquis.

Après avoir prononcé ces derniers mots d'un ton presque léger, Forton se retira. Mais ce qu'il avait dit avait vivement piqué l'inquiète curiosité de la marquise; elle brûlait du désir de connaître le légataire du commandeur. Le testament qui la privait d'une riche succession était un fâcheux incident, et elle se promettait intérieurement de s'en venger sur Dubois. Elle agita fortement le cordon de sa sonnette; Anna offrit à sa mère d'aller elle-même appeler Du-

bois ; mais cette offre fut rejetée avec humeur. La mère et la fille avaient eu la même pensée. Celle-ci avait surpris un coup d'œil sombre et menaçant de Forton, et ce coup d'œil, expression d'une dédaigneuse colère, lui faisait présumer qu'elle pouvait bien être l'*heureuse personne* de qui Forton avait parlé. De son côté, la marquise n'ignorait pas que le commandeur avait toujours montré pour Anna de la prédilection ; et, malgré toute l'inquiétude qu'elle ressentait sur le sort de son mari, elle ne put s'empêcher de mêler à sa douleur d'épouse ses regrets d'héritière frustrée.

Cependant plusieurs domestiques étaient accourus au tintement précipité de la sonnette. « Qu'on appelle Dubois, dit la marquise.

— Dubois est absent, Madame.

— Qu'il vienne me parler dès qu'il rentrera. Sait-on où il est ?

— Je pense que oui, Madame.

— Eh bien ! qu'on aille le prévenir que je l'attends. »

Les domestiques se retirèrent ; Anna, tout interdite, resta seule avec sa mère.

« Eh bien! Mademoiselle, vous avez entendu M. de Forton.

— Oui, Madame. J'espère que le ciel aura suscité pour mon père quelque généreux défenseur.

— Je le crois aussi; mais que pensez-vous de votre grand-oncle, de ce testament fait d'avance, de ce legs universel?

— Madame, que puis-je vous dire? je comprends à peine ce qu'il faut entendre par ces mots.

— Le chevalier ne vous avait-il pas consultée sur ses projets?

— Moi, Madame?

— Il ne vous avait pas informée de ses intentions? vous n'aviez reçu de lui aucune confidence? »

Anna se disposait à répondre lorsque Dubois fut introduit. La marquise, fortement prévenue, lui demanda d'un ton de colère le détail de ce qui s'était passé. Dubois, avec le calme d'un homme à qui sa conscience ne reproche rien, satisfit sans hésiter à sa demande.

« Madame, dit le loyal serviteur d'une voix ferme, j'ai fidèlement rempli les intentions de

M. le commandeur ; et lors même qu'il ne m'aurait pas recommandé d'agir comme je l'ai fait, je n'aurais pas dû tenir une autre conduite. Depuis longtemps, M. d'Ormessan, daignant compter sur ma fidélité, m'avait prévenu de l'existence d'un testament olographe qui se trouvait dans un tiroir de son secrétaire; il avait même fait plus : il m'en avait remis une copie sous enveloppe cachetée en me disant : « Mon cher Dubois, voici le double de mon testament. Si, par un accident quelconque, le double que je dépose dans mon secrétaire venait à être enlevé quand je ne serai plus, vous présenterez l'écrit que je vous confie. » Cet écrit, Madame, est dans mes mains ; mais il ne sera point nécessaire, puisque l'original s'est retrouvé. Hier, dans la soirée, je suis allé prévenir le valet de chambre du commandeur. Cet homme m'a avoué qu'un individu qu'il a refusé de me nommer lui avait proposé une somme d'argent pour faire une perquisition de papiers dans le secrétaire. Alarmé de cette nouvelle, je me suis rendu sans délai chez un notaire, et celui-ci a jugé à propos de se transporter dès le matin au domicile de M. d'Ormessan pour procéder à l'inventaire.

« Un testament a été trouvé parmi les papiers ; il était ouvert ; afin de prévenir ou du moins de rendre inutile la soustraction de cette pièce importante, il a cru devoir la transcrire d'un bout à l'autre. C'est par cette insertion seulement et par la lecture à haute voix de l'inventaire, que j'ai appris que M. d'Ormessan a fait un legs universel en faveur de mademoiselle Anna. »

En entendant le nom de sa fille cadette, madame de Saint-Ange ne put comprimer un mouvement très-marqué de dépit; Anna, de son côté, parut vivement peinée. Dubois, plus clairvoyant que sa maîtresse ne l'eût voulu, ne se méprit pas sur la nature des sentiments qui l'agitaient, et, comme il connaissait toute la susceptibilité de son orgueil, il n'osa rien dire pour justifier sa conduite, qui, au fond, n'avait nul besoin d'être justifiée. Un geste impérieux de la marquise l'obligea même de se retirer.

« Oserez-vous maintenant, Mademoiselle, dit la marquise avec aigreur en s'adressant à sa fille, soutenir que vous n'aviez point connaissance des desseins du commandeur? qu'il vous avait fait un mystère de ce système de spoliation des héritiers

que la nature lui avait donnés? vous, le doux objet de ses affections exclusives.

— Ma mère!... Madame, répondit Anna fondant en larmes, le ciel m'est témoin que j'ignorais entièrement tout ce que vous me dites. Croyez, Madame, que je n'ai jamais ni demandé ni désiré ce qui arrive. Ah! si vous pouviez lire dans mon cœur, vous y verriez que je donnerais volontiers tous ces biens pour la plus légère portion de votre tendresse.

— Ce sont là de belles paroles, dit la marquise avec un rire sardonique. Oh! je sais bien que, sur ce point, vous êtes en fonds. Nous vous verrons à l'œuvre. Lorsque tout d'un coup on hérite de quarante mille livres de rente, on joue fort bien le désintéressement, mais on garde ce qu'on a, et la riche héritière d'Ormessan ne saurait penser comme la pauvre cadette de Saint-Ange.

— Oh! Madame, s'écria douloureusement Anna, se jetant aux genoux de sa mère, que vous ai-je donc fait pour que vous me déchiriez ainsi le cœur? Prenez-les, Madame, ces biens qui me coûtent votre amitié; que ma sœur les

partage avec vous; je n'en serai point jalouse : je ne demande qu'une place dans vos affections.

— Vous parlez comme une enfant, répliqua la marquise un peu radoucie. Vous ne pouvez ni accepter ni répudier le legs qui vous est fait, car vous n'avez pas vingt-un ans, et ce n'est qu'à cet âge...

— Pardon, Madame, dit Dubois en entrant, une lettre vient d'arriver; j'ai reconnu l'écriture de mon bon maître, et je n'ai pas voulu laisser à un autre le plaisir de vous la présenter.

— Mon mari ! s'écria la marquise.

— Mon père ! » dit Anna.

Dubois, gardant le silence, attendit que la marquise eût fini de lire. « Oserais-je vous demander, Madame, des nouvelles de mon cher maître? » dit le bon serviteur d'un ton presque suppliant. La marquise, après un moment de silence, touchée du dévouement de cet honnête vieillard, qu'au fond elle ne pouvait accuser justement, lui fit part de tout ce que la lettre contenait. Le marquis rendait compte à sa femme des événements du 10 et des soupçons qu'il avait conçus sur son voyage forcé. Il écrivait du premier relai où il s'était arrêté en sor-

tant de Paris, et se montrait déterminé à s'arrêter à Sédan jusqu'à ce qu'il eût reçu des nouvelles de sa famille; il promettait d'écrire une seconde fois dès qu'il serait arrivé dans cette ville.

Dubois remercia sa maîtresse de la complaisance qu'elle avait eue, et comme il témoigna le désir de se rendre auprès du marquis pour lui continuer ses services, on lui répondit qu'il lui serait permis de suivre ce mouvement de son cœur dès qu'on aurait reçu la seconde lettre qui était annoncée. Anna aurait bien voulu obtenir la même faveur; mais elle n'osa pas exprimer un vœu que peut-être sa mère aurait repoussé.

Le marquis, comme il l'avait promis, ne tarda pas à informer sa femme de sa position. Il craignait de ne pouvoir rester à Sédan; des hommes qu'il ne connaissait point semblaient prendre à tâche de le tourmenter en lui suscitant des désagréments; il voyait clairement qu'on voulait le forcer par la crainte à passer la frontière; il demandait une somme d'argent, afin de se trouver prêt à tout événement; il communiquait, pour la seconde fois, à sa femme tous les soupçons qu'il n'avait pu s'empêcher de former; moins réservé que dans

sa première lettre, il allait jusqu'à mettre en question la loyauté de son gendre.

Madame de Saint-Ange fut en quelque sorte effrayée des révélations de son époux. Accoutumée à ne juger Forton que par les yeux de sa fille, qui le regardait comme l'homme le plus parfait de son temps, elle ne pouvait sans frémir faire tomber sur lui de flétrissants soupçons. Toutefois comment rejeter les considérations que son mari lui présentait. Cet inconnu qui, au 10 août, avait sauvé le marquis et laissé périr le commandeur, qui semblait ensuite s'être attaché aux pas du premier, et s'était trouvé si à propos devant le palais Bourbon, cette maison obscure où le marquis avait attendu la nuit, cet ordre de le traduire au tribunal révolutionnaire non exécuté, cette chaise de poste préparée d'avance, ce passeport pour l'extrême frontière, les inconvénients du séjour de Sédan, tout cela indiquait incontestablement une main puissante qui agissait sans se montrer; mais cette main, quel intérêt la poussait? Il était évident qu'on voulait que le marquis émigrât; et à qui l'émigration pouvait-elle profiter, si ce n'était à Forton, qui, se trouvant sur les lieux et jouis-

sant d'une grande influence, pouvait se faire adjuger à vil prix la totalité des biens de la famille?

A ces réflexions, qui obsédaient l'esprit de la marquise, venaient s'en joindre d'autres, qui n'étaient pas moins amères. Depuis plusieurs jours, sa fille bien-aimée, cette Émilie pour qui elle aurait tout sacrifié, n'avait point paru chez elle. Dans les commencements, on avait pu prétexter une maladie; mais une maladie a des degrés : ou elle se termine, ou elle augmente; celle de sa fille est toujours au même état. Quant à son gendre, la marquise a remarqué qu'il a auprès d'elle l'air presque embarrassé, lui qui ne montra jamais d'embarras dans aucune situation; le dépit qu'il n'a pu cacher, en apprenant l'existence du testament du commandeur, prouve que l'intérêt est le ressort puissant qui le fait agir.

La marquise était, malgré elle, conduite par ces observations à rendre plus de justice à sa fille cadette. Elle se trouvait dans cette disposition d'esprit, lorsqu'une troisième lettre du marquis vint la frapper comme un coup de tonnerre. « Mes craintes, disait M. de Saint-Ange,

n'étaient que trop fondées : c'est du fond d'une prison que je vous écris. Je viens de recevoir une citation pour comparaître devant les juges; on m'accuse *d'avoir conspiré avec le tyran contre le peuple*. Que pourrai-je opposer à une accusation de ce genre? Je ne puis ni ne veux nier ma fidélité, mon dévouement à la cause du roi; je n'ai donc que très-peu d'espérance; pour mieux dire, je n'en conserve plus. J'aurais voulu recevoir de vous, de ma chère Anna, les derniers embrassements; mais je n'aurai point cette consolation : la justice révolutionnaire est trop expéditive. Mon pauvre Dubois a demandé instamment la grâce de partager ma captivité, et il l'a obtenue. Je lui sais gré de ce dévouement; mais le pauvre garçon n'a pas la force de me cacher sa douleur, et c'est moi qui suis obligé de le consoler. »

A la lecture de cette lettre, Anna fondit en larmes, et, dans sa douleur, elle invoqua le ciel : « O mon Dieu! mon Dieu! s'écria-t-elle, jetez sur nous un regard de miséricorde! accordez-moi la vie de mon père; que la mienne plutôt vous soit offerte en sacrifice! »

Madame de Saint-Ange ne put entendre ces

mots sans que des pleurs vinssent humecter sa paupière. La lettre de son époux lui avait inspiré un noble dessein ; le dévouement d'Anna l'attendrit jusqu'au fond de l'âme. « Ma chère enfant », dit-elle..... C'était la première fois qu'Anna recevait ce nom. En l'entendant, elle ne put contenir le mouvement qui la poussa vers sa mère : elle saisit une de ses mains, la pressa sur son cœur, la couvrit de baisers et ne put proférer une parole. « Ma chère enfant, répéta la marquise, c'est quand le malheur vient fondre sur nous, qu'au lieu de nous laisser abattre, nous devons rassembler toutes les forces de notre âme pour résister à ses coups. Laisserons-nous mon époux, votre père, seul dans son infortune? Je sais qu'il a du courage et que la mort ne l'épouvante pas; mais il est dans la vie des accidents contre lesquels le courage ne suffit point. Mon intention est de partir sur-le-champ pour aller porter à votre père tous les secours, toutes les consolations que je peux lui donner. Je tenterai tout pour le sauver; peut-être réussirai-je. Si le ciel ne le permet pas, j'aurai du moins rempli mon devoir, et je serai moins malheureuse. Pour vous, ma fille, de grands intérêts

doivent maintenant vous retenir à Paris, et la succession qui vous échoit est trop importante pour que votre présence ne soit pas nécessaire.

— Que dites-vous, ma mère, répliqua vivement Anna? Est-il aucun intérêt qui puisse m'empêcher de vous suivre? Tous les biens de la terre ne seraient rien pour moi, si je ne pouvais les posséder qu'en immolant mes plus chères affections. Ah! ma bonne mère! vous ne me laisserez point ici; vous souffrirez que je m'attache à vous, que j'aille avec vous consoler mon père.

— Eh bien! ma fille, nous irons ensemble.

— Oui, ma mère; j'irai me jeter aux pieds des juges; ils auront pitié de ma douleur.

— Allez préparer ce qui vous est nécessaire. Tandis que je m'occuperai du même soin, je ferai prévenir votre sœur et son mari. »

CHAPITRE V.

Résolution généreuse; départ de Paris.

« Je commence à croire, disait en elle-même madame de Saint-Ange, que j'ai été injuste pour cette pauvre Anna. Jamais Émilie, à qui j'ai tant fait de sacrifices, ne s'est montrée aussi doucement émue; elle a reçu mes caresses; je n'en ai pas reçu d'elle. Ah! je dois réparer l'injustice dont je me suis rendue coupable? Anna ne me demande que de légères marques d'affection; en les lui donnant telles qu'elle les mérite, je lui ferai oublier tout ce qu'elle a souffert. »

La marquise, en envoyant un message à son gendre, lui avait recommandé de se rendre immédiatement chez elle et d'amener Émilie. Forton, qui n'ignorait rien de ce qui se passait à Sédan, se hâta d'obéir à cette invitation; mais il arriva seul. Émilie n'avait pas jugé à propos de renoncer à son rôle de malade; elle savait par son mari que son père était en prison. Qu'aurait-elle fait chez sa mère? Subir ses plaintes, ses larmes, ses anxiétés? passer tout un jour à s'efforcer de paraître affligée? Puis elle trouverait sans doute, auprès de sa mère, Anna, qui avait eu l'audace de se faire nommer héritière de son grand-oncle; et, après un acte aussi déloyal, elle ne pouvait raisonnablement supporter la vue de sa sœur.

Forton eut l'air d'avoir des craintes sérieuses, et il approuva le dessein de sa belle-mère. Quant à lui, récemment nommé à un commandement important dans la garde nationale, il ne pouvait s'absenter de Paris, sans se rendre suspect, et dans les circonstances où l'on se trouvait, la qualité de suspect devenait très-dangereuse. L'air froid, presque dur, de Forton, aurait dû éclairer tout à fait la marquise sur le

compte de son gendre. Pour obtenir la confiance des meneurs de la Convention et de la municipalité, un membre de l'ancienne noblesse, un serviteur du tyran, devait sans doute avoir fait preuve de plus d'exaltation encore dans ses opinions qu'un obscur roturier, qu'un mince avocat d'Arras; mais pour achever de perdre ses illusions, la marquise avait encore besoin de preuves nouvelles, et il lui fallait plus d'une expérience pour que son désenchantement fût complet.

Le soir venu, la marquise, tout à fait décidée au départ, mais persuadée que sa fille était toujours souffrante, et ne voulant pas s'éloigner sans la voir, prit le parti de se rendre chez elle; et même pour ne pas déplaire à son gendre, qui craignait tant de devenir suspect, elle eut la précaution d'envoyer chercher un modeste fiacre; un équipage, des laquais à livrée, une voiture décorée de belles armoiries à la porte *du citoyen* Forton, auraient pu choquer des yeux républicains, et faire accuser le maître du logis de conserver des habitudes nobiliaires. Mais de quelle pénible surprise la marquise ne fut-elle point saisie, lorsque, arrivée à la maison

de sa fille, elle apprit qu'elle était sortie pour assister à une soirée qui se donnait chez un membre de la Convention, à qui ses mœurs de sybarite, plus que ses talents, ont valu plus tard une assez grande célébrité.

Madame de Saint-Ange rentra chez elle sous le poids de l'impression fâcheuse qu'elle avait reçue. Anna la voyant inquiète, agitée, lui demanda timidement si quelque nouveau malheur la menaçait; et la marquise, peu maîtresse d'elle-même, épancha son dépit et ses ressentiments dans un récit où sa fille ne fut pas trop ménagée.

La bonne Anna tâcha de la calmer, tout en cherchant à disculper sa sœur. « N'accusez pas Émilie, dit-elle à sa mère, d'une indifférence qui, sans doute, est loin de son cœur. Si j'osais dire toute ma pensée...

— Parlez, mon enfant.

— Vous me direz peut-être que je juge bien mal M. de Forton, et que je suis bien jeune pour exprimer mon opinion sur les autres; mais il me semble que ce n'est point ma sœur qu'il faut accuser; elle n'a fait qu'obéir.

— Dieu veuille, ma fille, que vous ne vous

trompiez point; mais, hélas ! en défendant aujourd'hui votre sœur de qui vous avez tant à vous plaindre, vous ne me prouvez que la bonté de votre cœur : vous ne sauriez empêcher la triste vérité de se faire jour. Où je comptais trouver amour et dévouement sans bornes, continua la marquise, le ciel, pour me punir, permet que je ne trouve qu'indifférence et oubli; là où j'aurais dû ne recueillir que la haine.....

— La haine ! ô Madame, quels mots prononcez-vous ! moi, de la haine pour vous, pour ma mère ! Il ne m'appartenait pas de juger votre conduite; j'ai toujours cru que je méritais mon sort; j'ai cru que la Providence voulait m'éprouver en me privant momentanément de votre affection; mais, forte des principes que vous-même m'avez inculqués dans mon enfance, j'ai mis toute ma confiance en celui qui dispose des cœurs à son gré; je l'ai prié de toucher le vôtre, de me rendre votre amour, et Dieu, qui est bon, a eu pitié de mes larmes.

— O ma fille ! s'écria la marquise en poussant un profond soupir, dans quel moment, en quelle affreuse circonstance a-t-il permis que je fusse détrompée ! »

Anna ne répondit à sa mère qu'en la pressant dans ses bras, et en mèlant ses pleurs aux pleurs qu'elle versait.

Le lendemain, dès le point du jour, madame de Saint-Ange et sa jeune fille montèrent en voiture, munies d'un passeport qui les qualifiait de citoyennes Thomas; ce qui parut à la marquise un bien grave sujet d'humiliation. Elles arrivèrent sans accident à Sédan; mais elles ne purent voir le marquis aussitôt qu'elles l'auraient voulu; l'entrée de la prison leur fut refusée. Il n'était permis de communiquer avec les prisonniers qu'autant qu'on etait porteur d'un ordre, et cet ordre, c'était au commandant de la place qu'il fallait le demander, parce que la ville avait été mise en état de siége. La marquise et sa fille se retirèrent désolées; toutefois, elles emportèrent l'espérance que le prisonnier apprendrait l'arrivée à Sédan des deux personnes qui lui étaient le plus chères. Avant de sortir de la prison, Anna s'était adressée au geòlier, et, de la voix la plus douce que cet homme eût jamais entendue, elle le conjura d'apprendre au marquis que sa femme et sa fille étaient près de lui, et qu'elles allaient s'occuper sans délai de ses in-

térêts. La beauté, la jeunesse d'Anna, son air d'innocence, émurent le cœur de bronze du geôlier; une pièce d'or, que la marquise lui glissa dans la main, acheva de l'humaniser; il promit qu'avant la nuit le prisonnier serait instruit de ce qui se passait.

Le lendemain matin, Anna et sa mère, en habits de deuil, se rendirent chez le commandant de la place. C'était un jeune officier d'environ vingt-huit ou trente ans, dont l'extérieur prévenant contrastait singulièrement avec tout l'appareil de rigueur qui se déployait autour de lui. Il s'avança vers les deux dames dès qu'il les eut aperçues, et il leur demanda courtoisement ce qu'elles attendaient de lui. Tandis que la marquise expliquait le sujet de sa visite, Gerval, c'était le nom du commandant, tenait les yeux fixés sur Anna, qu'il avait l'air de contempler avec ravissement. Il était frappé de l'aspect de cette jeune fille, dont la physionomie franche et naïve peignait si bien la franchise et la naïveté de son âme ; il admirait la douceur de ses traits, la candeur qui brillait sur son front, et surtout l'expression de modestie, de timidité, de pudeur qui semblait l'entourer tout entière comme une auréole protectrice.

Quand la marquise eut fini de parler, Gerval se tournant vers un militaire qui écrivait, assis devant un bureau : « Citoyen, lui dit-il, expédiez un permis, pour la citoyenne et sa fille, de communiquer librement avec le prisonnier qu'elles désirent voir.

— Le nom du prisonnier? répondit le militaire.

— Le marquis de Saint-Ange, répliqua la marquise.

— Marquis, marquis ! murmura le secrétaire entre ses dents, tout en tournant les feuillets d'un gros registre qu'il avait pris. Il n'y a plus de marquis. Ah ! m'y voilà, ajouta-t-il en élevant la voix; Thomas dit Saint-Ange. Il n'est pas possible de donner de permis. Il est cité depuis avant-hier à comparaître aujourd'hui, à midi, devant le tribunal révolutionnaire, et probablement demain le noble prisonnier ne communiquera qu'avec les anges. »

Ces mots, prononcés d'un ton amer, accompagné d'un rire satanique, allèrent, comme un coup de foudre, frapper le sensible cœur d'Anna. Elle tomba sans connaissance dans les bras de sa mère.

« Citoyen, dit Gerval d'un ton irrité, un militaire doit remplir son devoir, quelque austère qu'il soit ; mais il laisse aux bourreaux la froide barbarie. Envoyez sur-le-champ à l'accusateur public l'ordre de suspendre toute poursuite contre Thomas dit Saint-Ange. Je me réserve la connaissance de cette affaire. »

Le secrétaire obéit d'assez mauvaise grâce ; mais l'ordre fut expédié, et l'accusateur public, en le recevant, ne put retenir cette expression de cannibale : « Le citoyen commandant est la providence des aristocrates ; je serais bien trompé si je ne voyais un jour sa propre tête payer pour toutes celles qu'il aura sauvées ! Point de pitié pour ceux qui trahissent le peuple ! »

Cependant Anna reprenait ses sens ; les dames de la maison où logeait le commandant étaient accourues, et leurs soins avaient été promptement couronnés de succès. « O mon père ! mon pauvre père ! » s'était écriée la malheureuse fille. Ces premiers mots qu'elle prononça, amenèrent une vive explosion de douleur, mais ses larmes coulèrent, et son cœur fut un peu soulagé.

« Mademoiselle, lui dit le commandant lorsqu'elle se fut entièrement remise, ne vous affligez point ; excusez plutôt la rude franchise d'un militaire qui, dur pour lui-même, n'a pas appris à ménager les autres. L'affaire de votre père me sera soumise, et soyez assurée que justice lui sera rendue. En attendant, allez le consoler par votre présence. »

Anna, passant subitement d'une affliction profonde au bonheur d'espérer, ne trouva point de mots pour répondre au commandant; elle était si saisie, que les paroles venaient mourir sur ses lèvres. Mais un regard angélique exprima sa vive reconnaissance.

Le commandant aurait voulu pouvoir à son tour dire combien il se sentait heureux d'avoir trouvé l'occasion de rendre service à l'intéressante Anna et à sa mère. Il se contenta d'assurer cette dernière qu'il ferait tout pour lui rendre son époux.

Comment peindre maintenant tout ce qu'il y eut d'attendrissant, de douloureux dans la première entrevue du marquis et de sa femme! M. de Saint-Ange, qui n'ignorait pas que de tous ceux qui avaient comparu devant le tribu-

nal de sang aucun n'était revenu, avait passé toute la journée de la veille à écrire; la nouvelle que, sur le soir, le geôlier lui avait donnée, au lieu de le réjouir, l'avait affligé, parce que sa fille et sa femme semblaient n'arriver que pour être les malheureux témoins de sa mort. Au moment où elles entrèrent, il attendait, dans une longue et terrible agonie, qu'on vînt l'appeler pour le conduire au tribunal, ou, pour mieux dire, à l'échafaud. Son amour pour sa fille et sa femme, plus fort encore que les terreurs qui l'agitaient, ne laissa d'abord dans son cœur de place que pour le plaisir; il les enlaça toutes deux de ses bras, les pressa sur son sein : « Ah! s'écria-t-il, le ciel a donc permis qu'un instant de bonheur précédât la catastrophe que je prévois! Grâces lui soient rendues!

— Mon ami, dit à son tour la marquise, qu'une trop vive émotion avait d'abord empêchée de parler, tout n'est pas encore désespéré. Le commandant paraît prendre à nous quelque intérêt : votre sort, le nôtre, sont en ses mains, et j'ose compter sur son humanité.

— Je ne puis partager vos espérances, répli-

qua le marquis. Le commandant, quelque juste qu'il soit, voudra-t-il compromettre sa propre existence pour sauver un inconnu? Il est entouré d'espions et de traîtres.

— Mon père, dit Anna en l'interrompant, je suis certaine qu'il vous défendra contre vos ennemis. Il a dit à ma mère : *Je vous rendrai votre époux;* et ces mots, il les a dits d'un ton si pénétré, si ferme, si noble, qu'il m'a persuadée. O mon respectable père! dans peu vos fers tomberont, et vous reprendrez votre place au milieu d'une famille qui vous chérit.

— Puissiez-vous dire vrai, ma chère Anna, répondit le marquis; puissé-je me retrouver un jour comme vous me le dites, au milieu de ma famille! mais que d'obstacles je prévois à l'accomplissement de mes vœux! »

CHAPITRE VI.

Les représentants du peuple.

La journée se passa dans l'anxiété la plus vive. Quelque confiance que les promesses du commandant eussent inspirée à la marquise, elle ne pouvait être sans inquiétude tant qu'elle voyait son mari sous les verroux. Le marquis cachait ses propres angoisses sous l'apparence du calme; il ne voulait pas augmenter le chagrin de sa femme; il craignait aussi de détruire ce qu'en lui-même il appelait les illusions de sa fille. Toutefois il n'était pas sans espérance, et

quand l'heure à laquelle il devait comparaître fut passée sans qu'il eût été appelé, il commença à croire qu'un heureux changement pouvait s'opérer dans son sort. Anna comptait sur un succès complet : « Dieu, disait-elle, a été touché de ma douleur; il m'a fait retrouver la tendresse de ma mère, il me rendra mon père. »

Les espérances d'Anna furent pleinement justifiées par la magnanime conduite de Gerval. Il s'était fait remettre la procédure instruite contre le marquis, et il n'y avait pas trouvé l'ombre d'un délit, nous ne disons pas contre la morale, l'honneur ou la probité, mais contre la révolutiou, qui se montra toujours très-exigeante envers ceux-là mêmes qu'elle dépouillait ou qu'elle poursuivait. Il aurait ordonné sur-le-champ sa mise en liberté, mais il n'ignorait pas qu'il avait dans Sédan des ennemis qui se plaignaient hautement de sa prétendue partialité pour les royalistes. Quiconque ne vouait pas à la mort un homme suspect sur la simple accusation lancée par un *patriote*, devenait lui-même suspect et s'exposait à la proscription. Cette considération était peu capable d'ar-

rêter Gerval lorsqu'il s'agissait d'obéir à sa conscience et à ses convictions; mais la prudence lui conseillait de se précautionner contre les malveillants. La Convention avait envoyé dans le nord deux représentants du peuple, pour présider à l'organisation des troupes qui se réunissaient à Mézières et dans les environs; il les appela chez lui.

Pour les disposer favorablement, Gerval commença par leur faire servir un ample déjeuner, qui fut assaisonné de saillies républicaines et d'abondantes libations en l'honneur de la fraternité et de la liberté ou la mort. Quand ils se furent mis hors d'état de rien entendre à une procédure, le commandant leur parla de l'affaire du citoyen Thomas, comptant bien qu'ils le laisseraient maître de la décider à son gré, et qu'ils s'en rapporteraient entièrement à lui. Il avait même rédigé d'avance la sentence d'acquittement, à laquelle ils n'auraient à mettre que leur visa; mais les deux représentants, dont l'un avait été boucher et l'autre matelot, n'étaient pas gens faciles à manier.

« Ma foi, citoyen commandant, dit l'ex-

boucher, il y a du pour et du contre dans cette affaire Thomas, il y a du louche.

— Oui, reprit l'ex-matelot, il y a du louche, du pour et du contre.

— En cas pareil, répondit le premier, un coup de guillotine arrange la chose.

— Oui, c'est cela même, un coup de guillotine.

— Eh quoi! s'écria vivement le commandant, selon vous-mêmes il y a du pour et du contre, et vous prétendez envoyer cet homme à la mort! Oh! je ne le souffrirai pas, dût-il m'en coûter la vie.

— Là, là, là, répliqua l'ex-boucher, comme tu prends la chose, citoyen. Çà, voyons à nous arranger : tu nous as donné un excellent déjeuner, et vraiment je n'aime pas à désobliger les amis. J'aperçois là un jeu de domino sur ta cheminée : veux-tu jouer ton prisonnier (1)? Si tu gagnes, le prisonnier t'appartient, et nous signons tout ce qu'il te plaira; si tu perds, que le prisonnier y passe. Ça te va-t-il?

— Je le veux bien, » répondit le comman-

(1) Ce trait est historique.

dant, bien décidé au fond de son cœur à user de toute son autorité dans le cas où la fortune lui serait contraire. « Au plus fort point, dit-il à l'ex-boucher; il n'y a qu'à mettre les dominos dans un chapeau, et nous en tirerons un chacun.

— Va pour le plus fort point, répliqua le représentant. »

Aussitôt, mettant la main dans le chapeau que son confrère tenait élevé au niveau de sa tête, il en tira un domino : « Six et cinq! s'écria-t-il avec un accent féroce de joie.

— Double six! dit le commandant d'un ton calme.

— Double six, c'est vrai; allons, citoyen, tu as gagné; le prisonnier a de la chance. » Les deux représentants apposèrent leur visa sur la sentence.

Le commandant se hâta d'informer la marquise du résultat qu'il venait d'obtenir. Il s'excusa de ne pouvoir lui-même lui apporter l'heureuse nouvelle : « Je suis surveillé, lui disait-il, on observe toutes mes démarches; la moindre imprudence pourrait m'enlever le pouvoir de me rendre utile. » Le commandant terminait

sa lettre en insinuant à la marquise qu'il avait une communication à lui faire. Madame de Saint-Ange et sa fille ne tardèrent pas à se rendre auprès du commandant pour lui exprimer toute leur gratitude. « Vous parlez de reconnaissance, Madame, dit le généreux officier, vous ne m'en devez point; j'ai rempli mon devoir, voilà tout. Je suis heureux d'avoir pu vous prouver tout le dévouement que vous m'avez inspiré, et je conserverai toute ma vie le souvenir de cette journée. » Un coup d'œil expressif dirigé vers Anna, ne fut point perdu pour la marquise, qui crut y démêler la véritable cause de l'intérêt puissant que le commandant avait pris à son prisonnier.

La marquise était fière, elle regardait avec une sorte d'horreur toute alliance avec un roturier, et le commandant, malgré son rang élevé, n'était probablement qu'un roturier. Il s'était si dignement conduit pourtant!... Quel dommage qu'il ne fût pas gentilhomme et royaliste! Au fond, on ne se reverrait peut-être plus. Toutes ces idées se présentèrent confusément à la marquise, ce qui ne l'empêcha pas de mettre dans sa réponse autant d'urbanité, au-

tant d'affectueuses paroles que si Gerval eût été le fils d'un grand seigneur.

« J'ai désiré, Madame, avoir l'honneur de vous voir, continua Gerval, pour vous faire une communication importante que je ne pouvais confier au papier, et qui doit rester à jamais secrète entre vous et moi. J'ai trouvé dans le procès une pièce qu'on ne peut pas appeler précisément une dénonciation, mais qui en a produit tout l'effet; c'est une recommandation pressante de mettre votre époux en jugement, *quelque chose qui puisse en arriver;* ce qui signifie lors même que le jugement serait suivi d'une condamnation capitale. Cette pièce n'est pas signée, mais elle se trouve accompagnée d'une lettre d'envoi de l'accusateur public de Paris à son confrère de Sédan, et dans cette lettre on désigne comme auteur de la pièce un nommé Forton.

— Forton! s'écria la marquise avec effroi, Forton! Oh! quelle horreur!

— J'ai cru devoir vous prévenir, Madame, afin que vous puissiez vous tenir sur vos gardes; quand on connaît ses ennemis, on peut mieux se défendre. Voilà ce qui m'a fait rompre le silence.

— Monsieur, répondit la marquise, je vous en remercie au nom de ma famille et au mien; mais cela ne suffit pas, et je vous dois une confidence que la circonstance autorise. Ce Forton, ce délateur infâme, c'est le mari de ma fille aînée. Depuis quelque temps le marquis le soupçonnait de perfidie; je ne pouvais me résoudre à le croire coupable; aujourd'hui les doutes sont levés. »

Le commandant restait muet de surprise et d'indignation : « Le malheureux! murmurait-il entre ses lèvres.

— Si je vous initie à cet odieux mystère, reprit la marquise après un instant de silence, c'est pour répondre autant qu'il est en moi à ce qu'aujourd'hui vous faites pour nous. Forton a du crédit; ennemi de la cour et du gouvernement royal, il s'est lancé dans la révolution, et on le voit lié très-étroitement avec les coryphées de la Convention. Il ne manquera pas d'apprendre ce que votre courageuse justice a fait pour son beau-père, et il deviendra votre ennemi mortel. Fasse le ciel que vous n'ayez pas à vous repentir un jour de votre conduite envers nous!

— Ne le craignez point, Madame, dit vive-

ment Gerval, *quelque chose qui puisse en arriver*. Mais hâtez-vous, le temps presse ; voici l'ordre de mise en liberté ; des ordres supérieurs pourraient m'être transmis et rendre ma bonne volonté inutile. Je n'ai point de conseil à vous donner ; mais, quel que soit le parti que vous allez prendre pour l'avenir, je désire ardemment que vous y trouviez sûreté ; au temps où nous vivons, c'est tout ce qu'on peut souhaiter pour soi-même et pour les autres, car on est entraîné par les événements plutôt qu'on ne les dirige. »

La marquise et le commandant se séparèrent, après s'être donné l'assurance réciproque d'une estime bien fondée, mais sans beaucoup d'espérance de se revoir. Le marquis fut rendu à la liberté sur le vu de l'ordre du commandant, et il se réunit à sa famille, qui ne se composait plus que de sa femme et de sa fille. Informé de l'atroce mauvaise foi de son gendre, il ne pouvait compter sur lui ; il lui semblait même impossible que Forton n'eût pas fait approuver par sa femme ses projets de spoliation à tout prix. En revanche, il admit, au petit conseil de famille qu'il tint le même jour, le bon Dubois,

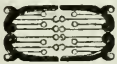
dont il venait de recevoir la plus touchante preuve de dévouement.

On agita la question de savoir si l'on reprendrait le chemin de Paris, si l'on resterait à Sédan, ou si l'on irait chercher un asile en terre étrangère. Retourner à Paris, c'était aller porter sa tête à l'échafaud, ou courir du moins la chance de voir s'ouvrir de nouveau la porte des prisons. La nouvelle des massacres du 2 septembre, arrivée de la veille à Sédan, était peu propre à faire envier le séjour de la capitale. Rester à Sédan après ce qui venait de se passer, n'était-ce pas s'exposer à devenir victime du premier mouvement des esprits vers de nouveaux excès? Mais où porter ses pas? En pays étranger on pourrait espérer du repos, mais ce repos, on ne l'obtiendrait qu'en faisant le sacrifice de tous ses biens. Anna est aujourd'hui riche; serait-il généreux d'exiger d'elle un tel abandon? Et cependant elle se montre bien décidée à suivre ses parents; elle les accompagnera, dit-elle, à Paris ou à Coblentz: à Paris, elle affrontera les dangers, la mort même avec eux; à Coblentz, elle supportera les privations, jusqu'à la misère. C'est là du dévouement, sans

doute, dévouement touchant dont ses parents doivent lui tenir compte en lui rendant amour pour amour; mais plus Anna leur laisse voir d'affection, moins il leur est permis d'en abuser.

Enfin, après de bien longs débats, où chacun cherchait à l'emporter sur les autres en générosité, où Anna surtout parut irrévocablement déterminée à s'attacher à la fortune de son père, il fut décidé qu'on ferait secrètement tous les préparatifs du départ, et que le surlendemain, au milieu de la nuit, sous la conduite d'hommes sûrs dont on paierait largement la fidélité, la famille se mettrait en marche vers la frontière et ne s'arrêterait qu'après l'avoir franchie; que Dubois, nanti d'une procuration de son maître, se rendrait immédiatement a Paris, et chercherait à sauver du naufrage tout ce qu'il pourrait recueillir. D'un autre côté, le marquis était persuadé que les princes français, soutenus par les puissances étrangères, ne tarderaient pas à rentrer en France; que la monarchie serait bientôt rétablie, et que la puissance des armes triompherait aisément des principes révolutionnaires. Ainsi l'absence du sol français ne serait pas longue.

Une considération non moins puissante pouvait faire regarder l'émigration comme l'unique moyen de salut pour des hommes proscrits d'avance. Favorisés par leur audace plus que par le nombre, les révolutionnaires s'étaient emparés des places et de l'autorité; toute la force se trouvait en leurs mains; et, à l'exception de quelques cantons de l'ouest où dominaient les royalistes, la France entière, livrée aux novateurs, n'offrait aux amis du monarque qu'un vaste tombeau. D'ailleurs, que pouvaient espérer les royalistes de leur séjour en France? Surveillés, poursuivis, traqués comme des bêtes fauves, qu'auraient-ils pu tenter pour le souverain, qui, avec tant de loyauté mais avec tant d'imprudence, s'était confié à ses plus cruels ennemis; qui maintenant, privé de sa liberté, attendait dans une douloureuse agonie la sentence de mort que ses accusateurs, transformés en juges, allaient prononcer, au grand scandale des nations?



CHAPITRE VII.

Émigration ; Coblentz.

Le marquis, sa femme et Anna sortirent de Sédan avant la fermeture des portes, et ils attendirent dans une maison du faubourg les guides qu'on leur avait promis. Dès que ceux-ci furent arrivés, on se mit en marche. On avait pris la précaution de faire partir les malles sur un chariot de paysan chargé d'objets de jardinage ; les voyageurs, s'enfonçant dans la campagne par des sentiers peu fréquentés, ne parvinrent qu'après trois ou quatre heures de marche

à un village situé à l'extrême frontière, sur la route de Luxembourg. Le marquis, heureux d'être libre, ne sentait pas la fatigue; sa femme, délicatement élevée et peu accoutumée aux longues marches, pouvait se soutenir à peine, et, sans le secours de son mari et de sa fille, elle n'aurait pu arriver. Anna, toute joyeuse de voir son père hors de danger et de posséder l'amour de sa mère, prévoyant peu d'ailleurs les malheurs qui allaient assaillir sa famille et l'éprouver elle-même, s'abandonnait sans crainte à tous les mouvements de son cœur.

On ne s'arrêta que fort peu de temps au village; on craignait d'être poursuivi; mais, une fois la frontière franchie, nos voyageurs commencèrent à respirer plus librement; il leur sembla qu'ils se trouvaient tout à coup soulagés d'un poids énorme qui les oppressait. Ils trouvèrent leur équipage dans une hôtellerie peu distante du village; ils y trouvèrent aussi une assez lourde voiture découverte, que l'un des guides, qui avait précédé la caravane, s'était procurée dans les environs. On y avait ménagé un siége commode pour la marquise et pour sa fille; mais Anna ne voulut point s'y

FRONTIERS
DE
FRANCE

[illegible]

placer; elle exigea que son père s'assît auprès de la marquise; elle-même s'arrangea comme elle put aux pieds de sa mère.

Ce ne fut qu'au bout de deux jours que le modeste équipage entra dans Luxembourg; mais, à peine arrivé dans cette ville, le marquis reçut la visite d'un Français qui se disait commissionné du prince de Condé pour recevoir les émigrés qui arrivaient de France et les enrôler. Un second commissaire ne tarda pas à se présenter; ce fut au nom du vicomte de Mirabeau, frère de l'orateur et ancien colonel du régiment de Touraine. Choqué de ce qu'en mettant le pied sur la terre étrangère il se trouvait en face d'intrigants qui spéculaient sur le dévouement des autres, le marquis se contenta de répondre qu'il ne pouvait prendre aucun parti qu'après avoir eu l'honneur de voir le prince de Condé lui-même.

Avant de sortir de Trèves, où l'on arriva le lendemain, le marquis voulut que sa fille eût une idée exacte de cette ville célèbre, une des plus anciennes de la vieille Gaule et même de l'Europe; car, à l'époque où les Romains pénétrèrent jusqu'aux rives du Rhin, la ville de

Trévires ou Trévirius était déjà ornée d'édifices publics, défendue par des remparts, industrieuse et commerçante, et ses habitants étaient depuis longtemps entrés dans les voies de la civilisation. Les Romains en firent la capitale de la Belgique; plus tard, le préfet des Gaules y résida. La petite famille se rendit d'abord à la cathédrale de Saint-Pierre. Son premier soin fut de rendre grâces à Dieu de l'éclatante protection qu'il lui avait accordée. Ce devoir rempli, on visita soigneusement les diverses parties de l'édifice sacré. La façade et le côté oriental portent encore tous les caractères de l'architecture romaine. Suivant les uns, cette basilique s'éleva sur les ruines d'un palais de l'impératrice Hélène; suivant les autres, sur celles d'un temple bâti par Constantin. On alla voir ensuite l'église de Saint-Simon, très-ancien édifice dont la construction remonte, à ce qu'on croit, à une époque antérieure à la conquête. Il se compose de grands blocs de grès, superposés sans mortier ni ciment, mais attachés l'un à l'autre par des bandes de fer ou des ligatures placées intérieurement (1).

(1) Depuis que la ville de Trèves a été incorporée à la monarchie prussienne, le roi de Prusse a repris cet édifice au culte pour le

Le pont sur la Moselle, en pierres de lave, de construction gallo-belge, l'amphithéâtre bâti par les Romains (entièrement déblayé aujourd'hui), les restes du palais de Constantin, des thermes, de la naumachie, attirèrent aussi les regards de nos voyageurs. Ils eurent surtout un plaisir extrême à parcourir les environs de Trèves, où ils aperçurent des paysages d'une ravissante fraîcheur.

A son arrivée à Coblentz, le marquis se rendit chez le prince de Condé, qui l'accueillit avec bienveillance; mais quand le marquis lui eut parlé de son intention d'entrer dans l'un des corps qui se formaient sur le Rhin, le prince l'engagea fortement à modérer l'élan de son zèle. « Si vous n'étiez qu'un jeune homme, lui dit-il, je vous louerais et vous encouragerais; mais vous avez ici votre famille; vous lui devez votre appui. Que deviendrait-elle si vous veniez à lui manquer? La politique des cabinets est tellement obscure et tortueuse, que je ne puis prévoir comment tout ceci finira. Le roi de

convertir en un lieu de dépôt, une espèce de musée de toutes les antiquités qu'on a découvertes ou qu'on pourra découvrir dans la ville de Trèves et dans les environs.

Prusse paraît se dévouer à la cause des rois; mais les cours de Vienne et de Russie, la première surtout, perdent beaucoup de temps en négociations inutiles, et ne semblent pas voir que les événements, en France, marchent rapidement vers une affreuse catastrophe.

« Nous ne devons pas, continua le prince, nous laisser aveugler par des illusions : je vois dans les cabinets beaucoup d'indifférence. Le roi de Prusse se montre seul bien disposé; mais que fera ce prince contre cette immense population française, qui, dupe de grands mots, comme le furent toujours les peuples vains et légers, se laisse fanatiser aux noms d'égalité, de liberté, de fraternité, et se prend d'enthousiasme pour son fantôme de république? »

Ces paroles du prince mirent le marquis dans une étrange perplexité. D'un côté, il sentait que le sacrifice de sa liberté serait sans aucun résultat pour la cause commune et ne servirait qu'à diminuer les ressources pécuniaires au préjudice de sa famille; de l'autre, il lui en coûtait de se séparer de sa femme et de son Anna, qui voulaient se dévouer à le servir. Cependant il y avait à Coblentz un grand nombre d'émigrés français,

qui, se croyant tous obligés par honneur à servir sous les ordres de Condé ou de Mirabeau, faisaient un crime de leur indifférence à ceux qui négligeaient d'accomplir ce devoir. Pour se soustraire à leurs pressantes instances, le marquis, de l'aveu de sa femme, résolut de prendre un passeport et de partir pour Berlin ou pour Vienne, et, dans l'une ou dans l'autre de ces deux villes, d'attendre du temps qu'il lui fût permis de rentrer en France.

M. de Saint-Ange, sa femme et sa fille ne tardèrent pas à partir de Coblentz. Ils n'y avaient séjourné que vingt jours environ ; leur intention était de se rendre à Mayence, d'où, traversant le Rhin à Manheim, ils prendraient la route de Heidelberg et descendraient par Anspack, vers le Danube, qu'ils traverseraient à Ratisbonne. La marquise, peu accoutumée encore aux privations, se serait difficilement décidée à ce long voyage, si son mari ne lui eût ménagé tous les moyens de le faire commodément ; il consultait plus en cela son affection pour elle que l'état de ses finances ; car la somme que Dubois lui avait apportée et celle dont la marquise elle-même s'était pourvue en sortant de Paris ne pouvaient

suffire à tous les besoins pour peu que l'absence se prolongeât.

Quant à la jeune Anna, ses regards ne s'arrêtaient pas trop sur l'avenir; elle entendait dire que dans peu de mois on serait à Paris, et elle le croyait; elle ignorait d'ailleurs quelles pouvaient être les ressources de son père : n'ayant jamais possédé que de très-modiques sommes, elle connaissait peu le prix de l'or; et puis elle se confiait en la Providence. « J'ai un talent, disait-elle en elle-même, un talent qui, à Paris, m'a valu des applaudissements; qui sait pourquoi le ciel a permis que je l'acquisse? Je suis jeune, et s'il me fallait travailler pour aider mon bon père, ah! le ciel sait si je le ferais de bon cœur. » Au fond, le voyage, bien qu'un peu long, ne lui déplaisait pas trop; Anna aimait à s'instruire, et elle pensait que dans le cours d'un voyage il était possible d'apprendre en s'amusant. Les voyages plaisent à la jeunesse : cette multitude d'objets qui se succèdent sans cesse; cette variété de mœurs, d'usages, de costumes, d'idiomes; cette nature qu'on observe de près, tantôt gaie, fleurie, riante; tantôt sombre, austère, majes-

tueuse; ces vertes prairies où les troupeaux bondissent librement sous la garde de chiens intelligents et fidèles; ces roches menaçantes qui semblent balancer leurs cimes sur la tête du voyageur; ces sources limpides dont les eaux vont serpenter en roulant sur les sables de la vallée; ces eaux qui tombent en nappes du haut des montagnes; ces vertes forêts où l'on aimerait à s'enfoncer pour se livrer aux douces rêveries; ces villages, ces villes, ces hameaux qui se découvrent à mesure qu'on avance; cet horizon qui semble fuir devant le voyageur; les sensations que tant d'objets font naître, soit qu'ils attestent par leurs formes leur récente origine, soit qu'ils aient survécu aux beaux siècles de Rome ou de la Grèce; tout se réunit pour frapper le jeune voyageur et laisser dans son esprit la vivante trace de tous les tableaux qui l'ont intéressé. Anna se promit donc de tout observer et même de composer une espèce de journal de voyage où elle se rendrait compte de ses émotions.

CHAPITRE VIII.

Voyage de Coblentz à Vienne.

Nos voyageurs arrivèrent d'assez bonne heure à Mayence, ville très-forte, située sur la rive gauche du Rhin, au confluent du Mein. Les habitants, au nombre d'environ trente mille, comptant sur la force de leurs remparts et surtout de leur citadelle, ne s'attendaient pas à voir dans peu le drapeau tricolore flotter sur leurs murailles; aussi parlaient-ils des Français avec non moins de légèreté que de dédain; ils auraient volontiers invité une armée républicaine

à leur faire les honneurs d'un siége. Cette ville, assez mal bâtie et d'un aspect fort triste, possède quelques édifices et quelques ruines dignes d'exciter l'intérêt ou la curiosité. Au nombre des premiers, on compte la cathédrale, l'arsenal, l'hôtel de l'ordre teutonique (aujourd'hui palais grand-ducal); parmi les restes de monuments antiques, on remarque, dans la citadelle, une masse informe de maçonnerie, qu'on dit avoir dépendu d'un ancien édifice érigé en l'honneur de Drusus; dans le fleuve, les piles d'un pont qui fut, dit-on, construit par les Romains sous le règne de Trajan. Charlemagne y avait placé un pont de bois; mais ce pont a depuis longtemps disparu. Les piles ne s'élevant guère au-dessus du niveau des basses eaux, on traverse aujourd'hui le fleuve sur un pont de bateaux, long d'environ deux cent quatre-vingts toises. Anna, au surplus, ne trouva, dans Mayence, rien de bien curieux; mais elle força son père, qui l'accompagnait, à s'arrêter devant l'hôtel de Heinbrecht (aujourd'hui Drey-Konigshof, hôtel des Trois-Rois), monument gothique, où parut, en 1457, le premier ouvrage imprimé complet. L'officieux Mayençais qui les

conduisait ne manqua pas de dire que son compatriote Guttenberg était l'inventeur de l'imprimerie. Le marquis, qui ne manquait pas d'instruction, laissa dire le Mayençais, et, sans rien ôter à Guttenberg de son mérite pour avoir perfectionné un art existant, il apprit à sa fille que l'imprimerie avait été inventée à Strasbourg (1).

En sortant de Mayence, ancienne capitale de l'électorat de ce nom (c'est aujourd'hui le chef-lieu de la Hesse rhénane), nos voyageurs traversèrent de riantes campagnes qui les conduisirent jusqu'aux environs de Worms, ville célèbre dans l'histoire du moyen âge. Les Romains, qui la construisirent, lui donnèrent le nom de Vormatia. La situation en est délicieuse autant que pittoresque. Aussi plusieurs rois francs y passaient-ils la belle saison. Charlemagne en aimait le séjour. Depuis cette époque, l'empire d'Allemagne y a tenu plusieurs de ses grandes diètes. Ce fut à Worms que l'hérésiarque Luther, malheureusement soutenu par di-

(1) Le professeur Lehac, savant mayençais, a prouvé depuis peu qu'à Mayence on n'avait fait qu'améliorer les procédés inventés à Strasbourg.

vers princes allemands, comparut, en 1521, pour défendre ses doctrines empoisonnées, devant quelques prélats orthodoxes, qui ne purent que les condamner. On alla visiter l'église qui porte le nom de Dôme, et dont les fondements furent jetés, dit-on, dans le huitième siècle. On y admire la grande rose vitrée qui éclaire le chœur du côté de l'ouest; cette rose a servi de modèle à toutes celles qui, dans la suite, ont été employées dans la construction des églises.

La ville de Manheim, ancienne résidence des électeurs palatins, est l'une des plus belles de l'Allemagne (1); sa position, au confluent du Rhin et du Necker, contribue à la rendre industrieuse et commerçante. Nos voyageurs y virent le château ou palais électoral (aujourd'hui grand-ducal), édifice très-vaste, dont ils furent admis à visiter l'intérieur, qui renferme une bibliothèque nombreuse, une belle galerie de tableaux, un musée d'antiquités et un riche cabinet d'histoire naturelle. C'est dans Manheim qu'on fabrique depuis longtemps la composition métallique nommée *similor*, ou or de Man-

(1) Aujourd'hui capitale du cercle du Bas-Rhin, qui fait partie du grand-duché de Bade.

heim. De cette ville à Heidelberg, la distance n'est pas grande; la petite troupe y arriva vers les trois heures du soir.

Comme on n'avait encore ni bateaux à vapeur avec lesquels on semble glisser sur les eaux, ni chemins de fer qui font disparaître les distances, ni même lourdes diligences à vingt places, qui courent la nuit et le jour, laissant à peine au voyageur le temps de respirer, on ne pouvait guère se rendre d'une ville à l'autre qu'à petites journées et en changeant très-souvent de voitures. Aussi avait-on régulièrement la dînée et la couchée, ce qui prenait sans doute beaucoup de temps et n'offrait pour toute compensation que le mince avantage de pouvoir faire deux bons repas et de passer la nuit dans un lit, à l'abri du vent, de la pluie et de la gelée. Au temps où le marquis voyageait avec sa famille on tenait encore assez aux vieilles habitudes; voilà pourquoi on ne s'occupa que le lendemain des moyens de continuer le voyage.

Au fond, le temps passé à Heidelberg ne fut point perdu. On se rendit le soir, à pied et par un temps superbe, à l'ancien château des électeurs, situé sur le penchant de la montagne,

ou plutôt aux ruines de ce château ; car ses bâtiments devinrent la proie d'un incendie en 1764, et n'ont pas été réparés. L'objet principal qu'on se proposait, c'était d'aller dans les caves du château admirer le tonneau fameux qui ne contient pas moins de quatre cent quarante mille litres. Ce tonneau existe toujours ; c'est une des merveilles de l'Allemagne, merveille caractéristique du pays, comme les pyramides égyptiennes.

De Heidelberg à Rothenburg, nos voyageurs n'eurent rien de curieux à remarquer. Cette dernière ville, d'environ six mille habitants, presque tous catholiques, ne possède aucun édifice remarquable, bien qu'elle soit le siége d'un évêché et qu'elle ait un séminaire pour les catholiques ; elle se trouve sur la frontière occidentale du royaume actuel de Wurtemberg, qui se compose d'une grande partie du cercle de Souabe et d'une partie moindre du cercle de Franconie. Au delà de Rothenburg, on entre dans le territoire du royaume de Bavière par une route qui traverse la Forêt-Noire.

Anspack est une assez jolie ville d'environ treize à quatorze mille âmes de population ; ses

habitants ne manquent pas d'industrie, et se livrent au commerce. Ils ont une belle bibliothèque publique, ce qui est ordinaire en Allemagne.

Deux fortes journées de marche conduisirent nos voyageurs à Ratisbonne, ville fameuse par le privilége qu'elle avait de voir s'assembler dans ses murs la grande diète de l'empire germanique, depuis l'an 1662 (1). Ratisbonne a plusieurs beaux édifices, parmi lesquels on distingue la cathédrale et surtout le *Rathhaus* ou hôtel de ville. Nos voyageurs allèrent visiter l'abbaye de Saint-Emmeran, l'une des plus vastes de l'Allemagne (elle sert aujourd'hui de palais au prince de Thurn-Taxis). A peu de distance de Ratisbonne, sur la même rive droite du fleuve, on trouve Straubing, peuplée de sept mille habitants; on aperçoit ensuite au dela du fleuve, Deggendorf, fameuse par ses forges et principalement par son église, où affluent les pèlerins durant toute l'année. A une grande journée de Straubing, au confluent de

(1) Elle a perdu ce privilége en 1806, époque où l'empire germanique a cessé d'exister légalement, et où par suite la diète a été dissoute.

l'Inn et du Danube, se présente la ville épiscopale de Passau, peuplée d'environ dix mille âmes, importante par ses fortifications non moins que par sa position aux confins de la Bavière. Passau a un beau pont sur le Danube.

Anna avait plus d'une fois remarqué le Danube, la largeur de son lit, la rapidité de ses eaux, l'escarpement de ses bords; elle avait admiré en silence ce vaste courant, roulant toujours ses flots tumultueux vers le gouffre où ils s'engloutissent et disparaissent successivement. Elle croyait voir les jours dont se compose la vie humaine, tombant les uns sur les autres et s'évanouissant comme des ombres, sans laisser aucune trace de leur fugitive existence en dehors du tombeau. O que de jours perdus dans la vie, pensait-elle ! Combien de jours qui courent, s'éteignent et ne reviennent plus ! Heureux celui qui peut ou qui sait utilement employer le temps que la Providence daigne lui accorder !

« Le cours du Danube, écrivait Anna dans son journal, depuis la Forêt-Noire, où il prend naissance, jusqu'à la mer Noire, où il décharge ses eaux, est d'environ cinq cents lieues; et, pendant ce trajet, il reçoit le tribut d'environ

cent rivières, dont la moitié au moins sont navigables. Le Danube lui-même l'est, sur la plus grande partie de son cours, pour des bâtiments qui peuvent porter de douze cents à cinq mille quintaux (de six mille à vingt-cinq mille myriagrammes). Au delà de Passau jusqu'à Lintz, le lit du fleuve n'a guère qu'un quart ou un tiers de lieue de largeur; mais au delà de Lintz, et après la jonction de l'Enns, il devient large d'une lieue. Au-dessous de Vienne, cette largeur augmente du double, et lorsque, par sa rive droite, il communique avec le lac de Neusiedel et du côté opposé avec la Waag, il s'étend à plusieurs lieues sur ses deux rives, que bordent à quelque distance de longues chaînes de montagnes. Le fleuve court de l'ouest à l'est depuis ses sources jusqu'à la ville de Watz à une journée au nord de Bade. A Watz, il se détourne brusquement et descend vers le sud durant un espace de soixante ou soixante-cinq lieues; il coule ensuite au sud-est jusqu'à Belgrade, où il reprend sa direction primitive. »

Nos voyageurs partirent de Passau vers le lever du soleil; tout le pays qu'ils traversèrent entre Passau et Lintz leur parut d'un aspect

austère ou même triste ; toutefois, ils remarquèrent que la culture des terres y était très-avancée, et dans certains cantons, ils virent se déployer sous leurs yeux toutes les richesses de la végétation, les arbres se couvrir d'un épais feuillage, des poiriers, des pommiers, des pruniers se montrer encore chargés de fruits. De tous côtés, ils aperçurent de gros villages au milieu de massifs de verdure, des jardins potagers, des prairies, des coteaux couverts de moissons ; partout des bras actifs et industrieux aidant la nature à développer ses ressources.

Ce qui étonna le plus Anna, lorsqu'elle fut entrée dans la Haute-Autriche, ce fut l'air grave et presque triste des habitants. La couleur brune ou foncée de leurs vêtements ne contribue pas à égayer leur physionomie. Ces vêtements consistent, pour les hommes, en longues redingotes doublées de toile de coton rouge, avec des liserés rouges sur les coutures et des boutons de métal. La veste est ornée d'une longue rangée de gros boutons. Des bas bleus, des souliers à boucles d'argent ou de cuivre et des culottes de cuir noir complètent le costume. Il ne faut pas oublier le chapeau, qui est fort

petit et garni d'un large ruban de soie. Les femmes portent des corsets qui leur descendent très-bas, des jupons fort courts couvrant à peine le genou, des bas bleus et un bonnet blanc de forme ronde, à peu près comme les bonnets grecs.

Les habitants paraissent très-attachés à leur pays; ils parlent et entendent l'allemand, mais ils ont un dialecte particulier, très-dur et presque inintelligible pour les étrangers. Anna, qui avait appris l'anglais et l'allemand et parlait correctement ces deux langues, avait la plus grande peine à comprendre les mots qu'on lui adressait. La religion catholique est généralement répandue dans la contrée; le luthéranisme n'a pas laissé d'y introduire ses venins; il y a beaucoup de luthériens à Steyer, au sud-est de Lintz.

Cette dernière ville passe pour la capitale de la Haute-Autriche; elle est le chef-lieu du cercle de l'Hausruck. On croit qu'elle s'élève sur l'emplacement de l'ancienne colonie romaine de Lentia. Avant de faire partie de l'archiduché d'Autriche, elle avait des seigneurs particuliers. Le célèbre Kepler habitait Lintz à l'épo-

que où la guerre civile éclata entre le gouverneur Herberstorf et les paysans qu'il opprimait. La ville vieille ne consiste qu'en une rue qui se dirige du midi au septentrion. On y va visiter l'ancien château archiducal, ne fût-ce que pour y jouir d'un très-beau point de vue. La ville neuve est généralement bien bâtie. On y remarque l'hôtel de ville et le palais épiscopal (1). La place publique est ornée d'une colonne en marbre, érigée, en 1717, en l'honneur de la sainte Trinité, et, par une assez bizarre anomalie, on l'a décorée de deux fontaines dont l'une offre aux regards un Neptune, l'autre, un Jupiter. Le voisinage du Danube excite l'industrie des habitants. Dans le moment où le marquis et sa famille passèrent à Lintz, la ville semblait très-vivante; il s'y tenait une foire qui avait attiré beaucoup d'étrangers.

Lorsque nos voyageurs se disposaient à quitter Lintz, on leur proposa de s'embarquer sur un bâtiment qui allait partir pour Vienne. Le marquis fut vivement tenté de prendre cette voie, bien plus économique que le voyage par

(1) L'évêché de Lintz a été fondé par Joseph II, en 1785.

terre; mais quand la marquise apprit qu'après quatre ou cinq heures de navigation au-dessous du château de Spielberg, le rétrécissement du lit du fleuve et son encaissement entre deux chaînes de montagnes produisent un courant si rapide, que les navires courent grand risque d'y périr, elle déclara qu'elle aimerait mieux continuer à pied son voyage, que de s'exposer ainsi. Le marquis eut beau dire que le danger n'existait pas lorsqu'on avait un pilote habile, la marquise ne se rendit point.

Anna de son côté avait entendu parler à Lintz du fameux tournant ou tourbillon, connu sous le nom de Wirbel. Le remous, produit par le choc du courant contre une île de roche qui s'élève au milieu des eaux, là où le lit du fleuve se trouve le plus rétréci par le rapprochement des deux rives, ne laisse, entre l'île et le rivage, qu'un passage étroit qu'il faut franchir avec beaucoup de précaution. Tout bâtiment qui se laisse entraîner par le remous court à un naufrage inévitable. Le bras du fleuve qui passe au midi de l'île n'offre ni tournant ni récifs, mais il a très-peu d'eau, et il n'est praticable que pour les barques légères. Au delà de

la première île, il y en a une seconde, sur laquelle on distingue une tour ruinée, dont on fait remonter la construction aux temps de la chevalerie. La rapidité du courant est extrême dans cette partie. Les eaux se heurtent avec fureur contre les bases du rocher; elles s'y brisent, lancent dans les airs des flots d'écume qui retombent en pluie, se repoussent, tourbillonnent et forment un nouveau tournant qui embrasse toute la largeur du fleuve. Ici, nul passage ne reste entre le remous et le rivage; c'est sur le centre même du *Steandel*, qu'il faut que le bâtiment glisse, poussé par le vent et par les rameurs; encore, si les eaux sont fortes, le passage devient dangereux, et les nautoniers prudents attendent qu'elles aient baissé (1).

Anna, que sa confiance en la Providence rendait inaccessible à la crainte, aurait volontiers adopté le dessein de son père; elle y voyait pour la famille l'avantage de l'économie, et pour elle-même le moyen de satisfaire une juste curiosité pour un des plus beaux spectacles de la nature, qu'elle n'aurait jamais peut-être l'occa-

(1) Depuis quelques années, le gouvernement autrichien a fait élargir le Steandel en employant la mine.

sion de revoir ; mais le plaisir qu'elle s'était promis, il aurait fallu l'acheter aux dépens des anxiétés de sa mère, et depuis que celle-ci, vaincue par la nécessité, lui avait ouvert son cœur, Anna sentait que son ancien dévouement, mêlé de respect et de crainte et commandé comme un devoir, s'était converti en une tendre affection. Jusque-là elle avait honoré sa mère; maintenant elle l'aimait. Il lui en coûta peu pour renoncer au voyage par eau, et la prière qu'elle fit à son père pour qu'il y renonçât aussi eut un plein succès.

La marquise en ce moment trouva, dans l'attention délicate de sa fille, une source de plaisir et d'émotions douces, qu'elle n'avait jamais fait qu'entrevoir à travers le froid égoïsme de madame de Forton. Elle pressa la jeune Anna contre son cœur; elle semblait lui dire : « Ma fille, est-il possible que je t'aie si longtemps méconnue, que je me sois si longtemps privée du bonheur que tu me donnes ! » Anna de son côté baisait tendrement les mains de sa mère, qu'elle portait sur son cœur : ses regards répondaient à la marquise : « Tant que ce cœur battra, ma mère, il vous aimera. »

A trois lieues environ de Lintz, on traversa la rivière de Traun; les eaux en étaient toutes vertes. Anna demanda la cause de cette espèce de phénomène; on lui répondit que la rivière, à peu de distance de sa source, traversait un lac dont les eaux se coloraient en vert dès que le moindre vent en agitait la surface. On ajouta que cette couleur était produite par un limon très-délié qui se mêlait aux eaux dès qu'elles étaient mises en mouvement et qui se précipitait au fond du lac quand le vent cessait de souffler. Ces eaux devenaient même si limpides, qu'à dix ou douze pieds de profondeur on pouvait aisément distinguer le fond.

Après avoir passé la Traun sur un pont qui a cinq ou six cents toises de long, et sur lequel on traverse les dix ou douze bras qu'offre la rivière devant le village d'Ebersberg, nos voyageurs laissèrent sur leur droite la ville de Steyer, célèbre par le grand commerce de fer qui s'y fait et par ses nombreuses manufactures de couteaux, de sabres, de lames d'épée et principalement de scies d'une trempe excellente; et ils passèrent au pied de la petite ville d'Enns, située sur la rivière de même nom, ou plutôt sur une monta-

gne dont la rivière fait le tour. Enns, autrefois Easburg, qu'il ne faut pas confondre avec le village de Lorch au confluent de l'Enns et du Danube, l'*Aureacum* d'Ammien Marcellin, a été bâtie à la fin du neuvième siècle par les Bavarois, à qui le pays appartenait alors.

Au delà de l'Enns on entre dans la Basse-Autriche, dont l'aspect n'est pas d'abord très-agréable, car le pays est couvert de montagnes ou plutôt de collines rocheuses que couronnent çà et là des bouquets de bois. La culture est même assez négligée depuis l'Enns jusqu'à la ville d'Ips, où l'on prétend trouver l'ancienne *Isipontum*, où, se fondant sur une trompeuse analogie de noms, quelques savants ont cru que le culte d'Isis avait été jadis introduit.

Ce ne fut que par trois jours d'une pénible marche que nos voyageurs arrivèrent d'Enns à Molk ou Mœlk et de là à Saint-Polten, où ils prirent deux jours de repos. Les voitures très-mal suspendues dont on se servait dans cette partie de l'Autriche pour transporter les voyageurs firent plus d'une fois soupirer la marquise, qui ne pouvait s'empêcher de regretter les équipages élégants et légers de Paris. Molk est

un bourg assez bien bâti, auprès duquel s'élève sur un rocher un très-beau bâtiment, qui renferme une riche congrégation de bénédictins, sous la direction d'un abbé. Quant à Saint-Polten ou Saint-Hippolyte, c'est une assez jolie ville, à une grande journée de Vienne, sur la rive gauche de la rivière de Drazen, et peuplée d'environ cinq mille âmes. On dit qu'elle fut fondée pour les chanoines réguliers de l'ordre de Saint-Augustin, par les comtes Adalbert et Ottocar, dans la seconde moitié du huitième siècle. On fabrique à Saint-Polten des toiles de coton et du papier médiocre.

Durant le séjour assez court qu'elle fit à Saint-Polten, Anna crut remarquer que les hommes avaient en général peu d'esprit, mais qu'ils étaient de mœurs douces et hospitalières, qualités auxquelles ils joignaient un grand fond de religion; les femmes lui parurent vives et assez bien pourvues des dons de l'esprit, ce qui vient sans doute d'une éducation plus soignée. Anna trouva aussi des différences essentielles entre le costume des Autrichiens de Saint-Polten et de ceux de Lintz. Ce fut au voisinage de la capitale qu'elle attribua toutes ces modifications. Dans

les classes élevées, les hommes ainsi que les femmes s'habillent à la française. Les individus des autres classes portent une veste courte de couleur gris-noir garnie d'agrafes et de ganses, un gilet rouge orné de boutons de métal ovales et bombés, une culotte de peau noire, retenue par des bretelles d'étoffe verte auxquelles s'adaptent, par en haut, un collet de la même couleur et une bande qui couvre la poitrine, et, par en bas, une large ceinture de cuir ornée de broderies. Ils ont pour chaussure des bottines très-justes, et, pour couvrir leur tête, un chapeau rabattu, à larges bords. Le costume des femmes diffère peu de celui des femmes de la Haute-Autriche. Les plus élégantes bordent leurs jupons et leur corset de rubans blancs ou verts. Le corset se ferme par devant avec des boutons d'argent. La coiffure consiste en un mouchoir de couleur noué autour de la tête; sur le mouchoir, on place un petit chapeau de feutre gris, orné d'un ruban qui s'attache sous le menton.

En quittant Saint-Polten, nos voyageurs furent contraints de remonter vers le Danube pour aller joindre la route de Tahn, celle qu'ils avaient

prise étant devenue impraticable par l'effet des pluies qui étaient tombées cinq ou six jours auparavant. Taln, à six lieues de Vienne, sur la rive droite du Danube, n'offre de remarquable que son église, ancien temple des Romains. Nos trois voyageurs entrèrent dans Vienne vers le milieu du jour.

Cette ville, que les Allemands appellent Wien, s'élève au fond d'une plaine coupée de collines d'un aspect pittoresque, et bornée à l'est par le Danube. On y arrive par de superbes avenues, que malheureusement d'épais brouillards couvrent presque toujours. Anna et ses parents s'arrêtèrent à l'un des trente-quatre faubourgs qui entourent la cité proprement dite. Dans la cité, les rues sont étroites, sombres, tortueuses, et la population s'entasse dans des maisons très-hautes et très-mal construites. Dans les faubourgs, au contraire, les maisons sont vastes, aérées, pourvues de tout ce qui contribue à l'agrément. Les rues y sont spacieuses, les places publiques y abondent. Ces faubourgs, disposés en cercle autour de la ville, en sont séparés par un espace d'environ trois cents ou trois cent cinquante toises; la ville

elle-même a des remparts, des bastions et de larges fossés. Les remparts forment une promenade publique extrêmement fréquentée.

Anna, comme nous l'avons dit, savait l'allemand ; mais elle ne savait que celui qu'on parle dans la Saxe, c'est-à-dire l'allemand classique des poëtes et des littérateurs; elle fut extrêmement surprise en arrivant à Vienne de n'entendre que très-difficilement le dialecte du pays, surtout dans la bouche des gens du peuple, qui tantôt traînent sur les mots, tantôt les sifflent, et dans tous les cas ont un accent très-dur. Anna remarqua dans les femmes beaucoup d'instruction ; et lorsqu'au bout de quelque temps la marquise se trouva dans un cercle où le talent de sa fille l'avait fait appeler, elle put se faire presque illusion au point de se croire à Paris, en ne voyant autour d'elle que des femmes qui conversaient en français.

Le premier soin d'Anna, dès le lendemain de son arrivée, fut d'engager ses parents à se rendre avec elle à l'église, pour y remercier Dieu de les avoir conduits heureusement au terme de leur voyage. La marquise se prêta volontiers aux désirs de sa fille; car, malgré toutes les dis-

tractions qu'elle avait eues dans le monde, malgré quelques travers de caractère auxquels elle n'avait pas eu la force d'opposer la volonté de s'en guérir, elle avait toujours gardé au fond du cœur les principes religieux qu'elle avait reçus dans son enfance. Toujours vivant en elle, bien que momentanément dominés par les préjugés mondains, ils n'attendaient qu'une occasion pour reprendre tout leur empire, et cette occasion, le malheur des temps l'avait amenée.

La mère et la fille se rendirent à la cathédrale, beau monument d'architecture sarrasine, remarquable par son antiquité et par l'élévation de sa flèche, qu'on voit presque toujours cachant sa tête dans les nuages. Elles se prosternèrent devant la statue du saint auquel l'église est consacrée. Elles le prièrent avec ferveur d'offrir au Saint des saints l'humble tribut de leur reconnaissance et d'intercéder pour elles et pour le chef de la famille. Après leur prière, la marquise et sa fille se sentirent plus tranquilles. Elles crurent entendre une voix intérieure qui leur disait : Espérez; la prière qui vient du cœur monte au ciel; en échange, le cœur reçoit des consolations, l'âme se fortifie,

la pensée s'épure. « O ma mère! s'écria la jeune Anna, trouvez-vous, comme moi, votre esprit plus calme, votre âme plus forte contre l'adversité? Voyez-vous sans terreur l'avenir qui nous menace? Ne comptez-vous pas sur les secours de la Providence, sur l'invisible main qui nous conduira au milieu des écueils qui nous environnent?

— Oui, mon enfant, répondit la marquise, j'éprouve ce que vous me dites; je crois que le malheur ne m'effraierait pas. Quelque chose qui puisse arriver, à quelque épreuve que le ciel me soumette, je ne me laisserai point abattre, et la paix ne sera point bannie de mon cœur. »

CHAPITRE IX.

Dévouement d'Anna.

La famille proscrite était depuis deux mois à Vienne, lorsqu'une lettre du vieux Dubois vint troubler le repos qu'elle s'était créé et remplir son modeste asile d'amertume et d'inquiétude. Lorsque Dubois était rentré à Paris, il avait eu la plus grande peine à s'introduire chez son ancien maître. Les scellés avaient été apposés sur toutes les armoires, toutes les portes, au nom de la république une et indivisible. Heureusement il connaissait le lieu où, dès le commencement des troubles, le marquis avait enterré

une somme considérable d'argent, et le bon serviteur se flattait de pouvoir la rapporter ou l'envoyer à son maître; mais la marquise avait eu la faiblesse d'indiquer la cachette à sa fille aînée. Quand Dubois descendit au caveau qui la renfermait, le petit trésor avait disparu.

Dubois n'avait plus rien à faire dans l'ancien hôtel du marquis; il se retira, n'emportant que ses propres effets. Il ne fut pas plus heureux dans le logement du commandeur, où il trouva pareillement les scellés apposés. Il ne lui fut pas difficile de deviner de quelle main était partie la dénonciation. Le marquis, sa femme, Anna, avaient été inscrits sur la liste des émigrés; Dubois s'aperçut même que la date de l'inscription fatale était antérieure de plusieurs jours à l'émigration réelle. Les scellés avaient été apposés à la réquisition de Forton pour la conservation des droits de sa femme à la *succession ouverte* du marquis, et le lendemain l'agent du domaine, au nom du gouvernement, avait fait prononcer la confiscation des biens. Tout était donc perdu, meubles, terres, créances; telles étaient les tristes nouvelles que contenait la lettre de Dubois.

« O pauvre Anna! dit la marquise en soupirant, que vas-tu devenir? Et c'est nous qui causons ta ruine, nous qui t'avons entraînée dans la terre d'exil, nous qui détruisons ton avenir, nous qui te poussons à la fleur de tes ans dans une vie de privations et de malheurs. Ah! comment réparer jamais le mal que nous t'avons fait!

— Que dites-vous, ma mère! le mal que vous m'avez fait! Eh! n'est-ce pas à vous que je dois la vie? n'est-ce point vous qui avez pris soin de mon enfance? Si j'ai reçu quelque instruction, si j'ai pu acquérir quelque talent, n'est-ce point à vous que je le dois? Et votre tendresse dont je jouis aujourd'hui, le bonheur de me trouver dans vos bras, ne sont-ce point là les biens les plus précieux pour mon cœur? Eh! que me ferait à moi la richesse si je devais la posséder seule? Et puis ne nous reste-t-il aucune espérance? je suis jeune, j'ai du courage, je travaillerai pour vous, pour mon père, et je serai si heureuse de vous rendre une faible partie de ce que vous fîtes pour moi! Le ciel, qui, à Sédan, a suscité pour mon père un généreux protecteur, le ciel ne nous abandon-

nera pas! Il défendra mon innocence contre les dangers qui pourront l'environner; il me donnera les forces que chaque jour je lui demanderai. »

Madame de Saint-Ange avait écouté sa fille sans l'interrompre; mais elle était profondément émue, et d'abondantes larmes tombaient de ses yeux. « Ne pleurez point, ma tendre mère; croyez-moi plutôt : j'ai d'heureux pressentiments. Dieu ne nous abandonnera point; invoquez-le avec moi; il vous enverra des consolations. O mon Dieu! ajouta-t-elle, laissez tomber sur ma mère un regard de compassion; prenez pitié de ses douleurs, et s'il vous plaît de nous envoyer encore de nouvelles infortunes, donnez à ma mère, à moi-même, la force de les supporter sans murmure; aidez-nous, ô mon Dieu! à nous résigner à vos saints décrets! »

La marquise s'était jetée à genoux auprès de sa fille, et elle avait répété ses paroles. Lorsqu'elle se fut relevée, elle prit la main d'Anna, l'attira dans ses bras. « Ma chère enfant, lui dit-elle, si j'ai versé des pleurs, croyez que c'est moins pour moi que pour vous-même. Je

n'ai pu accueillir sans douleur l'idée de vous voir réduite à travailler pour gagner votre subsistance. Hélas! vous n'étiez pas née pour cette situation. Je l'avoue, j'ai senti tout mon cœur se révolter. Ce mouvement involontaire d'orgueil, je dois le réprimer. Veuille le ciel accepter ce pénible sacrifice! Puisse-t-il, chère Anna, le faire tourner à votre avantage! »

Le marquis rentra dans ce moment. Il paraissait tout à fait découragé. On lui avait fait espérer depuis son arrivée à Vienne qu'il entrerait au service de l'archiduc Charles, en qualité d'aide-de-camp; car la guerre avec la France était déclarée, et l'on jetait de tous côtés les yeux sur ce prince pour le commandement des armées. La place sur laquelle comptait le marquis venait d'être donnée à un autre. « Un malheur n'arrive jamais seul, s'écria-t-il en entrant; plus d'espérance, toutes les voies se ferment à la fois. Qu'allons-nous faire? Je l'ignore. Si j'étais seul, j'irais m'enrôler sous les drapeaux de Condé; mais puis-je vous laisser seules et sans appui?

— Mon ami, reprit la marquise avec douceur, vous seriez seul et vous ne pourriez prendre ce

parti extrême. Votre santé s'est affaiblie; le chagrin vous mine, et sans exposer témérairement vos jours....

— Que voulez-vous donc que je fasse, dit le marquis interrompant sa femme. Vous le savez, il nous reste à peine de quoi subsister quelques mois; les ressources sur lesquelles je comptais nous manquent, et j'ai beau tourner mes regards de tous côtés, je ne vois rien. Une fois à l'armée, je ne vous serai plus à charge, et, en vous laissant le peu que nous possédons, vous pourrez plus longtemps fournir à votre entretien.

— Très-bien! Monsieur, reprit la marquise, partez pour l'armée, et nous vous suivrons Anna et moi. Vous croyez donc, malade comme vous l'êtes, que nous vous laisserons seul et sans secours, exposé à toutes les rigueurs du climat, victime des exigences de l'état militaire; car je vous connais, Monsieur, vous ne voudriez pas vous laisser surpasser en dévouement et en zèle, ce qui est très-beau sans doute quand on est jeune et bien portant, mais ce qui est impossible quand on est malade et qu'on n'est plus jeune. »

Le marquis se rendit, non sans peine. Anna offrit les ressources qu'elle pourrait avoir comme

pianiste et musicienne. Mais, à l'altération qu'elle remarqua sur les traits de son père, elle comprit que ses paroles avaient mis en jeu l'orgueil nobiliaire du marquis de Saint-Ange.

« Mon père, lui dit-elle, daignez m'écouter. Les principes que vous avez cherché à graver dans ma mémoire m'ont appris de bonne heure que, dans toutes les conditions, on peut s'honorer, gagner l'estime des autres et vivre en paix avec sa conscience; il ne faut pour cela que remplir les devoirs de l'état qu'on embrasse et se conformer à tous ceux que la religion nous impose. Vous savez, mon père, que c'est de l'accomplissement de ces derniers que j'ai tiré cette résignation qui m'a fait supporter, bien jeune encore, tous les chagrins que j'ai eus, parce qu'en même temps j'avais l'espérance que cette résignation même désarmerait le ciel, que sans doute j'avais irrité contre moi. Vous le voyez maintenant, ces espérances n'ont pas été trompées. Je puis me presser à la fois contre le cœur de mon père et contre le sein maternel; et ce fut là toujours l'unique objet de tous mes vœux. Une chose manque à mon bonheur : je voudrais voir ici ma sœur; à force

d'amitié, je l'obligerais de me rendre la sienne. Dieu peut-être m'accordera cette dernière faveur. Croyez donc, mon père, que, constamment fidèle à ma religion sainte, je saurai conserver la pureté de mon cœur. Doutez-vous maintenant que je ne puisse remplir les devoirs du nouvel état que j'exercerai?

« Ces mots, je le sens, vous blessent, ou, pour parler plus juste, souffrez que je le dise, blessent des préjugés de naissance. A cela, je ne puis opposer qu'une chose : le travail ne déshonore pas, et, dans l'état le plus humble, on peut avoir des vertus. Dieu n'a-t-il pas voulu nous l'apprendre par un sublime exemple? Lorsque, dans sa sagesse, il a voulu envoyer son Fils parmi nous, il l'a fait naître dans une condition obscure. Pourquoi ne voudriez-vous pas imiter, autant qu'il est en vous, celui qui est au-dessus des plus grands rois de la terre, autant que l'éternité tout entière est au-dessus de la durée de l'éclair. »

Ici Anna s'arrêta quelques instants. Elle paraissait vivement préoccupée de quelque idée subite qui s'était présentée à son esprit. Tout à coup ses yeux s'animèrent, un air de satisfaction

intérieure se répandit sur sa figure ; une expression presque céleste vivifia sa physionomie. Sa mère la contemplait avec ravissement. « O Dieu ! qu'elle est belle ! et j'ai pu jusqu'ici ne pas le remarquer ! » Ces mots s'agitèrent sur ses lèvres ; mais ils contenaient un secret reproche ; une fausse honte les retint captifs ; ils se convertirent en un murmure confus.

« Mon père et vous aussi, ma mère, écoutez-moi, reprit Anna. Le seul bien que je désire sur la terre, c'est votre tendresse ; pourvu que je la conserve, tout le reste me devient indifférent. Voici la pensée que m'inspirent les circonstances : personne ici ne me connaît ; tout le monde ignore du moins que j'ai le bonheur d'être unie à vous par les liens du sang. Eh bien ! je ne suis qu'une pauvre orpheline que la Providence a confiée à vos soins. Je suis, si vous voulez, la fille d'un ancien serviteur de notre infortuné prince ; vous m'avez offert un asile, vous avez protégé mon enfance, éclairé mon esprit, guidé mes premiers pas. Sera-t-il défendu à l'orpheline de vous montrer ensuite sa gratitude quand les talents que vous lui avez donnés peuvent vous offrir une ressource ? »

Le marquis et sa femme restèrent immobiles de surprise à cette déclaration inattendue. Cette dernière ne tarda pas à rompre le silence, mais ses paroles étaient entrecoupées de sanglots. « Quoi ! ma fille, que je renonce au titre de mère quand je commence à peine à goûter la douceur de le porter ! Et c'est vous qui le demandez? Non, chère Anna, n'y comptez pas. Je suis trop fière de vous nommer ma fille. »

Le marquis s'attendait peu à cette déclaration de sa femme. La proposition d'Anna ne lui avait point déplu, et, comme il connaissait la vanité de la marquise, il s'était flatté de la trouver du même sentiment que lui. Au fond, le moyen indiqué par sa fille n'était qu'une espèce de transaction entre ce qu'il voulait bien appeler des préjugés, quoiqu'il y obéît en aveugle, et son affection paternelle. Dans le monde, Anna passerait pour une orpheline sans nom et sans fortune ; on se dédommagerait de cette contrainte dans l'intérieur de la famille.

Anna, de son côté, ne laissa pas d'éprouver quelque embarras. L'amitié de sa mère remplissait trop bien ses vœux pour qu'elle se privât sans regret du plaisir de la nommer en public.

Toutefois elle persista dans son premier plan; elle laisserait par là le marquis satisfait, et chaque jour, dans les bras de sa mère, elle recevrait le prix d'un sacrifice fait à l'intérêt commun. La marquise ne se décida qu'avec peine, et ce ne fut qu'après avoir répandu bien des larmes, qu'elle promit à sa fille de ne plus l'appeler de ce nom.

Quelques jours s'étaient à peine écoulés, et déjà les journaux quotidiens avaient annoncé aux bons habitants de Vienne une jeune pianiste française qui désirait consacrer son talent à former des élèves de son sexe. Mais ces annonces n'avaient rien produit; l'Allemagne, patrie des Haydn et des Mozart, est en quelque sorte la terre classique du piano. D'un autre côté, si les Viennois accueillent avec faveur les étrangers, ils ne se livrent à eux qu'avec beaucoup de réserve, et peu de gens étaient tentés de voir ou d'entendre la *pianiste française*.

Par un préjugé peu favorable à notre pays, les étrangers, les Allemands surtout, sont persuadés que les Français n'ont pas de musique, et que leur organisation se refuse à sentir les effets de la mélodie. Ce qui doit surtout sur-

prendre, c'est de voir les Anglais, ces peuples qui sifflent un air et ne le chantent pas, ou qui prennent un charivari pour de l'harmonie, partager sur ce point l'opinion des Allemands, et s'écrier de ce ton tranchant qu'ils prennent toutes les fois qu'ils ont à parler de nous : « Il n'y a pas de bonne musique en France. »

CHAPITRE X.

Le concert.

Cependant l'annonce des journaux ne fut pas entièrement perdue. Le baron de Braun s'était rendu depuis peu de temps adjudicataire de la ferme des théâtres de Vienne, avec le titre de sous-directeur, et, comme tel, il était chargé de tous les détails de l'administration, de l'admission des acteurs ou des chanteurs, de l'ordonnance des fêtes, de la révision des pièces et de la composition des spectacles. Il avait lu dans l'*Europairchen Annalen* (Annales européennes)

l'avis inséré par la pianiste française, et, ne songeant qu'à ses intérêts, qu'il confondait avec ceux du théâtre, il s'était imaginé que, si l'artiste qui s'annonçait avait du talent, il pourrait le mettre à profit et se procurer ainsi quelques bonnes recettes. Il se rendit donc chez le marquis de Saint-Ange, auquel il se présenta avec toute la morgue d'un baron allemand qui peut compter seize quartiers. Le marquis, de son côté, le reçut avec la froide politesse d'un seigneur à qui la mauvaise fortune n'a point fait oublier ses blasons. Quand M. de Braun eut expliqué l'objet de sa visite, le marquis lui répondit d'un air qu'il affecta de rendre libre et presque cavalier : « Ah ! c'est la jeune pianiste que vous voulez entendre? la protégée de madame la marquise; cela regarde ma femme; vous pensez bien que je ne me mêle point de ces choses-là. » En finissant ces mots, le marquis sonna; une petite bonne se présenta; c'était là toute sa maison. « Prévenez, lui dit-il, madame la marquise qu'on désire voir la jeune personne. » Le baron entendait très-bien le français; et, sentant qu'il avait en face un homme qui peut-être avait autant de quartiers que lui,

il parut depuis ce moment aussi poli qu'il s'était d'abord montré incivil.

Anna et sa mère ne tardèrent pas à paraître, et Anna, qui sentait la nécessité de jouer naturellement son nouveau rôle et de vaincre jusqu'à un certain point sa trop grande timidité, prit la parole pour répondre au baron, et, d'un accent un peu ému, qui se ressentait visiblement de l'embarras d'une première épreuve, elle dit qu'ayant acquis en France quelque talent et ne voulant pas être à charge à ses bienfaiteurs pendant le temps de leur exil du sol natal, elle désirait trouver de jeunes personnes auxquelles elle pût donner des leçons de musique, de chant et de piano. « Mais, Mademoiselle, répliqua le baron, enchanté de l'entendre s'exprimer en allemand très-pur, avec un son de voix très-doux, qui s'alliait parfaitement avec son air modeste et décent, il me semble que vous êtes bien jeune pour pouvoir remplir l'offre que vous nous faites. »

Anna, pour toute réponse, ouvrit son piano, en parcourut rapidement les touches dans un brillant prélude, et, déployant, l'instant d'après, une voix mélodieuse et sonore, elle chanta le

grand air de Didon : *Ah! que je fus bien inspirée.*

Le baron ne cacha point son ravissement. « Ah! Mademoiselle, lui dit-il avec un véritable enthousiasme, Picini (1) est un grand mélodiste; mais je doute qu'il ait eu jamais un plus digne interprète. » Anna reçut en rougissant le compliment du baron; mais, encouragée par les éloges qu'elle reçut, elle exécuta un des plus beaux morceaux de Mozart, et ce fut avec une telle supériorité, que le pauvre baron, tout hors de lui, manifesta un véritable enchantement.

Quand il fut un peu revenu de son étonnement, il se tourna vers madame de Saint-Ange. « Madame la marquise, lui dit-il, votre protégée a un talent admirable, il pourra faire sa fortune; il ne lui manque que d'être connu; je contribuerai pour ma part à ce qu'il ne reste pas ignoré. Après-demain, le prince de Lichstenstein donne dans son palais une fête où se trouvera réunie la plus noble société de Vienne. Mademoiselle peut en être l'ornement, et si vous daignez y consentir, le prince vous invitera

(1) Auteur de la musique de Didon.

certainement à l'honorer de votre présence et à lui faire entendre votre habile protégée.

— Le prince de Lichstenstein ? dit le marquis; mais j'ai l'honneur de le connaître ; c'est lui précisément qui avait bien voulu me proposer à S. A. I. l'archiduc Charles, pour être attaché à sa personne.

— Raison de plus, Monsieur, dit le baron, pour vous rendre à l'invitation du prince. »

Cette invitation ne se fit pas attendre. Le prince écrivit de sa main au marquis et à sa femme une lettre fort gracieuse, les priant d'amener avec eux la jeune orpheline, et le marquis, flatté de l'attention du prince, prit sans hésiter la résolution de se rendre au vœu qu'on lui exprimait.

L'hôtel ou plutôt le palais de Lichstenstein était meublé avec non moins d'élégance que de richesse ; tous les appartements étaient éclairés par des lustres de cristal de Bohème, chargés de bougies; le grand salon où la fête avait lieu était désigné sous le nom de salon turc, parce qu'on y voyait des meubles auxquels on avait donné la forme orientale, tels que divans, cous-

sins, tapis; de riches parquets faisaient ressortir la fraîcheur de l'ameublement et un splendide éclairage répandait des torrents de lumière. Il s'agissait d'une soirée musicale où l'on devait entendre plusieurs artistes distingués de Vienne. Le prince aimait beaucoup la musique; il était même souvent tenté de prétendre au titre de virtuose, et il aimait à faire sa partie de premier violon, ce qui plaisait fort peu aux musiciens qui composaient l'orchestre, parce qu'ils étaient toujours obligés de presser ou de ralentir la mesure, le prince ne s'y conformant pas très-exactement. Ce jour-là, tout entier au soin de recevoir les personnes qui arrivaient, il fit grâce aux musiciens de sa coopération, de sorte que le concert commença aussitôt par une symphonie du grand harmoniste allemand, dans laquelle toutes les parties étaient obligées. Après la symphonie, le baron de Braun conduisit au piano un jeune homme d'environ vingt ans, et ce jeune homme joua de manière à exciter les plus vifs applaudissements; il suffit de dire que ce pianiste était Hummel, Hummel le célèbre improvisateur, le savant compositeur.

La pauvre Anna ne se dissimulait pas que

Hummel avait un grand mérite, et dans sa modestie elle se croyait bien loin de pouvoir l'égaler. Presque découragée, elle se repentait de s'être engagée aussi avant; elle craignait d'échouer complétement, et quand elle songeait au chagrin qu'en auraient ses parents, elle sentait son cœur défaillir. Seule, elle n'aurait pas voulu tenter l'épreuve à laquelle on allait la soumettre; elle aurait feint plutôt une indisposition subite pour avoir un prétexte de se retirer; mais ses chers parents attendaient tout d'elle; pouvait-elle reculer au moment de disputer le prix? pouvait-elle se retirer honteusement, après s'être fait annoncer avec pompe dans les journaux? Elle eut recours au moyen qui toujours lui avait réussi; elle adressa au ciel une courte prière : « Mon Dieu! dit-elle en elle-même, je ne veux point briller, vous le savez, vous qui lisez dans les cœurs; je veux seulement gagner, à la sueur de mon front, le pain de mon père et de ma mère; faites que j'aie la force de soutenir cette espèce de lutte où je sens que je vais être appelée. » Anna se sentit ranimée, son cœur cessa de battre avec violence; elle regarda sa mère, et, par un coup d'œil expressif, elle

sembla lui dire : « Soyez sans inquiétude, j'espère que je ne serai point vaincue, car ce sont vos intérêts que je vais défendre. »

Le baron ne tarda pas à se présenter pour lui offrir la main ; il avait fondé sur Anna de grandes espérances ; mais pour réussir il devait la mettre en présence d'un grand artiste et lui ménager une éclatante victoire. Juste appréciateur du talent, il avait assez entendu l'orpheline française pour juger qu'elle avait, plus encore que le pianiste allemand, de la légèreté, de la souplesse dans les doigts, un jeu net et pur, une précision extrême, une touche moelleuse et suave, quelque chose de vaporeux qui saisissait ; et afin que chacun pût comparer et juger, il n'avait pas voulu que des impressions intermédiaires vinssent affaiblir celle qu'Hummel avait produite.

Ce qu'il avait calculé arriva de point en point. D'abord on écouta sans trop d'attention et d'un air qui laissait assez voir qu'on se prêtait par déférence à un caprice du prince. Comment se persuader qu'une jeune fille qui avait à peine seize ou dix-sept ans pût faire quelque plaisir sur l'instrument qu'un professeur célè-

bre venait de quitter; il y avait même là de la part de la jeune fille tant de présomption, qu'on était disposé à la juger avec la plus grande rigueur. Bientôt l'instrument rendit de tels accords, que chacun prêta l'oreille d'un air étonné, comme pour une chose à laquelle personne ne s'attendait. De la surprise on ne tarda pas à passer à l'admiration; au bout de peu de temps l'admiration éclata par des signes universels d'approbation, et les applaudissements furent si vifs et si prolongés, que le baron de Braun, s'avançant vers les auditeurs, les engagea instamment à garder le silence, s'ils ne voulaient se priver du plaisir d'entendre l'adagio.

Si dans le premier morceau Anna avait étonné par la rapidité de l'exécution, dans l'adagio elle enleva tous les suffrages par l'expression touchante qu'elle sut y donner; ce second morceau fut suivi d'un final qui excita un tel mouvement d'enthousiasme par le mérite de l'extrême difficulté vaincue, qu'aux applaudissements se mêlèrent des acclamations unanimes : Vive la grande pianiste française! Le prince de Lichtenstein se trouvait auprès du piano; il s'approcha d'Anna, et, comme s'il eût voulu aussi

lui donner l'occasion de montrer un autre genre de mérite, il lui adressa la parole en allemand, la félicitant sur l'immense talent qu'elle venait de déployer. Anna répondit avec beaucoup de modestie et de délicatesse, n'attribuant qu'à l'obligeante bonté du prince les éloges qu'elle en recevait. Hummel lui-même vint joindre ses louanges à celles que de tous côtés on lui adressait. Quant au baron, il jouissait du triomphe d'Anna comme de son propre ouvrage. Mais il n'oubliait pas qu'Anna chantait, et que sa voix était belle; il voulut lui procurer un nouveau succès.

Il s'approcha du marquis et de la marquise, qui, au fond du cœur, regrettaient de ne pouvoir avouer qu'Anna était leur fille. Braun leur demanda si la jeune Française était assez musicienne, assez sûre d'elle, pour accepter une partie dans un duo. Le marquis se hâta de répondre qu'il pensait qu'elle pourrait le faire. Braun retourna alors auprès d'Anna; il lui dit qu'on avait annoncé un duo du *Don Juan* de Mozart, mais qu'on ne pouvait le chanter, parce que mademoiselle Weitz, à qui on l'avait donné, venait d'être attaquée d'un mal subit; il finit par lui

proposer de remplacer cette jeune personne. « Si le morceau n'est pas trop difficile, répondit Anna, je le veux bien.

— Le voilà, répliqua le baron, jetez-y les yeux.

— Je le chanterai, » dit Anna après l'avoir légèrement parcouru.

Avant le premier coup d'archet, le baron eut soin de prévenir l'auditoire qu'en l'absence de mademoiselle Weitz qu'une indisposition grave retenait chez elle, mademoiselle Anna voulait bien se charger de remplir sa partie; il finit par réclamer l'indulgence des auditeurs, mademoiselle Anna n'ayant pas eu le temps de voir ce morceau, qui lui était tout à fait inconnu. Une salve d'applaudissements accueillit l'espèce de prologue du baron; on compta sur un nouveau plaisir, et de toutes parts on se dit: « Si elle chante comme elle joue du piano, cette jeune Française est vraiment un prodige; sans parler des grâces de sa personne qui est toute charmante. »

Anna réussit au delà de ses espérances. Le prince en extase devant elle et tout ému par

les doux accents qu'il venait d'entendre, s'approcha, et lui prenant la main, il y plaça un superbe brillant qu'il tira de son doigt. Anna voulut en vain se défendre. « Mademoiselle, lui dit le prince, que ce brillant soit pour vous le gage du plaisir que vous m'avez fait éprouver aujourd'hui. « Il la conduisit ensuite lui-même auprès de la marquise, à laquelle il adressa des félicitations et des remerciements. »

Se tournant immédiatement vers le marquis, il lui parla du chagrin qu'il avait eu de ne pouvoir le servir plus efficacement auprès de l'archiduc, l'assurant qu'il saisirait avec empressement la première occasion de lui être utile. « Une légère collation va être servie à nos dames, continua le prince, j'espère que vous me ferez l'honneur de m'accorder toute cette soirée; une de mes voitures vous reconduira chez vous. »

Le marquis voulut s'excuser; il connaissait toute la morgue allemande, et il craignait que les grandes et hautes dames qui assistaient à la fête ne trouvassent Anna, simple artiste, déplacée au milieu de leur noble troupe. Le prince devina sa pensée. « Mademoi-

selle Anna, dit-il très-obligeamment, honorera toujours ceux qui jouiront de sa présence. Les grands talents marchent à l'égal des plus grands seigneurs, et le mérite forme la véritable noblesse. Mademoiselle Anna serait votre propre fille que je ne l'en estimerais pas davantage. »

Si Anna n'eût été réellement que ce qu'elle voulait paraître, ces mots auraient dû lui paraître flatteurs; mais fille du marquis, elle en fut presque humiliée; la marquise s'en aperçut; elle insista pour qu'il lui fût permis de se retirer, prétextant sa mauvaise santé, et ce fut avec une telle apparence de regret de ne pouvoir répondre aux désirs du prince, que celui-ci consentit enfin à se priver de ce qu'il appelait le *plus bel ornement* de sa fête. Ces derniers mots firent rougir Anna, mais ils n'effacèrent pas l'impression qu'elle avait reçue; aussi sut-elle gré à sa mère de la soustraire à l'espèce d'inquisition dont elle aurait été sûrement l'objet.

CHAPITRE XI.

Propositions rejetées ; nouvelles de France.

Le lendemain, les diverses émotions de la veille n'étaient pas encore calmées; car la nuit avait été agitée, inquiète. Les scènes de la soirée s'étaient reproduites pendant le sommeil avec mille accessoires fantastiques. Anna se retraçait vivement son triomphe et les applaudissements qu'elle avait reçus, mais ces paroles du prince : *Elle serait votre propre fille que je ne l'en estimerais pas davantage*, mêlaient aux douceurs de ce triomphe beaucoup d'amertume. Elles lui faisaient d'autant plus de peine, qu'elle

craignait que sa mère ne voulût rétracter le consentement qu'elle avait donné. Toutes ces idées, qui la poursuivaient encore à son réveil, devinrent autant de traits aigus, autant de pensées poignantes à la lecture de deux lettres qu'elle reçut dans la journée, l'une du prince de Lichstenstein, l'autre du baron de Braun; elle ne voulut les ouvrir qu'en présence de ses parents.

Le prince ne se croyait pas quitte envers l'artiste française par le simple don d'une bague, quelque riche que fût ce bijou; il lui envoyait, avec les assurances réitérées de son dévouement, un billet de quinze cents florins, à toucher à présentation chez son intendant. La lettre d'envoi était conçue en termes très-polis; mais, au premier moment, la vanité s'en offensa.

« Quoi! s'écrièrent à la fois le marquis et sa femme, prétend-il donc payer notre fille comme on paie un artiste qui se loue? notre fille est-elle faite pour recevoir un salaire?

— Veuillez réfléchir, dit Anna à demi-voix, que ce n'est pas à votre fille que le paiement s'adresse, c'est à l'orpheline, à la jeune pianiste que vous protégez. »

Ce ne fut pas sans peine qu'Anna força le marquis et sa mère à convenir que son observation était juste, et qu'il devait être permis à l'artiste de recevoir le paiement, dont l'offre seule eût été une injure pour leur fille.

La lettre du baron était d'un autre genre, et, quoique très-flatteuse, elle contenait une proposition si extraordinaire, qu'Anna elle-même ne put s'empêcher de verser des larmes amères. « Mademoiselle, lui disait le baron, votre talent sur le piano est prodigieux, mais votre voix est vraiment céleste. Je suis fermier des théâtres de Vienne et sous-directeur administrateur de ceux de la cour. Je vous offre un engagement de douze mille florins tous les ans; si ma proposition vous convient, l'engagement aura lieu pour cinq ans, ou pour plus longtemps, à votre volonté. Outre vos appointements fixes, vous aurez droit à deux représentations à bénéfice et à un congé annuel de deux mois. Veuillez réfléchir à ma proposition et aux avantages qu'elle renferme. J'aurai l'honneur de vous voir demain pour prendre votre réponse.

LE BARON DE BRAUN. »

« Eh bien! s'écria la marquise, avais-je tort de m'opposer au projet d'Anna? Voyez où cela nous conduit : à subir l'offre humiliante de la voir figurer au milieu de vils histrions, voués aux amusements du public! Mademoiselle de Saint-Ange actrice ou cantatrice! oh! la pensée seule me déchire, me tue!

— Ma mère, dit Anna s'efforçant de retenir les pleurs qui coulaient de ses yeux, je ne puis vous dire que ce que je vous ai déjà dit : ce n'est point à mademoiselle de Saint-Ange qu'un directeur de théâtre propose un engagement; c'est encore une fois à l'orpheline française. Mais croyez-vous, ma mère, qu'en acceptant le rôle d'artiste, votre fille a renoncé aux principes de vertu que vous lui avez donnés? Croyez-vous que l'orpheline elle-même abjure les sentiments de décence, d'honneur et de modestie qu'elle vous doit? Croyez-vous qu'elle ira se donner en spectacle au public sur un théâtre, qui n'est à ses yeux qu'une arène ouverte à tous les vices, à tous les scandales, à tous les genres de corruption. Ne le craignez point, ma mère, vous n'aurez jamais à rougir de votre fille; elle ne s'attend pas à trouver tous les jours des hommes

aussi généreux que le prince de Lichstenstein, mais elle espère que son travail lui suffira pour qu'elle puisse vous mettre à l'abri du besoin, quelle que soit la durée de votre exil, fallût-il même renoncer pour toujours à notre patrie. Le baron de Braun, ne voyant en moi qu'une artiste ou une cantatrice, cherche à tirer avantage de ma position pour son propre compte; mais quelque séduisantes que ses offres puissent paraître, je ne suis nullement tenue de les accepter; et s'il vient demain, ainsi que sa lettre l'annonce, je lui répondrai de manière à lui faire entendre que l'artiste orpheline ne s'écartera jamais des voies étroites de l'honneur, de la morale et de la religion. »

Anna terminait à peine ces mots, que la petite bonne allemande vint en courant avertir sa maîtresse qu'un homme avancé en âge, et qu'on jugeait étranger, entrait dans la cour de la maison, suivi de commissionnaires qui portaient des ballots et des malles. « Oh ! c'est Dubois, sans doute, s'écria Anna, il nous apporte des nouvelles de France. »

Anna ne se trompait pas, et le fidèle Dubois ne tarda pas à se montrer. Il baisa respectueu-

sement la main de la marquise. Le marquis lui tendit les bras. Dès qu'il fut un peu remis de sa fatigue, Dubois prit la parole ; il lisait dans les yeux du marquis et de sa femme leur vive impatience d'apprendre le résultat de ses démarches.

« Ce ne fut pas sans avoir couru quelques dangers, leur dit-il, qu'après vous avoir quittés à Coblentz, il me fut possible de rentrer en France et de gagner Paris. Vous savez par la lettre que je vous ai écrite, il y a près de quatre mois, qu'en arrivant j'ai trouvé les scellés apposés partout à la réquisition de M. de Forton; j'ai su de plus que cette précaution avait été prise pendant que vous étiez encore sur le sol français. Il ne m'a pas été possible de sauver la moindre chose de tout ce qui vous appartenait. Quant à ce qui concernait la succession de M. le commandeur, j'eus d'abord l'espérance de sauver quelques débris. Cinq ou six jours avant sa mort, il avait déposé entre les mains de son notaire une somme d'argent assez considérable, les bijoux qu'il possédait et quelques titres de créance. Il avait recommandé au notaire de remettre immédiatement ces objets à son héri-

tière ou à ses agents, et cet officier public voulait fidèlement remplir les vœux du défunt. Aussitôt que je pus le voir sans témoins, il me remit trente mille francs en or, une autre somme égale en billets à terme, quelques brillants, une montre et une tabatière en or. Malheureusement le notaire avait un clerc infidèle. Le soir même du jour où ces objets m'avaient été remis, je fus dénoncé comme entretenant des correspondances avec les émigrés, et deux heures après je fus arrêté et conduit à l'Abbaye.

« Je voudrais pouvoir jeter un voile sur tout ce qui a suivi mon arrestation, mais je vous dois toute la vérité. Le lendemain, je reçus la visite d'un homme de très-mauvaise mine, qui commença par se vanter de vous avoir sauvé, le 10 août, des mains de la populace; ce qu'il ne m'apprenait, disait-il, que pour me prouver qu'il avait le pouvoir de me sauver aussi. Après cette première confidence, il me proposa de lui livrer tout ce que m'avait remis le notaire, si je ne voulais subir *la justice du peuple*.

« Je refusai nettement d'entrer en composi-

tion avec ce misérable. « Tu t'en repentiras, me dit-il en se retirant ; car la justice du peuple est prompte et terrible. » Ces paroles ne m'effrayèrent pas ; j'étais décidé à tout ; j'avais fait à Dieu le sacrifice de ma vie, et je ne la regrettais que parce que je ne pouvais vous consacrer mes derniers services.

« Je venais de me mettre en prières, demandant à Dieu de la résignation et de la force, lorsque le geôlier m'appela pour me faire entrer dans une pièce particulière. Je crus que l'un des juges venait m'interroger. Quelle ne fut pas ma surprise, lorsque, levant les yeux sur l'homme que je voyais assis auprès d'une table au fond de la chambre, je reconnus... le dirai-je? Ah! pardon, mon cher maître, je reconnus M. de Forton. « Approchez, Dubois, me dit-il ; je viens ici pour vous sauver ; j'ai du crédit, des amis, et demain les portes de la prison vous seront ouvertes, mais à une condition. Vous avez pris des mains du notaire trente mille francs en or, une autre somme en billets, des diamants, des bijoux ; cela est positif ; le notaire a été arrêté, et il a tout déclaré ; heureux s'il peut sauver sa tête. On n'a rien trouvé chez vous ; vous avez caché

ces valeurs, vous les avez soustraites à la république; livrez-les à la fille de votre maître, et la liberté vous sera rendue. »

« J'eus beau me défendre, j'eus beau tenter tous les moyens de le ramener à des sentiments plus honnêtes; tout fut inutile; il fit valoir la raison, malheureusement trop bonne, que si je m'obstinais à garder le silence, mon secret mourrait avec moi; que la république, il est vrai, serait frustrée, mais que vous le seriez aussi, et que ma fidélité inutile resterait inconnue et ne profiterait à personne. Ces raisons me déterminèrent. Je fis toutefois un dernier effort pour recueillir quelques débris de ce nouveau naufrage, et je réussis en partie. Il faut pourtant convenir que je fis usage de mauvais moyens, car j'employai le mensonge, et le mensonge est toujours un mal. Aussi, en ai-je demandé pardon à Dieu, et j'espère de vous, mon cher maître, que vous me le pardonnerez aussi pour ce qui vous concerne. J'avais, il est vrai, un motif qui me semblait légitime et louable, et cette considération fit taire pour un moment les scrupules de ma conscience. Je dis à M. de Forton, ou plutôt au citoyen Forton

(car il m'ordonna impérieusement de l'appeler ainsi), que les diamants que m'avait remis le notaire se réduisaient à très-peu de chose (j'avais eu le soin de séparer les brillants des diamants, et le temps de cacher les premiers entre la doublure et le drap de mon habit); que, pour l'argent, je ne pouvais pas nier que je ne l'eusse reçu; qu'il en était de même des billets; j'avais aussi séparé des simples billets à terme plusieurs billets des banques de Londres et de Hambourg, et ceux-ci je les avais pareillement cousus sous la doublure de mon habit. Pour ce qui était des bijoux, tels que montre et tabatière, je ne pus conserver l'espérance d'en rien sauver; car le citoyen Forton me dit nettement que, pour empêcher le bon peuple de m'assommer, quand je sortirais du tribunal, il m'accompagnerait chez moi; ce qui signifiait qu'il assisterait à la représentation que je lui ferais des objets, afin que je ne pusse rien en distraire.

« Le lendemain, je fus amené devant les redoutables membres du tribunal révolutionnaire. A l'interrogatoire qu'on me fit subir, je répondis comme cela m'était recommandé. O mon

cher maître, je déclarai que, depuis le 10 août, je ne vous avais pas vu; je déclarai que mon intention n'était nullement de vous aller joindre, et surtout de correspondre avec vous. Il est vrai qu'on n'exigea de moi, pour cette promesse, que de prononcer une formule républicaine par laquelle je ne me crus nullement engagé; si on m'avait demandé un serment sur l'Évangile, je l'aurais refusé bien certainement. Les juges me renvoyèrent absous, et quand je sortis, escorté d'un côté par le citoyen Forton, suivi de l'autre par l'homme qui m'était d'abord venu voir, je fus accueilli dans la rue aux cris de : *Vive le citoyen, vive la république, la fraternité ou la mort!* et à ce doux nom de fraternité, il me fallut subir les embrassements d'une cinquantaine de misérables pleins de vin et dégouttants de sang.

« Quand nous fûmes arrivés à mon logement, M. de Forton laissa son digne serviteur dans la pièce d'entrée, et il entra seul avec moi dans ma chambre, dont il ferma la porte sur nous. Il portait sur tous les coins et recoins de la chambre un œil inquiet, investigateur; puis il se tournait vers moi, comme s'il eût voulu me

dire : Me trompes-tu? je ne vois ici que des coffres ouverts, des armoires vides; où sont donc ces trésors que tu m'as annoncés? Je ne lui voulus pas donner le temps de me questionner. Je tirai mon lit en avant, et, armant ma main d'une lame de couteau, je soulevai un carreau du plancher, et successivement plusieurs autres. M. de Forton ne put retenir une exclamation de joie, lorsqu'ayant levé une grande feuille de carton, je mis sous ses yeux le portefeuille contenant les billets à terme et les pièces d'or rangées par tas de vingt-cinq l'un auprès de l'autre. Dans un petit sac de toile, à côté des pièces d'or, j'avais enfermé les bijoux et les diamants.

« J'avoue qu'en voyant toutes ces richesses enlevées à leur légitime propriétaire pour devenir la proie d'un homme dont la cupidité ne s'arrêtait devant aucun obstacle, je ne pus me défendre d'un vif sentiment de regret. « Citoyen, m'écriai-je, sur cet or que je vous livre, une partie devait m'appartenir; M. le marquis m'avait promis que des premiers fonds qu'il toucherait, de quelque part qu'ils lui vinssent... » Ici de grosses larmes roulèrent dans les yeux

du bon Dubois. « O mon cher maître! dit-il en s'interrompant, je me suis servi de votre nom, et je l'ai fait pour vous imputer faussement une négligence que vous n'eûtes jamais. Je m'excusais alors en moi-même à cause de l'intention; mais, comme je l'ai dit, l'intention, même la meilleure, ne justifie jamais le mensonge. J'osai dire que vous me deviez vingt années de mes gages, et je dis à M. de Forton que, si je restais privé de cette dernière ressource, ce qui me réduirait à mendier mon pain, j'aimais autant périr immédiatement sur l'échafaud. Je crois qu'il craignît mon désespoir et mes indiscrétions, qui l'auraient terriblement compromis lui-même. Il se récria sur la somme exorbitante que je demandais, essaya de réduire ma demande, m'offrit la moitié, que je refusai pendant longtemps, et que je finis par accepter. Il me laissa prendre dix mille francs; il emporta tout le reste; avant de s'éloigner, il avait eu soin de fouiller dans mes malles pour s'assurer qu'elles ne recélaient rien de précieux.

« Dès que je fus seul, je songeai à changer de logement, afin de pouvoir me soustraire plus facilement aux recherches; car je me fiais peu

aux paroles de paix que M. de Forton m'avait adressées, et je tremblais que, se repentant des concessions que je lui avais arrachées, il ne me fît enlever ou assassiner. Du faubourg Saint-Germain, j'allai, dès le point du jour, me réfugier chez un de mes anciens amis, qui tenait un hôtel garni dans une petite rue du faubourg du Temple; j'eus encore la précaution de changer de nom et de prendre celui de ma mère, qui s'appelait Durand. J'ai passé plusieurs mois à Paris, ne sortant jamais et attendant impatiemment que le ciel daignât faire naître pour moi l'occasion de quitter la capitale et de me rapprocher de la frontière.

« L'ami chez lequel je m'étais en quelque sorte caché, me proposa de m'attacher à l'un des fournisseurs des armées, lequel partait pour Strasbourg, afin d'approvisionner cette place, où une armée républicaine commençait à se réunir. J'acceptai avec transport cette proposition, pensant bien qu'une fois à Strasbourg, il me serait facile de franchir le Rhin et de pénétrer en Allemagne. Ce ne fut toutefois qu'avec assez de peine que je parvins à faire sortir mon petit bagage sous la forme de ballots de marchan-

dises destinées pour le département du Haut-Rhin. J'avais gagné le batelier par l'appât d'une forte récompense. A deux lieues au-dessous de Strasbourg, il me déposa sur le rivage avec mes effets. Je trouvai là des chevaux et des guides que mon batelier avait prévenus; cet homme exerçait le dangereux métier de transporter les émigrés français en Allemagne; et comme il se faisait bien payer, ses bénéfices lui donnaient le moyen de payer à son tour des protecteurs.

« Je savais que votre dessein, quand je vous quittai à Coblentz, était de vous rendre à Vienne; je me décidai donc à partir pour cette dernière ville, et je le fis avec d'autant moins d'hésitation, que les républicains occupaient encore Mayence et la plus grande partie des bords du Bas-Rhin. Je suis arrivé depuis trois jours à Vienne; j'ai employé tout ce temps à vous chercher, et je commençais à désespérer du succès, lorsque ce matin j'ai appris, par un journal, qu'une jeune pianiste française avait eu tous les honneurs d'une soirée qui avait eu lieu chez le prince de Lichstenstein. J'ai couru chez le prince. Les renseignements que j'ai tirés

de ses gens m'ont fourni les moyens de vous retrouver. »

Quand Dubois eut cessé de parler et reçu de son maître les plus vives marques d'affection et de reconnaissance, il tira de son sein une petite boîte qu'il présenta tout ouverte à sa jeune maîtresse. Elle contenait plusieurs brillants d'un assez grand prix. « Voilà, Mademoiselle, lui dit-il, une bien petite portion de l'héritage; il n'a pas tenu à moi qu'elle ne fût plus forte. » Anna prit la boîte et l'offrit à sa mère, à qui l'éclat de ces diamants arracha un sourire que suivit un soupir. « Ils sont beaux, ma chère fille; mais, hélas! à quel prix les acquérez-vous? »

Dubois mit ensuite sous les yeux de son maître deux sacs pleins d'or, portant chacun une étiquette : la première était de quinze mille francs; la seconde, de dix mille. Un portefeuille accompagnait le dernier sac. Le marquis, la marquise regardaient Dubois d'un œil étonné. « Ce portefeuille, dit-il, contient pour environ vingt mille francs d'effets de banque; c'est une première ressource. Ce sac de dix mille francs renferme l'or que j'ai arraché à M. de Forton,

en feignant que mon maître était mon débiteur. Quant à ces quinze mllie francs que contient l'autre sac, ils sont le fruit de mes épargnes de trente ans; permettez-moi d'en disposer en votre faveur; tout ce que je vous demande, c'est la liberté de vous servir jusqu'à mon dernier moment. »

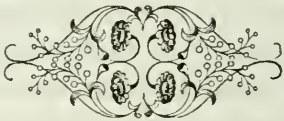
Le marquis, ému jusqu'aux larmes, serra Dubois dans ses bras; la marquise, profondément touchée, ne put s'empêcher de comparer le procédé de ce fidèle serviteur à l'indigne conduite de son gendre. Anna levait au ciel ses beaux yeux comme pour le remercier d'avoir ramené au sein de sa famille l'honnête Dubois; puis remarquant la douleur concentrée de la marquise et devinant ce qui la causait : « O ma tendre mère! lui dit-elle, nous consacrerons tous notre vie à vous honorer et à vous aimer. » Ces paroles d'Anna firent sur la marquise une telle impression, que d'abondantes larmes tombèrent sur ses joues; ces larmes la soulagèrent; elle rendit à sa fille caresses pour caresses sans pouvoir proférer un seul mot, et, se tournant vers Dubois, elle saisit ses mains dans les siennes, les serrant affectueusement

avec un air si expressif de gratitude, que le bon vieillard, d'une voix émue que les sanglots entrecoupaient, lui dit : « Ah! Madame, comment pourrai-je vous payer jamais le bonheur que vous me donnez dans ce moment? »

Quand ces premiers mouvements se furent un peu calmés, le marquis prit la parole. « Mon cher Dubois, lui dit-il, votre noble conduite pénètre mon cœur de reconnaissance, sans rien ajouter aux sentiments d'estime que je vous ai voués depuis mon enfance. Oui, vous vivrez au milieu de nous, et tant que la Providence daignera vous laisser sur la terre, nous ne nous séparerons point. Ma femme et ma fille, j'en suis certain, pensent là-dessus comme moi ; mais je ne dois pas abuser de votre généreux dévouement : reprenez cette somme que vous avez si légitimement acquise. Nous ignorons quel sort nous est réservé, et à Dieu ne plaise que j'expose aux atteintes du besoin le meilleur, le plus fidèle de mes amis ; car c'est à ce titre que désormais vous vivrez parmi nous. «

Dubois laissa parler son ancien maître ; mais il déclara positivement que, n'ayant plus besoin de rien, puisqu'on daignait lui accorder tout

ce qu'il désirait, il ne reprendrait pas ce qui avait cessé de lui appartenir. Ici commença un combat de générosité entre le marquis et l'honnête vieillard. Celui-ci finit par l'emporter : il ne prévoyait pas, il ne pouvait prévoir les événements qui bientôt après se succédèrent avec une si fâcheuse rapidité.



CHAPITRE XII.

Vains projets du baron; le jeu.

Le baron de Braun, ainsi qu'il l'avait annoncé dans sa lettre, ne manqua pas de se présenter chez le marquis. La réponse qu'il reçut de madame de Saint-Ange et d'Anna elle-même était de nature à lui ôter toute espérance de réussir, ce qui eut l'air de l'étonner beaucoup, n'imaginant pas qu'une simple artiste sans fortune pût sérieusement résister à une offre aussi belle que celle qu'il avait faite, ou qu'elle pût regarder comme au-dessous d'elle un état qui,

malgré ses préjugés de baron allemand, lui paraissait extrêmement honorable. Aussi insista-t-il avec force sur l'objet qui l'amenait. « Ou mon offre, dit-il, vous a paru insuffisante, et dans ce cas il ne serait pas impossible de nous mettre d'accord dès que vous me feriez connaître vos prétentions; ou bien vous vous faites de la profession de cantatrice une bien fausse idée. »

Avec une solidité de raisonnement qui étonnait le marquis lui-même et qui semblait au-dessus de son âge, Anna réfuta tous les arguments du directeur des théâtres de Vienne. Elle finit par lui dire qu'à quelque extrémité qu'elle fût réduite, elle regarderait toujours avec horreur une profession où l'on devait se rendre l'organe ou l'instrument des passions les plus désordonnées, et souvent, par malheur, l'organe du vice, profession proscrite par la religion de ses pères. Le baron dissimula son ressentiment; mais plus il appréciait Anna, chez laquelle il trouvait un esprit cultivé, une raison supérieure, et ces qualités relevées par les manières délicates et polies du grand monde, plus il se confirmait dans la pensée d'employer tous

les moyens pour triompher de sa résistance et la forcer à consacrer sa vie aux amusements du public viennois. On voyait alors (1792) arriver en Autriche ce qui avait eu déjà lieu en Angleterre, en Italie, en Espagne : le peuple ne distinguait pas les émigrés des républicains ; il les enveloppait également dans sa haine; partout les émigrés, à l'exception de ceux qui se trouvaient sous les drapeaux, étaient repoussés des frontières et des capitales. Le baron ne l'ignorait pas; il fonda là-dessus son plan d'attaque.

Il se rendit chez le prince de Lichstenstein, auquel il fit part de ses projets, et comme les princes, en général, ne voient guère, dans les artistes, que des instruments de plaisir, malgré leur enthousiasme d'ostentation, celui-ci trouva tout simple que la jeune Française devînt cantatrice à Vienne. Il promit donc au baron de le soutenir de tout son crédit. Le dessein du baron était de faire notifier au marquis un ordre de départ. Il imaginait qu'à vingt ou trente lieues de la capitale les talents d'Anna resteraient enfouis dans une triste obscurité, ce qui les rendrait tout à fait inutiles à sa fortune, et que la nécessité la ramènerait à lui. Il aurait

soin, de son côté, de revoir Anna et la famille qui semblait l'avoir adoptée; et, comme on ignorerait de quelle main le coup serait parti, il offrirait son influence pour faire révoquer l'ordre; il présenterait surtout l'entrée d'Anna au théâtre comme un infaillible moyen de succès.

Les circonstances vinrent encore, à son insu, favoriser son projet. Le marquis, calculant et réunissant toutes ses ressources, se trouvait possesseur d'environ soixante mille francs, y compris la valeur des objets rapportés par Dubois. Il avait perdu l'espérance qu'il avait eue en passant la frontière de rentrer en France au bout de quelques mois, et à chaque victoire des républicains, il voyait s'éloigner le terme de son exil. Ses soixante mille francs bien ménagés pouvaient le conduire à une époque reculée, sans avoir même besoin de recourir au dévouement de sa fille, dévouement qui avait procuré, il est vrai, à l'artiste la faveur d'un haut personnage, mais qui aboutissait à une proposition qu'on devait regarder comme injurieuse. Le marquis avait raison; soixante mille francs suffiraient non-seulement pour fournir aux besoins de la famille durant quelques années, mais

encore pour lui assurer un assez paisible avenir; car on aurait pu, avec cette somme, acheter un petit bien de campagne, qu'on aurait exploité, et qui aurait donné un revenu honnête. Mais le ciel réservait à la pauvre Anna de dures épreuves avant de lui accorder le bonheur qu'elle méritait par sa résignation et son dévouement.

Le marquis avait fait à Vienne la funeste rencontre d'un émigré français, qu'il avait connu à Paris. C'était un homme pourvu des qualités extérieures qui plaisent à ceux pour qui celles du cœur sont peu essentielles; à la faveur de ses dehors séduisants, il s'était introduit chez plusieurs grands seigneurs de Vienne, et il s'y montrait avec tout l'appareil de l'opulence. Le marquis savait pourtant que le comte de Marigny (c'était son nom), simple cadet de famille, n'avait eu pour tout bien qu'une mince portion de l'héritage paternel. Quels moyens fournissaient à sa dépense en bijoux, en habits, en logement? c'était là un mystère que le marquis ne pouvait comprendre. Marigny le tira lui-même d'incertitude. « Vous êtes surpris, mon ami, lui dit-il, de me trouver à Vienne plus riche qu'à Paris. A Paris, en effet, j'étais

obligé de faire ressource de tout, tandis qu'à Vienne, je me suis donné un petit revenu de vingt-cinq ou trente mille francs. Comment cela se peut-il, m'allez-vous dire ? rien de plus simple. Le jeu, mon ami, le jeu; voilà mes fonds de terre, voilà mon patrimoine. Je joue et je gagne, parce que je suis heureux, et que je sais très-bien me posséder, tandis que ces bons Autrichiens se livrent à leur penchant avec un tel abandon, qu'ils perdent cent fois pour une fois qu'ils gagnent ; moi, c'est justement tout le contraire. Il y a plaisir vraiment à jouer contre eux ; on est presque assuré d'avoir leur argent. Si le cœur vous en dit, mon cher ami, je vous présenterai dans une honnête maison où l'on ne reçoit que les affiliés. »

Le marquis avait eu autrefois la passion du jeu. Cette passion n'était qu'endormie, non éteinte. Aux paroles de Marigny, elle se réveilla avec d'autant plus de force qu'elle avait été plus longtemps comprimée ; il pria Marigny de le conduire à la maison de jeu ; ils se donnèrent en conséquence rendez-vous pour le soir. Ce ne fut pourtant pas sans avoir combattu son penchant fatal, que le marquis se laissa entraîner. D'une

part il se souvenait qu'il avait toujours été malheureux ; mais d'autre part, il s'encourageait à tenter l'inconstante fortune ; jusqu'ici elle l'a poursuivi, mais elle est changeante, peut-être va-t-elle payer de ses faveurs le culte nouveau qu'il lui rendra. Mais, si trompé dans ses espérances, il vient à perdre l'argent de sa fille, le sien, celui de ce pauvre Dubois, quelle ressource aura-t-il contre le désespoir ; et sa femme, sa fille, son vieux serviteur, que deviendront-ils? Oh ! cela n'arrivera pas, car il jouera avec prudence, avec sang-froid ; il sera maître de lui. D'ailleurs il n'exposera qu'une somme légère. S'il perd, il se retirera ; si au contraire il gagne, il poursuivra la veine de bonheur qu'il aura rencontrée. Quelle satisfaction pour lui s'il doublait, s'il quadruplait, s'il décuplait ses capitaux, car tout cela est possible. Combien de gens n'a-t-il pas vus, enrichis par le jeu ! « Eh ! combien de gens que le jeu a ruinés, lui criait une voix secrète ; résiste, résiste à une tentation qui peut te perdre, et te perdre sans remède. Si tu veux te donner plus de force contre toi-même, va confier à ta femme, à ta fille, ton funeste projet ; quand tu auras fait cet aveu, tu n'ose-

ras plus, par prudence, aller à ce rendez-vous où t'attendent la honte et le remords. »

Cette voix se fit vainement entendre ; le marquis ne l'écouta point ; il cacha soigneusement à sa famille ce qu'il voulait faire, remplit d'or toutes ses poches et partit. Il revint au bout de deux heures, pâle, défait, confus. La marquise, Anna, Dubois se pressent autour de lui, le questionnent ; il répond par des mensonges, allègue les fâcheuses nouvelles qu'on débite sur l'armée. Les Prussiens, les Autrichiens et les émigrés ont été complètement battus par les républicains, au combat de la Chapelle-Sainte-Anne (22 juillet 1793) ; un de ses vieux amis a été tué. Tout en parlant de cette défaite des alliés, laquelle au fond était réelle, le marquis dévorait en secret l'humiliation de la position qu'il s'était faite. Il maudissait sa rencontre avec Marigny, et se promettait en lui-même de ne plus retourner au jeu. « J'ai perdu trois cents louis, disait-il ; la leçon me coûtera cher, mais du moins je serai guéri. »

Le lendemain, l'espoir de réparer sa perte l'emporta sur la sage résolution qu'il avait d'abord prise. « Il est cruel, disait-il, de renon-

cer ainsi à une aussi forte somme. Trois cents louis! surtout quand je suis sûr de ne les avoir perdus que par ma faute. J'ai résisté à mon premier mouvement, et voilà ce qui m'est arrivé; j'ai pris une mauvaise marche : une fausse combinaison m'a ébloui. Cela ne m'arrivera pas aujourd'hui, j'ai des pressentiments; rarement ils me trompent. » Cette fois pourtant et les jours suivants, ils le trompèrent. Au bout d'une semaine, le marquis avait tout perdu, à l'exception des quinze cents florins du prince de Lichstenstein, parce que heureusement la marquise avait voulu qu'Anna les gardât. Le marquis sortit désespéré de l infernal tripot, il fut même tenté de se précipiter dans le Danube ou d'aller du moins se faire tuer sur la frontière.

Il n'appartenait pas, comme la plupart des seigneurs de son temps qui s'en faisaient gloire, à la secte des encyclopédistes; il n'était pas impie, mais il avait des principes très-relâchés, et loin de chercher des consolations dans la religion, lorsqu'il était malheureux, il s'abandonnait comme un insensé à un violent dépit contre lui-même; ce dépit l'amenait insensiblement au désespoir, et quand ce dernier sen-

timent est entré dans le cœur d'un homme, il lui devient bien difficile de suivre les conseils de la raison, ou de se conformer aux préceptes religieux qui condamnent ces mouvements désordonnés des passions.

De retour sous le toit hospitalier où huit jours auparavant il était sûr de trouver le repos, et d'où maintenant le repos était banni pour toujours; lorsqu'entouré de sa famille, que sa situation remplissait d'inquiétude, il pouvait à peine empêcher sa douleur d'éclater, il demandait au ciel, non pas la force de faire un aveu devenu nécessaire, mais il le conjurait de lui envoyer la mort, qui seule pouvait le délivrer de ses souffrances morales et lui épargner la terrible confession devant laquelle il reculait. Un tel état ne pouvait se prolonger; une fièvre ardente se déclara pendant la nuit, et durant trois jours le marquis, entièrement privé de l'usage de ses sens, fit craindre pour sa vie. Le médecin appelé ne dissimula pas le danger, et lorsqu'il voulut chercher à connaître les causes de la maladie, il conjectura qu'un violent chagrin l'avait produite. La marquise, qui n'ignorait pas que son mari avait aimé le jeu, quoique le jeu

l'eût toujours mal traité, conçut quelques soupçons, qui se tournèrent en certitude, lorsqu'ayant visité le secrétaire où il tenait son argent renfermé elle le trouva tout à fait vide. Elle ne put retenir ses larmes, moins pour elle que pour sa fille et pour le pauvre Dubois, dont le dévouement se trouvait ainsi tout à fait inutile.

Anna survint dans ce moment. Depuis que la maladie s'était déclarée, elle n'avait pas quitté le chevet du lit de son père, et maintenant, laissant pour un instant Dubois à sa place, elle cherchait sa mère pour lui annoncer que le malade commençait à reprendre ses sens.

« Ma chère fille, lui dit la marquise en la voyant entrer, je connais le fatal secret de votre père; il nous a ruinés. Le jeu, sa passion fatale, a tout englouti. Pauvre Anna, que vas-tu devenir!

— Ma tendre mère, ne vous tourmentez pas. Commençons par sauver mon père. Le ciel prendra peut-être pitié de nos douleurs; il nous accordera sa guérison. Ensuite il me donnera la force de travailler.

— Anna, que veux-tu dire, reprit la marquise avec effroi, tu consentirais à ce que le baron...

— Jamais, ma mère, jamais. Je gagnerai votre pain et le mien sans avoir à rougir des moyens que j'aurai mis en usage; mais, courons auprès de mon père. Qu'il nous retrouve sous ses yeux quand il les rouvrira. »

Le marquis ne tarda pas à revenir à lui, et ses premiers regards tombèrent sur sa femme; Anna, près de la croisée, préparait un breuvage que le médecin venait d'ordonner. Le marquis essaya de parler ; la marquise lui mit la main sur la bouche pour lui faire entendre qu'il ne devait pas fatiguer sa poitrine. Le marquis parut insister et vouloir faire un effort pour s'exprimer; Anna se hâta d'apporter le breuvage, et en le présentant à son père elle mit fin au débat muet qui s'était élevé. Ce ne fut qu'au bout de deux jours que le médecin ayant permis au malade de parler, celui-ci rompit enfin le silence. « Madame, dit-il d'une voix faible, j'ai un aveu à vous faire, aveu bien pénible, mais nécessaire.

— Ne dites rien, Monsieur, répliqua la marquise, je sais tout, et ni ma fille ni moi, nous ne vous faisons de reproche, puissiez-vous ou-

blier notre malheur commun comme nous l'oublions nous-mêmes !

— O ma digne épouse, s'écria le marquis, que le ciel récompense ta bonté. Et toi, ma fille, aussi ! que le ciel te donne le prix que tu mérites ! Et Dubois me pardonnera-t-il ?

— Mon cher maître, répondit celui-ci, j'aurais pour vous sacrifié ma vie, et je la donnerais encore. Puis-je regretter quelque chose, si nous vous conservons ? »

Le marquis étendit alors ses deux mains dont Anna et Dubois s'emparèrent, tandis que M. de Saint-Ange versait des larmes d'attendrissement dans les bras de la marquise ; et tous quatre restèrent ainsi quelque temps sans trouver un seul mot qui pût exprimer la douce émotion de leur cœur.

Depuis ce moment on ne douta plus de la guérison ; seulement la convalescence fut longue, et le marquis, bien que rétabli, conserva toujours un fond de tristesse qui très-probablement avança le terme de sa carrière. La marquise avait promis à son mari un entier oubli, mais elle avait mis sa condescendance à une condition. « Je ne prétends plus, lui dit-elle,

me priver du bonheur d'avouer Anna pour mon enfant. J'ai deux filles, l'aînée est perdue pour moi, et l'infâme conduite de son mari ne me permet pas de penser qu'elle y soit complétement étrangère. Faut-il qu'une sotte vanité m'empêche de reconnaître hautement celle que la bonté du ciel m'a conservée? Non, Anna ne doit plus se montrer comme une simple orpheline ; qu'elle paraisse ce qu'elle est, votre fille et la mienne. Si le malheur nous oblige à recourir à ses talents, je ne vois rien là qui puisse nous faire rougir. Ce qui doit couvrir de honte, c'est le scandale d'une conduite licencieuse, mais nous ne pouvons qu'être fiers des vertus de notre Anna. Au surplus je déclare, quel que soit le parti que vous prendrez vous-même, que je me présenterai partout avec elle, et que je me glorifierai de me nommer sa mère. »

Le marquis, trop heureux qu'on voulût oublier ses torts, loin de contredire sa femme, eut l'air d'être extrêmement satisfait de la résolution qu'elle avait prise; au fond, il aimait sa fille avec tendresse, et il se résignait sans beaucoup de peine au sacrifice de son amour-propre. Anna, de son côté, n'était point fâchée

de se retrouver en quelque sorte au sein de sa famille, et de pouvoir rapporter publiquement à sa mère les succès qu'elle pourrait obtenir. La marquise ne tarda pas à trouver l'occasion qu'elle cherchait de manifester sa qualité de mère. Deux jours après, un domestique du duc de Saxe-Teschen apporta chez le marquis une lettre de son maître, pour l'artiste française; il l'invitait à se rendre chez lui pour y donner à sa fille des leçons de chant et de piano; il la priait de lui faire dire à quelle heure il aurait l'honneur de la recevoir.

« Vous pouvez annoncer à monsieur le duc, dit la marquise au domestique, après avoir lu la lettre, que ma fille lui sera présentée demain a midi. »

L'heure venue, la mère et la fille se firent annoncer. « Quel nom? demanda un laquais. — L'artiste française et sa mère, la marquise de Saint-Ange. » A ce nom, la porte du salon fut ouverte, et le duc vint en personne recevoir les deux dames.

Le duc avait passé plusieurs années en France avant la révolution, et le nom de Saint-Ange ne lui était pas inconnu. Il avait d'ailleurs acquis,

dans la fréquentation de la bonne compagnie de Paris, cette politesse exquise qui donne du prix aux plus petites choses. « Comment, s'écria-t-il, Mademoiselle est votre fille? Ah! Madame, vous êtes heureuse mère! le talent extraordinaire de Mademoiselle doit vous rendre beaucoup moins amers les malheurs qui vous ont exilée de votre patrie. »

Il achevait à peine ces mots, que la jeune personne à qui les leçons étaient destinées entra dans le salon, suivie de sa mère. « Madame, dit-il à la duchesse, voici l'aimable Française de qui je vous ai parlé, et madame la marquise de Saint-Ange, sa mère. » Il se fit alors entre les deux dames un échange de compliments, tandis que les jeunes personnes, attirées l'une vers l'autre par la conformité d'âge et par le même air de candeur et de franchise qui brillait sur leurs visages, causaient affectueusement ensemble. Le duc se mêlait souvent à la conversation des mères, et en prodiguant à la marquise les plus grands égards, il semblait vouloir lui prouver que les torts de la fortune envers elle ne lui ôtaient rien à ses yeux de sa valeur personnelle et de la considération qui lui était due.

Ce fut un heureux jour pour Anna, pour sa mère, que celui de leur visite au duc de Saxe-Teschen. Mais, hélas! ce jour eut un terrible lendemain. La marquise et sa fille s'endormirent bercées de toutes les illusions de l'espérance; elles se réveillèrent au milieu des plus douloureuses angoisses.

CHAPITRE XIII.

Baden; mort du marquis.

Le baron de Braun n'avait pas renoncé au dessein de forcer Anna au sacrifice de ses répugnances. Pour réussir, il se rendit auprès du directeur de la police autrichienne, lui dénonça le marquis de Saint-Ange comme un homme très-dangereux par son esprit d'intrigue et ses correspondances secrètes avec les républicains. Cette accusation était plus qu'absurde; mais le directeur, qui haïssait de tout son cœur les Français, à quelque parti qu'ils appartinssent,

non parce qu'ils étaient républicains ou émigrés, mais parce qu'ils étaient Français, expédia sur-le-champ au marquis de Saint-Ange l'ordre de quitter Vienne et la défense de séjourner dans un rayon de vingt lieues de la capitale et de la frontière. Un ordre semblable, au moment où la famille se trouvait sans ressources par la coupable imprudence du marquis, où elle n'avait pour ainsi dire d'espoir fondé que dans le travail d'Anna, était pour les émigrés un horrible malheur. A vingt lieues de Vienne et des frontières, on ne voyait guère que de très-petites villes, où le talent d'Anna, méconnu et enfoui, ne serait d'aucun avantage. Ce triste résultat se montra d'abord à tous les yeux ; aussi toutes les douleurs assoupies se ranimèrent, toutes les plaies se rouvrirent. Le marquis eut une rechute, qui fit de nouveau trembler pour ses jours. Le médecin qui avait montré pour la famille un vif intérêt, se transporta lui-même au ministère ; mais il ne put obtenir la révocation de l'ordre, l'exécution en fut seulement suspendue jusqu'au rétablissement ou au décès du malade.

Ces derniers mots firent entendre au médecin

qu'une mesure qui devait survivre à celui contre qui elle semblait dirigée et frapper après lui deux faibles femmes, qui ne pouvaient inspirer le moindre soupçon à la plus méticuleuse police, cachait un projet ennemi arrêté d'avance. Il ne savait à quelle pensée s'arrêter, lorsque, se trouvant, deux ou trois jours après, chez son malade, il vit arriver le baron de Braun, qui eut l'air de prendre beaucoup de part au fatal accident dont il venait, dit-il, de recevoir la nouvelle, et qui prit de là occasion de vanter les immunités et la protection dont jouissaient les personnes attachées aux théâtres de la cour. Le baron donna même fort clairement à comprendre que si Anna se déterminait à souscrire un engagement, auquel on attribuerait une date antérieure au fatal ordre de la police, il se faisait fort de le faire rétracter. Le médecin ne douta pas alors que le baron ne fût lui-même l'auteur de la dénonciation.

Le baron était parti, annonçant une seconde visite pour le lendemain, et le médecin fit part de ses soupçons à madame de Saint-Ange; et quand celle-ci lui eut à son tour montré son invincible répugnance pour un parti qui ravalait

sa fille au rang des personnes qui font métier d'amuser le public, en lui prostituant leurs talents, il ne put qu'applaudir aux sentiments qu'elle venait d'exprimer. Il promit d'employer tout son crédit et tout celui de ses amis pour faire rapporter une mesure aussi cruelle, prise sans cause contre une famille du caractère le plus inoffensif. Le baron revint comme il l'avait annoncé la veille, et cette fois ce fut la marquise qui lui répondit :

« Monsieur, lui dit-elle, j'ignore et je veux ignorer à qui je dois le coup qui me frappe ainsi que ma famille; je n'ai pourtant fait de mal à personne dans Vienne, et aucun des miens, je pense, n'a sur ce point de reproche à se faire. Je vous remercie de l'offre que vous nous faites; cependant l'espèce de condition que vous y avez mise me fait un devoir de la rejeter. Anna, Monsieur, ne serait qu'une simple orpheline, descendue au dernier degré des misères humaines, que, nourrie dès son enfance des plus saints principes de la religion, elle aurait en horreur la seule idée de sortir de sa position, en se vouant à une profession incompatible avec ses devoirs de chrétienne. Mais ce n'est pas tout,

Monsieur, Anna n'est point une orpheline abandonnée : elle a des parents, un père qui appartient aux plus hauts rangs de la noblesse française, une mère qui saura tenir tête au malheur, parce que le malheur ne déshonore point, mais qui n'affrontera jamais le mépris public.

— Et cette mère, Madame....

— Elle est devant vous.

— Ah! Madame, s'écria le baron, pourquoi faut-il que j'aie ignoré la vérité! Si j'avais su que Mademoiselle avait l'honneur de vous appartenir, je ne me serais jamais permis de lui faire une proposition qui, je le sens, a dû la blesser. Daignez excuser mon ignorance, Madame, et vous aussi, Mademoiselle; à vos manières, à votre ton, à l'instruction qui brille en vous, à toute votre personne, j'aurais dû reconnaître une illustre naissance. Mais le mal n'est peut-être pas sans remède; je vais m'employer de tout mon pouvoir en votre faveur. Comptez-y, Mesdames. » Le baron se retira en réitérant ses promesses.

Cet homme au fond n'était pas méchant. Il ne voulait pas que l'ordre d'exil fût exécuté; il s'était flatté seulement qu'Anna, effrayée,

souscrirait à ses vœux et se laisserait engager; quand il apprit qu'elle était fille du marquis, tous ses bons sentiments se réveillèrent; il ne vit plus dans le marquis qu'un frère malheureux, et il se repentit de ce qu'il avait fait. Il se transporta immédiatement chez le directeur de la police, mais ce fut en vain qu'il demanda le rapport de la disposition qu'il avait lui-même sollicitée. Le directeur se défendit en disant que l'empereur avait déjà donné sa signature, et qu'au surplus, d'après les renseignements qu'il avait pris postérieurement, le marquis appartenait à la faction d'Orléans; ce qui le mettait dans le cas d'être surveillé de très-près. Le baron tâcha, sans beaucoup de succès, d'intéresser le prince de Lichstenstein. Celui-ci promit d'agir et n'agit point; le baron lui-même, distrait par les nombreux détails de sa direction, n'eut plus le temps de s'en occuper; le médecin fut le seul qui remplit bien exactement sa promesse, et à force d'instances il obtint, non la révocation absolue de l'ordre, mais la faculté de résider à Baden, à une petite journée de Vienne.

Baden n'est qu'une petite ville d'environ trois

mille âmes de population fixe, mais elle voit tous les ans, dans ses murs, quatre ou cinq mille étrangers qu'attirent ses eaux minérales et ses bains chauds. Le médecin était en relation intime d'amitié avec le docteur Schenk, l'un des médecins les plus accrédités de la ville. C'était à lui que s'adressaient d'ordinaire tous les étrangers, et le médecin de Vienne avait pensé que son confrère, par ses liaisons nombreuses, pourrait être utile à la famille de Saint-Ange, en procurant à Anna les occasions de tirer parti de ses talents. Ce furent ces considérations qui engagèrent la marquise à suivre l'avis du médecin. On partit de Vienne, vers la fin de septembre, par un beau jour d'automne, et l'on arriva de bonne heure à Baden. Le docteur Schenk, prévenu d'avance par son ami, avait eu l'attention de retenir un petit logement commode et pas trop cher, situé au centre de la ville. Averti même du jour où la famille proscrite devait arriver, il se trouva dans la maison qui lui était destinée, afin de la recevoir et de pouvoir donner ses soins au marquis s'il en avait besoin encore.

On remercia M. Schenk de ses attentions, et

on s'installa sur-le-champ dans l'appartement. Il était situé dans la partie la plus élevée de la ville, sur le penchant d'un monticule appelé le Calvaire, lequel fait partie des montagnes de Kahlen. Il se composait de quatre petites pièces: un salon d'entrée, un salon et deux chambres; des croisées du salon, situé au midi, on découvrait tout le cours de la Schwaecha, petite rivière qui va tomber dans le Danube, à deux lieues au-dessous de Vienne. La chambre du marquis avait vue sur les ruines du château de Hang, qu'on venait de démolir, parce que, abandonné depuis longtemps, il était devenu un repaire de malfaiteurs. De la chambre d'Anna, on apercevait la colonne érigée en 1714, après la peste meurtrière qui décima, cette année, la population de l'Autriche. Une cuisine au rez-de-chaussée et une chambre de domestique complétaient l'appartement. Ce qui en augmentait le prix, c'était sa proximité du *parc* ou jardin de Marie-Thérèse qu'on venait de planter l'année précédente. Au surplus, les environs de Baden sont très-agréables, remplis de jardins charmants et de sites pittoresques.

Les eaux de Baden jouissent d'une grande

célébrité dans toute l'Autriche ; elles attirent beaucoup de malades et encore beaucoup plus de curieux qui veulent jouir des amusements que la ville présente dans la belle saison. « Ces bains, dit un jour le docteur Schenk à la jeune Anna, avec laquelle il se plaisait à s'entretenir, parce qu'il n'avait jamais vu, disait-il, de jeune personne aussi instruite, ni d'étranger qui parlât aussi purement la langue allemande, ces bains furent connus des Romains, car, en 1764, on découvrit, en faisant des fouilles, les restes d'un monument sur la porte duquel on lisait très-distinctement *thermæ pannoniences*, bains ou thermes de la Pannonie (1).

« Il y a seize sources, toutes d'un degré différent de chaleur. La température des eaux varie suivant les sources, de 22 à 29 degrés; elles ont une saveur désagréable et une odeur assez forte de poudre à canon.

« La source principale est celle d'Ursprung. L'eau naît au fond d'un bassin creusé dans le

(1) La Pannonie, bornée au nord par le Danube, comprenait, outre la Croatie, la Carniole, l'Esclavonie et la Bosnie, une partie de la Servie, de la Hongrie et de l'Autriche. Les Romains y pénétrèrent sous les ordres de Jules César ; mais le pays ne fut complètement subjugué que sous le règne de Tibère.

roc, au milieu d'une grotte souterraine à laquelle on parvient par une galerie pareillement souterraine, longue d'environ quatre-vingts pieds. Cette source très-abondante peut donner près de 700 pieds cubes d'eau (1). »

Le docteur Schenk, toujours obligeant, avait procuré deux ou trois élèves à la fille de la marquise; mais c'était là une faible ressource contre le besoin. Le marquis n'avait pas recouvré une santé parfaite; toujours triste et souffrant, il ne pouvait oublier ses anciennes jouissances, ni la fatale rencontre de Marigny et les suites qu'elle avait eues. Il gardait de tous ces événements des souvenirs amers, et de ces souvenirs était né un sentiment profond de mélancolie et de tristesse que rien ne pouvait dissiper, et qui minait lentement en lui les sources de la vie. La marquise, d'un autre côté, de complexion délicate, s'accoutumait difficilement aux privations. Dubois les supportait sans se plaindre, mais son âge avancé les lui rendait pénibles et

(1) En 1797, on a construit, auprès de la grotte d'Ursprung, un très-beau bâtiment dans le style oriental. Cet édifice est très-commodément distribué; aussi la belle saison y attire toujours un grand nombre de malades et d'oisifs.

dures. Anna seule, parfaitement résignée à son sort, faisait plus que de soutenir sa mère par son travail, elle la consolait, l'exhortait à la patience, lui faisait entrevoir un meilleur avenir.

« Mettons dans le ciel, disait-elle souvent, toute notre confiance; il n'abandonnera jamais ceux qui l'invoquent avec ferveur et avec foi. Je n'ai que trois élèves, c'est beaucoup peut-être pour une petite ville comme Baden; mais j'ai l'espérance d'en avoir un plus grand nombre quand la saison des bains et des amusements reviendra. Heureusement nous sommes dans un pays où l'on peut vivre à très-bon compte; supportons donc le malheur de notre situation présente. Après ce temps d'épreuve, le ciel nous enverra des dédommagements.

— Ma chère Anna, c'est pour toi, pour toi seule que je ressens notre infortune. Au lieu de cette vie douce et paisible pour laquelle tu semblais née, tu n'as qu'une jeunesse orageuse, agitée, tissue de soucis, de fatigues et de privations. Encore, si nous avions obtenu de rester à Vienne !...

— A Vienne, dites-vous, répartit Anna sans

lui laisser le temps d'achever ; qui peut savoir si cet ordre d'exil qui vous semble funeste n'a pas été un moyen secret employé par la Providence pour nous soustraire à quelque danger, à quelque douloureuse catastrophe ? Ces palais, ces hôtels magnifiques qui allaient s'ouvrir devant nous, ne cachaient-ils point de périlleux écueils où mon inexpérience serait venue se briser, où l'innocence de votre fille aurait péri ? Je ne présume pas assez de moi-même, pour me croire capable de résister aux séductions du monde, sans le secours du ciel ; mais ce secours, qui seul peut nous sauver, pense-t-on seulement à le demander lorsque le monde nous environne de ses illusions et de ses prestiges ? Ah ! croyez-moi, ma mère, soumettons notre raison et nos cœurs ; soyons bien persuadées que rien ici-bas n'est donné au hasard, et que dans les accidents de la vie, ce sont précisément ceux qui nous conviennent que le ciel nous envoie. »

Ce n'était pas seulement sa mère qu'Anna cherchait à soutenir par ses raisonnements contre les souvenirs qui quelquefois l'obsédaient ; c'était surtout auprès de son père qu'elle faisait entendre sa voix consolatrice ; en l'écoutant

l infortuné marquis sentait ses maux adoucis. « Ma fille, lui disait-il, j'ai besoin de t'entendre. Lorsque ta douce voix cesse de flatter mon oreille et de charmer les ennuis qui me dévorent, je n'ai plus de repos ; toi seule, chère Anna, me fais attacher encore quelque prix à la vie ; toi seule répands un baume salutaire sur les blessures de mon âme ; tu me réconcilies avec moi-même, tu m'enseignes à me confier en la miséricorde divine ; mais je n'ose encore me pardonner mes torts ; puisse le ciel, touché de mon repentir, se montrer moins sévère pour moi que ma propre conscience! »

Quand le marquis s'exprimait ainsi, Anna, profondément émue, appelait à son aide toutes les ressources de son cœur et de son esprit. Elle invoquait le ciel en secret ; elle le conjurait de lui prêter cette éloquence qui touche et qui persuade, afin de sauver son père du désespoir, et le ciel exauçait sa prière ; les paroles coulaient de ses lèvres avec une abondance entraînante, et des larmes de tendresse venaient sillonner les joues du marquis. Anna et sa mère espéraient alors qu'avec le temps leurs soins affectueux triompheraient enfin de ses chagrins

et qu'elles arracheraient de son cœur le trait qui le déchirait. Vaine espérance ! Après avoir lutté plus d'un an contre le mal, et malgré les efforts du docteur Schenk, le marquis mourut dans les bras de sa femme, de sa fille et du fidèle Dubois. Des larmes sincères arrosèrent son cercueil.

CHAPITRE XIV.

Un article de journal.

La marquise ne pouvait aimer le séjour de Baden ; elle fit demander au gouvernement autrichien qu'il lui fût permis de rentrer à Vienne ; mais on intercéda vainement pour elle ; on ne put rien obtenir, de sorte qu'elle se vit condamnée à subir son sort sans espoir d'amélioration. Alors, et par le conseil du docteur Schenk, elle quitta son ancien logement situé dans la ville, pour aller habiter le faubourg. Ce fut dans ce nouveau domicile que la marquise et sa

fille, restées seules (le bon Dubois, accablé d'années, n'avait pas tardé à suivre son maître), passèrent quatre années. Elles auraient été heureuses, si l'on pouvait être heureux quand on a perdu les personnes auxquelles on se trouvait uni par le sang ou par l'amitié, et qu'un vide pénible est resté dans le cœur. Anna regrettait son père et Dubois ; souvent sa pensée se portait vers sa sœur, et malgré les torts de celle-ci, elle sentait qu'elle aurait eu le plaisir le plus vif à la serrer dans ses bras, si le repentir ou quelque autre sentiment de ce genre l'y avait ramenée. La marquise partageait les regrets et les vœux d'Anna ; elle pleurait son époux et sa fille aînée.

Ces quatre ans ne furent troublés d'ailleurs par aucun accident fâcheux. Pendant ce long intervalle, Anna continua de donner des leçons de chant et de piano. Le nombre de ses élèves n'était pas toujours bien considérable, mais les rétributions qu'elle en tirait lui suffisaient pour fournir à l'entretien de sa mère et au sien; le malheur lui avait appris à être économe. Il n'est pas nécessaire de dire que ses élèves n'étaient que des jeunes personnes, et qu'elle avait

constamment refusé toutes les invitations qui lui étaient adressées pour assister à des réunions ou à des concerts publics. Aussi jouissait-elle de l'estime générale, et les mères ne manquaient jamais de la proposer pour exemple à leurs propres filles, quand il était question de sagesse, de modestie, d'application et de piété filiale. Sous ce dernier rapport, Anna méritait bien l'éloge qu'on faisait d'elle, et jamais fille n'avait eu pour sa mère autant de respect, d'égards et d'amour. Aussi la marquise confessait-elle hautement que les soins d'Anna pour elle avaient prolongé sa carrière, que de violents chagrins auraient depuis longtemps terminée, si le ciel ne lui avait fait trouver des consolations efficaces dans la tendresse persévérante de sa fille.

Six mois s'étaient à peine écoulés, depuis la mort de Dubois, lorsque des officiers autrichiens, qui étaient venus passer quelques jours aux eaux de Baden pour se rétablir des fatigues d'une longue campagne, communiquèrent au docteur Schenk des journaux français qu'ils avaient apportés. Il y avait dans ces journaux des nouvelles de Paris ; le docteur, pensant

qu'elles pouvaient intéresser la marquise et sa fille, leur envoya ces journaux. Anna et sa mère les parcoururent rapidement. Au moment où Anna ouvrait la dernière de ces feuilles, un nom qu'elle connaissait frappa ses yeux étonnés. « Me trompé-je ? s'écria-t-elle ; oh non ! c'est bien son nom que j'ai vu ; » et aussitôt ses regards coururent sur les colonnes du journal. Le nom se retrouve, et ce nom c'est celui de Forton, de l'époux d'Émilie. Anna lit quelques lignes et ne peut retenir un cri de douleur. « Qu'est-ce donc? » s'écria la marquise ; Anna répond par des pleurs. La marquise saisit le journal, elle y lit l'article suivant :

« Du 14 messidor (juillet 1794). L'ex-noble « Forton a subi hier la peine due à ses crimes. « Il était accusé et il a été convaincu devant « le tribunal révolutionnaire de trahison envers « la république et de soustraction frauduleuse « de biens et de sommes appartenant à l'État. « Ses biens ont été confisqués, à titre d'indem- « nité. Sa femme, aussi ex-noble et fille d'émi- « grés, a été bannie du sol de la république ; elle « sera conduite de brigade en brigade jusqu'à la « frontière..... On assure que Forton, au moyen

« d'insidieuses manœuvres, avait fait conduire « son beau-père, ancien officier du tyran, à « l'extrême frontière, afin de le contraindre à « émigrer, et que, ne pouvant réussir, il l'avait « dénoncé, pour le faire périr, au tribunal de « Sédan ; on ajoute qu'il s'était fait adjuger tous « les biens de sa famille à la suite d'une enchère « clandestine d'où l'on avait écarté tous les en- « chérisseurs. Il avait pour aide ou pour com- « plice un ancien chef des bandes marseillaises « nommé D...., fameux libertiste ; cet homme, « dit-on, mécontent de la part que Forton lui « accordait dans ses vols, l'a dénoncé au digne « Fouquier-Tainville, qui a montré, en deman- « dant la condamnation du coupable, sa juste et « sévère impartialité. Au surplus le dénoncia- « teur n'a pas joui du fruit de la délation ; il a « péri lui-même sur l'échafaud pour avoir pris « part aux dilapidations de Forton et pour di- « vers autres crimes. »

La lecture de cet article jeta la marquise dans la consternation : il lui semblait que la honte de Forton rejaillissait sur elle, transmise par la coupable Émilie aux auteurs de ses jours. « O malheureuse fille, s'écriait-elle douloureuse-

ment, quel prix ai-je recueilli de mon aveugle tendresse, de mes injustes préférences! Et maintenant que vas-tu devenir? Auras-tu assez de vertu pour rentrer dans l'étroit sentier du devoir, ou plutôt le ciel, justement irrité, ne te livrera-t-il pas aux remords dévorants et au désespoir! Oh! dans quel moment funeste t'ai-je donné le jour! Il valait mieux pour toi n'être jamais née! je crois entendre la voix du Seigneur qui te repousse, qui te maudit.... Oh! Seigneur, Seigneur miséricordieux, pardonnez-lui, ayez pitié d'une pauvre mère! ou si je n'ai pas expié mes torts, frappez-moi, Seigneur, et envoyez à ma fille le repentir! »

Anna pleurait avec sa mère. Dans ces premiers moments où la douleur éclate, le cœur se ferme aux consolations qu'on veut lui offrir; Anna n'essaya pas de rendre à la marquise un calme impossible; mais lorsque, par une explosion violente, sa douleur se fut ouvert un libre passage, lorsque ses larmes coulèrent abondamment, lorsque sa poitrine oppressée se fut soulagée par de brûlants soupirs, Anna, cachant avec soin tout ce qu'elle souffrait elle-même, fit de nouveau entendre cette voix persuasive

qui déjà tant de fois avait ramené la paix au cœur de sa mère. « Dieu est juste, dit-elle; mais il est si bon, si plein de miséricorde ! il touchera le cœur d'Émilie ; Émilie sera un jour rendue à l'amour de sa mère, à celui de sa sœur ! » La marquise attendrie penchait sa tête sur la poitrine de sa fille, qui l'enlaçait de ses bras ; et elle murmurait ces mots : « Pauvre Anna, sans toi, sans ton amour que serais-je devenue ! et j'ai pu si longtemps te méconnaître! j'ai pu t'affliger ! ma fille, ma fille ! Ah ! dis à ta mère que tu lui pardonnes. » Anna répondait par les plus tendres caresses.

Quand ces premières et terribles émotions se furent un peu apaisées, Anna fit sentir à sa mère combien il était prudent de cacher, même au docteur Schenk, la part qu'elle pouvait prendre à la nouvelle contenue dans le journal. « Quand on a voulu nous expulser de Vienne, dit-elle, on a osé accuser mon pauvre père de servir une faction ennemie de son roi ; que serait-ce si l'on savait que ce malheureux Forton était l'époux de ma sœur? Ah! laissons ignorer que ce misérable nous fut attaché par le sang ; tâchez vous-même de l'oublier, ma tendre mère,

et contentons-nous de le recommander à la clémence divine, si, comme nous devons l'espérer, le repentir est entré dans son âme; si, dans ce moment suprême où tout espoir de salut était perdu pour lui, il a demandé à la religion son égide pour paraître devant son juge. »

CHAPITRE XV.

Le recteur de Baden; l'orgue de la paroisse.

Anna, depuis la mort de son père, avait contracté l'habitude de se rendre tous les deux jours à l'église paroissiale, en habits de deuil et couverte d'un voile noir, pour y prier pour le repos de son âme. Le curé l'avait plusieurs fois remarquée, et il était toujours édifié de sa piété profonde, de l'air de modestie qui régnait sur toute sa personne. C'était un vénérable ecclésiastique, septuagénaire, idole de ses paroissiens, auxquels il n'avait cessé de donner

l'exemple des vertus chrétiennes. Un jour, il s'aperçut que la jeune fille restait en prières beaucoup plus longtemps que de coutume; il craignit qu'il ne lui fût arrivé quelque accident; et, poussé par cet instinct de bienveillance qu'il étendait à tout, il s'approcha d'elle à pas lents pour lui porter du secours, si elle en avait besoin, mais décidé à ne la pas troubler dans ses dévotions s'il s'était trompé.

Il s'était arrêté à quatre ou cinq pas derrière elle; Anna n'y avait point pris garde. Il l'entendit soupirer; elle semblait prier avec une ferveur toujours croissante; de temps en temps, quelques mots s'échappaient de ses lèvres, elle déroulait son cœur devant Dieu, et c'était avec un sentiment si profond de l'acte auquel elle se livrait, que le monde entier disparaissait à ses yeux, comme si, entre le Créateur et sa créature, elle n'avait voulu laisser exister que sa prière. « O mon Dieu! s'écriait-elle, pitié pour lui! pitié pour ma sœur!... O mon Dieu! daignez répandre sur ma mère vos saintes consolations!... O mon Dieu! donnez-moi la force de résister au malheur!.... Envoyez-moi, si telle est votre volonté, souffrances sur souffrances;

mais laissez-moi le courage de les supporter... O mon Dieu! ne nous abandonnez pas. »

Le digne curé ne fut plus le maître de sa propre émotion; il s'approcha d'Anna. « Ma chère fille, vous pleurez, lui dit-il, vous demandez à Dieu de la résignation et du courage; il vous en enverra, car Dieu est un père tendre dont l'oreille est toujours ouverte à la prière de ses enfants. Invoquez-le donc avec confiance, et sa main toute-puissante vous soutiendra dans vos tribulations. Permettez, ma fille, que je m'unisse à vous, que je le conjure de vous protéger; nos prières jointes ensemble monteront au ciel plus rapidement. » A ces mots, le bon curé se mit à genoux non loin de la jeune inconnue, et il pria pour elle.

Anna, tout attendrie, versa des larmes, mais ces larmes n'étaient point amères. La présence de cet ecclésiastique, l'intérêt qu'il lui montrait, les paroles qui sortaient de sa bouche, tout lui disait qu'elle n'était point seule pour combattre l'adversité. Ah! c'est un appui, un guide, un consolateur que le ciel lui envoie; elle veut lui ouvrir son âme : les malheureux ont tant besoin de ces épanchements par lesquels la dou-

leur s'use et s'atténue! Le curé la comprit et il se disposa aussitôt à l'écouter. Quand il l'eut entendue, surpris et ravi en même temps de trouver tant de candeur et de pureté, il lui dit : « Ma chère enfant, que Dieu conserve vos jours pour le bonheur de votre mère et de votre sœur! Priez-le avec moi qu'il vous conserve l'innocence. C'est le bien le plus précieux que vous puissiez avoir sur la terre. »

Le curé questionna ensuite Anna sur la profession qu'elle exerçait, sur celle de ses parents, sur ses ressources. « Eh quoi! lui dit-il, vous êtes la fille du marquis de Saint-Ange! J'avais souvent ouï parler de vous, et je sais maintenant qu'on ne se trompe point sur votre compte. Allons, mon enfant, du courage, le ciel récompensera un jour vos vertus. J'oserais presque vous prédire qu'il ramènera dans vos bras cette brebis égarée que la tempête des révolutions a violemment séparée de vous..... Il me vient une idée, ajouta le curé au bout d'un instant et comme par réflexion. Vous êtes musicienne et vous touchez du piano. Le piano et l'orgue, cela se ressemble. Vous sentiriez-vous capable de toucher l'orgue demain pendant la grand'-

messe? Nous avons ici des orgues qu'on dit excellentes; mais, depuis six mois, notre organiste est mort, et nous n'avons encore trouvé personne pour le remplacer; c'est une grande privation pour mes paroissiens. Dans ma jeunesse, j'ai joué moi-même de ce magnifique instrument; aujourd hui mes doigts se refusent au service des touches; d'ailleurs je ne saurais être à la fois à l'orgue et à l'autel.

— Je n'ai jamais essayé, répondit Anna timidement, si mes mains pourraient parcourir les touches de l'orgue. Je pourrais le tenter, et si vous aviez un moment...

— Je ne demande pas mieux, reprit le curé. Veuillez me suivre. »

Deux ou trois minutes plus tard, les touches résonnaient harmonieusement sous les doigts légers d'Anna. Elle avait ouvert au hasard un livre de musique qui se trouvait sur le clavier, et le curé, ravi, suivant de l'œil les notes à mesure qu'elles se faisaient entendre, tournant promptement le feuillet à la dernière mesure, s'écriait : « Très-bien! vraiment bien; mais c'est un prodige. Vous avez donc touché l'orgue, mon enfant? c'est la manière, c'est le jeu d'un

grand maître. » Tandis qu'il parlait ainsi, Anna parvint à un point d'orgue. Là, ne consultant plus que son goût délicat et sa brillante imagination, elle improvisa pendant quelques minutes, si bien, que le curé, en extase, osant respirer à peine pour ne rien perdre de ce qu'il entendait, poussant l'étonnement jusqu'à l'admiration, ne put s'empêcher de dire qu'il n'avait jamais éprouvé un plus grand plaisir. « A demain, à demain, lui dit-il. Je n'en veux pas davantage. »

Le succès d'Anna fut complet. Les bons Badois auraient applaudi l'artiste avec transport, si la sainteté du lieu ne les eût retenus; mais, après l'office divin, les principaux d'entre eux allèrent féliciter le curé sur l'excellente acquisition qu'il avait faite d'un organiste qui, sans exagérer, avait dix fois plus de talent que son prédécesseur.

« Oh! Messieurs, leur répondit le curé, je voudrais bien, autant que vous-mêmes, que cet organiste nous demeurât; mais je ne puis vous le promettre. Au reste, vous l'allez voir, et si vous joignez vos prières aux miennes, nous pourrons peut-être obtenir son consentement. »

Dans ce moment Anna parut : « Voici notre organiste, continua le curé avec un sourire.

— Comment! une femme! s'écrièrent les Badois, si jeune encore; oh! c'est admirable! »

Le plus éloquent d'entre eux, ou celui qui se croyait tel, s'approchant alors d'Anna, lui adressa un compliment et la pria, au nom des habitants de Baden, d'accepter la place d'organiste de la paroisse. « Je vous fais cette demande, ajouta-t-il, et pour les habitants et pour la fabrique de l'église, car j'ai l'honneur d'être son premier marguillier. Je ne sais si c'est l'usage en France que les femmes puissent toucher les orgues à l'église, mais ici, et nous sommes très-bons catholiques, cela est reçu. Il n'y a pas longtemps encore qu'à la cathédrale de Vienne l'orgue était servi par une femme; dans ce moment même, il y a sur la place du Hof, dans l'ancienne église des Jésuites, aujourd'hui paroisse, une organiste femme. Il en est de même à Grœtz, à vingt lieues au sud de Baden; c'est une femme qui touche l'orgue. » Le curé appuya de son témoignage les assertions du notable marguillier, et sans autre formalité il fut déclaré que l'orgue de la paroisse serait

confié aux mains d'Anna de Saint-Ange, avec trois cents florins d'appointements.

La nouvelle de cet événement ne tarda pas à devenir publique dans la ville et dans le faubourg. Le docteur Schenk ne fut pas des derniers à l'apprendre et à s'en réjouir. Les jours suivants, l'église fut constamment remplie de curieux. Il en résulta pour Anna un grand avantage; dans plusieurs maisons de Baden on voulut avoir de ses leçons, et la semaine n'était pas encore finie, qu'elle compta huit ou dix jeunes personnes au nombre de ses élèves; ce qui, joint aux appointements qu'elle recevait de l'église, lui fit un petit revenu fort honnête et lui donna les moyens de fournir à sa mère tout ce qui pouvait lui faire oublier la perte de sa fortune. La marquise s'accoutuma peu à peu à sa situation; elle partageait son temps entre le travail à l'aiguille, la lecture des bons livres et la prière. Elle conservait le souvenir de son mari, de sa fille aînée, du pauvre Dubois; mais ce qu'il pouvait y avoir d'amertume dans ses pensées était adouci par la présence et les soins toujours tendres et assidus de sa fille cadette. Celle-ci, de son côté, ne s'occupait que

de son état; elle se croyait destinée à l'exercer jusqu'a son dernier jour, et abjurant toute idée d'orgueil, tout préjugé de naissance, elle cherchait, par son exactitude et sa complaisance, à capter la bienveillance des personnes qui l'employaient. Le bon curé et le docteur l'allaient voir souvent, et elle les charmait l'un et l'autre par les agréments de sa conversation, toujours spirituelle sans malice, et l'on peut même ajouter instructive sans prétention et sans ostentation de savoir. Ce fut ainsi que s'écoulèrent les trois ans qui suivirent la mort de Dubois.

Cependant le digne médecin de Vienne, le docteur Niemeyer, n'avait point perdu de vue la veuve et la fille du marquis de Saint-Ange. Le directeur général de la police venait de mourir, et d'être remplacé par un homme que le docteur Niemeyer avait sauvé d'une maladie dangereuse. Il l'alla voir, se constitua l'avocat des deux dames françaises, se rendit leur garant et demanda leur rappel à Vienne avec tant d'instance, que le nouveau directeur le lui accorda sur-le-champ, heureux, lui dit-il, de pouvoir lui prouver, par un acte de justice, une partie

de sa reconnaissance pour ce qu'il lui devait personnellement à lui-même. Le docteur, nanti de l'ordre, partit pour Baden dès le lendemain au point du jour ; il ne voulait pas laisser à un autre le plaisir d'apporter une bonne nouvelle à madame de Saint-Ange. Il arriva le soir avec le docteur Schenk, et il fut reçu comme un ami intime qu'on n'a pas vu depuis plusieurs années.

Il se hâta de rendre compte de l'objet de son voyage, et il put jouir de la satisfaction d'avoir fait des heureux. La marquise passait à Baden une vie triste et monotone; elle sentait qu'à Vienne elle pourrait parvenir à se faire une société plus analogue à ses anciennes habitudes; elle n'était pas encore détachée du monde. Elle s'affligeait d'ailleurs de voir sa fille consumer, dans un pays borné comme Baden, ses plus belles années, sans avenir et sans espérance. Elle reçut donc la nouvelle avec un transport de joie qu'elle eut beaucoup de peine à cacher, ce qu'elle fit pourtant pour ne pas désobliger le docteur Schenk et le bon curé.

Quant à Anna, plus naïve et moins habituée à déguiser ce qu'elle éprouvait, elle ne chercha

point à feindre ; elle savait que depuis longtemps sa mère désirait de rentrer à Vienne, et elle ne pouvait que se réjouir de l'événement qui lui permettait de satisfaire ses vœux. Aussi, saisissant les mains du docteur Niemeyer et les serrant affectueusement : « Ah ! que de bien, lui dit-elle, vous faites à ma mère ! » Ensuite elle se tourna vers le curé, presque honteuse de s'abandonner à la joie au moment de quitter celui qu'elle regardait comme un père, et le digne ecclésiastique lui dit :

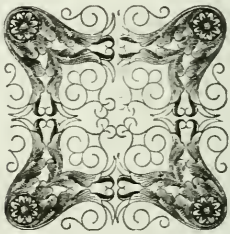
« A Dieu ne plaise, ma chère enfant, que je m'oppose, même par un simple vœu, à l'accomplissement des desseins de la Providence ! Assurément je vous regretterai, mes paroissiens vous regretteront aussi ; mais il faut se soumettre aux volontés du ciel. Vous n'étiez pas née pour vivre obscurément dans une petite ville de trois mille habitants ; vous devez au monde l'exemple de vos vertus, de ces vertus que vous conserverez, j'en suis sûr, parce qu'elles reposent sur la base la plus solide, la religion. Partez et soyez heureuse, rendez heureuse votre mère ; mes vœux vous suivront partout. »

Ces paroles, prononcées d'un ton véritablement paternel, arrachèrent des larmes à la sensible Anna, qui s'écria : « O mon père! je ne vous oublierai jamais! »

Anna, la marquise et leur bonne Allemande, qui n'avait pas voulu les quitter, travaillèrent de suite aux préparatifs du départ. Le docteur Niemeyer, qui était reparti pour Vienne, avait promis d'envoyer une voiture et des chevaux; la voiture arriva le surlendemain. Dans l'intervalle, Anna et sa mère s'étaient rendues chez toutes les personnes avec qui elles avaient eu quelque rapport, et partout elles recueillirent l'honorable expression des plus vifs regrets. Cet hommage rendu aux qualités de la mère et de la fille, les remplit de gratitude; elles s'estimèrent heureuses, d'ailleurs, d'emporter ce témoignage, en quelque sorte public, d'estime et d'affection.

Le curé et le docteur Schenk restèrent avec la marquise jusqu'au dernier moment; le dernier leur dit, lorsqu'elles montèrent en voiture, qu'il enviait le sort de son ami Niemeyer; le premier leur donna sa bénédiction, et quand la marquise

et sa fille lui baisèrent la main, elles la mouillèrent de larmes. Un instant après, la voiture roulait sur le chemin de Vienne, et le curé la suivit longtemps des yeux.



CHAPITRE XVI.

Retour d'Anna et de sa mère à Vienne.

La marquise et sa fille allèrent loger provisoirement dans un hôtel garni, où le docteur Niemeyer avait loué d'avance un petit appartement de quatre pièces. Cette précaution, à Vienne, est toujours bonne à prendre, à moins qu'on ne veuille courir la chance d'être très-mal et très-chèrement logé. On ne savait encore ce que c'était que de tenir un hôtel garni, commode, qui attire les étrangers. Celui qu'avait choisi le docteur, dans le voisinage de l'église des Au-

gustins, était l'un des plus fréquentés de la capitale, parce que les étrangers y trouvaient à la fois le logement et la nourriture.

Le lendemain de leur arrivée, la marquise et Anna, fidèles à leurs habitudes, se rendirent à l'église pour y remercier Dieu de les avoir protégées sur la route, qu'on disait infestée de malfaiteurs ou de déserteurs qui, n'osant paraître dans les villes de peur d'y être arrêtés, se réunissaient par bandes et vivaient de maraudage. Quelques jours après, elles trouvèrent une habitation commode dans le faubourg Jaegerzeill, non loin de la célèbre et magnifique promenade du Prater, qui se trouve située aux portes de Vienne et sur le bord méridional du Danube. Le Prater n'est qu'une forêt, longue d'un mille d'Allemagne, large d'un demi-mille, plantée de châtaigniers gigantesques, de magnifiques tilleuls et de chênes énormes, qui ont vu passer plusieurs siècles. Le feuillage de ces arbres est si épais, qu'il intercepte les rayons du jour. D'espace en espace, on trouve des carrés ou des rotondes sans arbres, offrant des tapis de gazon sur lesquels viennent bondir et se jouer des troupeaux de cerfs, qui ne disparaissent que

lorsque l'affluence des promeneurs devient trop grande. L'une des routes qui conduisent au Prater traverse le faubourg de Jaegerzeill, et aboutit au delà des maisons à une place circulaire assez vaste, de laquelle partent quatre allées, qui toutes conduisent au Danube. Là on jouit d'une vue délicieuse, qui s'étend sur le fleuve et sur les îles qu'il forme en se séparant en plusieurs bras. Ces îles sont toutes couvertes de riches plantations.

L'une des quatre allées est désignée sous le nom d'allée des *Tristes* ou des *Mélancoliques*, parce que c'est la moins fréquentée, et qu'on prétend que l'épaisseur de l'ombrage y dispose l'âme à la tristesse. C'était dans cette allée que chaque matin, accompagnée de sa fidèle Allemande, Anna aimait a se promener, tandis que sa mère reposait encore (1). Un jour qu'absor-

(1) La grande allée du Prater est le rendez-vous des curieux et des étrangers, parce que c'est là que se rendent les élégants des deux sexes. On y voit toujours un grand nombre de Turcs déployant tout le faste de leur costume oriental et fumant gravement leur pipe; de Grecs, qu'à leurs larges vêtements on serait tenté de prendre pour des marabouts; de Juifs de la Galicie, qu'on reconnaît à leurs longues barbes et à leurs robes violettes; de Hongrois somptueusement vêtus; d'Anglais, de Français, d'Italiens, dans leur costume national. Le Prater n'a été rendu public que par une concession ex-

bée dans ses pensées elle regagnait à pas lents sa demeure, une femme vêtue de noir, la tête couverte d'un voile qui ne laissait apercevoir qu'une partie de sa figure, passa devant elle; elle tenait par la main une petite fille qui paraissait avoir quatre ans. A la main décharnée de cette femme, à la pâleur de cette enfant, on pouvait juger que l'une et l'autre étaient souffrantes.

« Hélas! dit en elle-même Anna, est-ce le besoin, est-ce la maladie qui leur donne cet air languissant, cette démarche faible et mal assurée? Ah! si j'osais le demander à cette femme! c'est la mère, sans doute, de la pauvre petite fille. C'est déjà la troisième fois que je les aperçois; oh! si demain je les rencontre encore, je tâcherai de connaître et de soulager leurs

En disant ces mots, Anna, par un mouvement involontaire, se retourna vers la femme, qui s'était arrêtée, et la regardait s'éloigner, malheurs. »

presse de l'empereur Joseph II; ce prince fit combler un bras du Danube qui coulait entre le faubourg et la forêt. En 1786, il fit placer tout le long de la grande allée plusieurs fontaines, dont l'eau sert à l'arrosement de la route. A l'extrémité du faubourg de Léopoldstadt est un vaste jardin, que deux allées unissent au Prater.

levant les mains au ciel, et puis les laissant retomber avec une vive expression de douleur.

Anna ne douta plus alors que cette femme n'eût éprouvé de grands malheurs. Elle serait retournée sur ses pas pour la questionner, si elle n'avait craint qu'une trop longue absence n'inquiétât la marquise, qui peut-être s'était réveillée, et si d'un autre côté elle avait pu être sûre que sa mère ne désapprouverait pas sa démarche. Elle résolut donc d'attendre le lendemain. Elle ne fut pas plutôt de retour, qu'elle fit part à la marquise de l'espèce de rencontre qu'elle avait faite, et la marquise conjecturant, de même qu'Anna, que cette femme avait quelque grave sujet de chagrin, ne s'opposa nullement à ce que sa fille lui offrît des consolations. On est disposé à compatir au malheur des autres quand on a été malheureux soi-même.

La matinée parut courte à Anna. Elle ne s'occupa guère que de l'inconnue et surtout de la petite fille, dont l'air ingénu et les traits délicats l'avaient vivement intéressée. Elle se représentait cette femme au moment où, se retournant elle-même, elle l'avait aperçue les yeux et les mains levés vers le ciel, comme pour invoquer sa mi-

séricorde, et puis ces bras retombant tristement et la tête penchée vers la terre, comme pour dire : Plus d'espérance ! « Pauvre infortunée, pensait-elle, si tu as mérité ton sort, je tâcherai de te soulager, car tu seras assez punie, et ce n'est pas à moi qu'appartient la justice ; mais si ton cœur est pur, ou s'il est purifié par le repentir, oh ! je deviendrai ton amie, j'adoucirai ton sort ; car, je ne sais pourquoi, ton aspect m'a frappée, je n'ai pu t'oublier, je t'aperçois sans cesse devant mes yeux ; je vois cette pauvre petite fille, tu l'excites à courir, à jouer comme les enfants de son âge, et elle le fait d'un air si triste, qu'elle semble te dire : Je suis bien jeune, mais déjà mon âme est fermée au bonheur ! »

Anna s'entretenait de ces pensées, qui ne l'empêchaient pas de parcourir machinalement les touches de son piano, lorsqu'elle entendit une voiture s'arrêter à sa porte. Un peu de curiosité la poussa vers la croisée, et elle ne fut pas peu surprise de voir un brillant équipage et trois ou quatre laquais à livrée, dont l'un, ouvrant la portière, aidait son maître à descendre ; elle le fut bien davantage lorsque un instant après, elle entendit le même laquais annoncer le duc de

Saxe-Teschen, qui ne tarda pas à paraitre. La marquise et Anna s'avancèrent vers lui pour le recevoir.

« Madame, dit-il à la marquise, j'ai appris hier par le docteur Niemeyer que vous étiez de retour dans cette ville, et je me suis empressé de venir vous offrir mon hommage. J'ai gémi de l'ordre qui vous a éloignées de Vienne, et si j'avais pu l'empêcher ou le faire rétracter, vous ne devez pas douter que je ne m'y fusse employé de tout mon pouvoir. Enfin justice vous a été rendue, bien qu'un peu tard, et vous voulez bien, Madame, que je vous en témoigne ma vive satisfaction. »

La marquise remercia beaucoup le duc de l'intérêt qu'il daignait lui montrer, ainsi qu'à sa fille : « Vous allez penser, Madame, reprit le duc, que la visite que j'ai l'honneur de vous faire est un peu intéressée, et cela est vrai; mais ne vous en prenez, je vous prie, qu'au beau talent de mademoiselle de Saint-Ange. J'en ai gardé un trop précieux souvenir pour que je ne désire pas que mes deux filles en profitent. Vous n'avez pas, sans doute, oublié que Mademoiselle avait bien voulu se charger de diriger

ma fille aînée dans l'étude de la musique, et que votre départ précipité fut le seul obstacle à ce que mes vœux s'accomplissent. Aujourd'hui l'obstacle n'existe plus, et je viens vous sommer de tenir votre engagement. J'ajouterai que Mademoiselle aura même plus de peine à prendre, car au lieu d'une élève elle en trouvera deux, peut-être même cinq ou six. Une nièce du feld-maréchal Dawn, ma très-proche parente, a trois filles de l'âge des miennes, et elle désire qu'elles aient le même avantage que leurs cousines. »

Le duc finit par inviter la mère et la fille à se rendre chez lui le lendemain, et à lui consacrer leur soirée. Il les prévint qu'il ne s'agissait plus de subir une espèce d'examen public comme chez le prince de Lichstenstein, mais simplement de faire connaissance avec les personnes qui désormais jouiraient du plaisir de les voir. Ce fut en vain que la marquise voulut objecter que sa fille avait pris la résolution de ne jamais se faire entendre en public; le vieux duc avait des réponses à toutes les observations, il levait toutes les difficultés, et il était difficile de résister à des instances aussi bienveillantes. La mar-

quise était d'ailleurs singulièrement flattée de la déférence qu'un si grand personnage lui montrait, et elle croyait aussi devoir lui montrer sa reconnaissance pour les avantages qu'il venait d'assurer à sa fille. Il fut donc convenu qu'Anna se rendrait à ce concert, et quand le duc se retira, il emporta les sincères remerciements de la marquise, qui ne pouvait se lasser de dire qu'elle avait trouvé dans un Allemand toute l'ancienne urbanité française.

CHAPITRE XVII.

La petite fille; reconnaissance.

Le lendemain se leva clair et serein; ce devait être pour Anna un grand jour, et, lorsqu'en se levant elle vit le soleil briller d'un vif éclat et dorer la cime du Kahlenberg, elle se réjouit intérieurement comme si elle eût vu là un heureux présage pour les événements de la journée. Vers huit heures du matin, elle ne manqua pas de se rendre avec la fidèle Allemande à l'allée des Tristes. Elle n'avait pas encore parcouru toute la longueur de l'allée

J. M. Upham sc. Wilde

qu'elle vit la petite fille sortir d'un fourré qui bordait la route. Mais cette fois elle était seule, ou du moins la mère ne parut point. Anna, en promenant ses regards de tous côtés, vit arrêtée, non loin de là, une femme d'une certain âge qui suivait l'enfant des yeux et avait l'air de la surveiller.

La petite fille s'avança timidement vers Anna; elle tenait dans sa main droite un papier ployé, qu'elle lui présenta sans oser lever les yeux. Anna s'arrêta; le papier était ouvert, elle le prit; cacheté, elle l'eût refusé.

« Comment t'appelles-tu, mon enfant? lui dit Anna.

— On m'appelle Émilie, répondit la petite fille en français et avec un accent très-pur. »

Anna avait fait d'abord la question en allemand, et l'enfant, ne la comprenant pas, n'avait pas répondu. A ce nom d'Émilie, tout le cœur d'Anna tressaillit. « Émilie? reprit-elle d'une voix émue; et ta mère, où est-elle?

— Elle est malade.

— Ah! pauvre mère! pauvre enfant! » Anna, comme entraînée par une main invisible, se baissa vers la petite Émilie, et la baisa affec-

tueusement sur le front. Émilie rougit, et à son tour effleura de ses lèvres la main d'Anna.

Mademoiselle de Saint-Ange avait eu soin de se munir de quelques pièces d'or et de bonbons. Ignorant qui était la mère, ne sachant si le don d'une somme d'argent l'offenserait, ou si même les malheurs qui semblaient l'accabler provenaient du besoin ou de toute autre cause, elle craignit de se montrer indiscrète en offrant son or, mais elle remplit de sucreries les poches de l'enfant. Elle lui dit ensuite : « Tu reviendras demain, ma petite amie, tu me donneras des nouvelles de ta mère. » Anna brûlait de savoir ce que le papier contenait, et elle ne voulait le lire qu'en présence de la marquise. Celle-ci écouta avec une vive satisfaction intérieure tout ce que sa fille lui raconta. Elle applaudissait au sentiment délicat qui l'avait empêchée d'offrir de l'or à une inconnue ; elle lui savait gré surtout de la réserve qu'elle avait montrée après avoir reçu le papier, et elle rendait grâce au ciel de lui avoir donné une fille aussi compatissante, aussi retenue et aussi soumise. Le papier contenait les mots suivants :

« Mademoiselle,

« Je suis bien coupable, mais je suis mal-
« heureuse; je ne mérite ni compassion, ni
« estime, et j'ose pourtant m'adresser à vous,
« vous, l'innocence et la vertu même. J'ai long-
« temps hésité à le faire, mais je vous ai vue, et
« l'air de bonté qui respire sur votre figure
« angélique m'a déterminée. Je ne puis me
« nommer encore; tout ce que je puis dire,
« c'est que mon sort est dans vos mains. Ma
« fille vous remettra cet écrit. Si je suis assez
« fortunée pour qu'il vous inspire quelque in-
« térêt, daignez vous retrouver demain à l'allée
« des Tristes; ma fille vous y attendra pour
« recevoir votre réponse : cette réponse déci-
« dera pour toujours de ma destinée. »

Cette lettre énigmatique fut plusieurs fois lue et commentée; elle donna lieu à beaucoup de conjectures, mais on ne s'arrêta à aucune. Cependant quel parti prendre? Cette femme avait certainement des confidences à faire : une promenade publique pouvait-elle paraître un lieu commode? D'un autre côté, fallait-il

qu'Anna se livrât seule à la merci d'une femme inconnue, qui pouvait abuser de sa bonne foi ?

Anna était tellement préoccupée de cette lettre et des réflexions qu'elle avait suscitées, que, même chez le duc de Saxe-Teschen, elle eut bien de la peine à se rendre maîtresse d'elle-même. La société réunie par ce seigneur était peu nombreuse, mais brillante et choisie. Il n'est pas nécessaire de dire que la fille du marquis de Saint-Ange y fut vivement applaudie par tous les assistants ; que les jeunes personnes qui devaient recevoir ses leçons l'accablèrent de caresses et de démonstrations affectueuses ; que les mères louèrent son air de douceur et de sagesse, exaltant d'autant plus son talent et sa belle voix, qu'elles s'attendaient moins à trouver deux talents aussi remarquables unis à tant de jeunesse. La marquise et sa fille se retirèrent très-satisfaites de l'accueil qu'elles avaient reçu ; la première, par les égards dont elle avait été l'objet, acquit la certitude qu'on n'avait pas cessé de voir en elle la veuve d'un homme qui appartenait à la haute noblesse de France, malgré les circon-

stances qui contraignaient sa fille *à donner des leçons ;* la seconde ne songeait qu'à l'avantage que les six élèves qui lui étaient assurées (la comtesse de Dornbach, qui se trouvait présente, avait aussi voulu lui confier sa fille unique), allaient lui procurer ; et dans cet avantage, elle ne voyait que la faculté de fournir amplement à tous les besoins de sa mère, et peut-être aussi à ceux de la petite fille dont la jolie figure lui revenait à l'esprit.

C'était la première fois peut-être que la nuit lui paraissait longue. L'agitation de la soirée, se prolongeant assez avant dans la nuit, empêchait le sommeil de fermer sa paupière, et l'image d'Émilie profitait de cette insomnie pour se peindre avec de plus vives couleurs. Enfin le jour arriva, et avec le jour l'imagination d'Anna commença de se calmer, parce qu'elle voyait s'avancer le moment où toutes ses conjectures feraient place à la connaissance du fait qui les avait produites.

La petite fille se tenait à l'entrée de l'allée des Tristes. Aussitôt qu'Anna parut, elle courut vers elle, ses bras étendus; puis elle s'arrêta, n'avançant plus que lentement et les yeux bais-

sés. Anna remarqua qu'on lui avait mis une robe plus propre que celle de la veille, qu'elle avait du linge blanc et ses cheveux noués avec un ruban noir presque neuf. Anna pensa qu'on l'avait parée de ses habits de fête; elle la prit dans ses bras, et, l'élevant à la hauteur de sa figure, elle l'embrassa en lui disant : « Va, ma petite Émilie, va dire à ta mère que je l'attends ici; Émilie fit deux ou trois pas; puis elle revint prendre la main d'Anna qu'elle couvrit de baisers. « Maman va venir, lui dit-elle. »

Anna, se retournant alors, vit la vieille femme qu'elle avait remarquée la veille, rentrer dans le faubourg. Elle comprit que cette femme, sur l'accueil fait à Émilie, avait pensé que la mère pouvait, à son tour, se présenter.

« Cette femme qui s'en va n'est donc pas ta mère? dit Anna à l'enfant.

— Oh! non; maman est restée à la maison.

— Eh! pourquoi y est-elle restée?

— Je ne sais pas; elle ne me l'a pas dit.

— Et que t'a-t-elle dit en t'envoyant?

— Elle m'a dit que je devais vous aimer beaucoup, et je vous aime bien, ajouta Émilie en baisant de nouveau les mains d'Anna.

— Et pourquoi faut-il que tu m'aimes ?

— Je ne sais pas ; maman dit qu'elle doit bien vous aimer aussi, mais que vous ne pouvez pas l'aimer.

— Grand Dieu ! qu'entends-je ? » Ces mots furent pour Anna un trait de lumière. « Pourquoi, pourquoi ne puis-je pas l'aimer ? continua-t-elle.

— Ah ! c'est qu'elle vous a fait du mal, et quand elle dit cela, elle pleure, et je pleure aussi moi ! » En même temps, des larmes tombèrent des yeux de l'enfant.

« Pauvre petite ! » s'écria Anna tout attendrie; et elle l'embrassa de nouveau.

Au bout d'un instant, la mère parut. Elle portait, comme le premier jour, un vêtement de deuil ; sa figure était à moitié cachée sous un voile de crêpe noir ; sa démarche était embarrassée. Il semblait qu'elle craignît d'avancer et que cependant elle voulût arriver au plus tôt. Anna fit aussi quelques pas vers elle, tenant par la main Émilie. « O mon Dieu ! dit la mère, je vous rends grâces ! Daignez compléter votre ouvrage, ensuite envoyez-moi la mort ! je ne me plaindrai pas !

— Que dites-vous, Madame, répliqua immédiatement Anna, si Dieu exauçait votre vœu, que deviendrait cette enfant?

— Je vous la lèguerais et je mourrais heureuse.

— Ah! Madame, hâtez-vous de mettre fin à mon incertitude... le son de votre voix, votre démarche, les traits d'Émilie, ce nom même, tout me rappelle une sœur que j'aimais...

— Que vous aimiez?

— Que j'aime encore... que je voudrais presser dans mes bras...

— Ah! bonne, ah! généreuse Anna! la voilà devant vous, à vos pieds, cette sœur si peu digne de vous. »

En prononçant ces mots, Émilie tomba sans connaissance. Anna, fondant en larmes, s'empressa de la secourir; la petite fille pleurait en criant : « Maman! maman! » et la bonne allemande courait à la fontaine tremper dans l'eau un mouchoir et appeler du secours. Mais, à huit heures du matin, l'allée des Tristes est déserte; il ne paraissait personne; elle revint vers sa maîtresse, portant un peu d'eau dans le creux de ses mains et celle que son mouchoir

avait pu retenir. Heureusement son secours était peu nécessaire. Émilie, rappelée à elle par les cris déchirants de sa fille et par les soins d'Anna, avait bientôt repris l'usage de ses sens. Anna l'aida à se relever; puis la pressant contre son cœur : « Ma sœur, ma sœur, lui dit-elle, pourquoi ne vous êtes-vous pas fait connaître dès le premier moment?

— Bonne Anna, répondit Émilie, je me sentais si coupable envers vous, envers ma pauvre mère, que, pendant plusieurs jours, je me suis réduite à vous contempler sans oser vous parler, ni même me présenter devant vous. Cependant je savais que c'était par les fruits de votre travail que vous souteniez notre mère, et j'ai pensé qu'une fille si tendre ne pouvait pas être sœur inflexible. Malgré mes torts infinis, j'ai osé compter sur le pardon. J'ai appris hier avec transport que vous aviez accueilli ma fille; j'ai su aujourd'hui que vous l'aviez comblée de vos caresses, et je me suis encouragée à soutenir votre présence.

— Cessez de parler ainsi, répondit Anna. Dites seulement que vous venez de me rendre ma sœur; ma sœur telle que je l'ai toujours

désirée. Ah! que ma mère va être satisfaite; car, n'en doutez pas, elle vous aime toujours.

— Non, cela n'est pas possible; je l'ai trop offensée.

— Ma sœur, le cœur d'une mère s'ouvre toujours pour ses enfants. Il s'agit seulement de ménager sa sensibilité en la préparant à la première entrevue.

— O ma sœur! que pourrai-je donc faire pour payer tant de bonté?

— M'aimer comme je vous aime et oublier le passé.

— M'en souvenir toujours pour vous aimer davantage. »

CHAPITRE XVIII.

Repentir et pardon.

Les deux sœurs s'acheminèrent vers la maison de la marquise. Émilie était faible, ses genoux tremblaient. « Rassurez-vous, ma chère sœur, lui disait Anna. Le ciel m'accorde aujourd'hui ce que depuis quatre ans je lui demande; il ne laissera pas son ouvrage imparfait. J'entrerai dans la chambre de ma mère avec ma petite Émilie, vous resterez dans le salon, et vous vous montrerez quand le moment paraîtra favorable; et ce moment viendra, soyez-en certaine. »

La marquise venait de se lever. Anna parut,

tenant sa nièce par la main. « Qu'est-ce que cette enfant? demanda la marquise.

— C'est la fille de cette dame qui m'a écrit, et cette pauvre enfant m'a semblé si intéressante, que je n'ai pu résister au plaisir de vous l'amener.

— En effet, elle est bien, répondit la marquise en regardant avec attention Émilie. Sa pâleur même ne la dépare pas. Mais enfin sa mère, savez-vous qui elle est? connaissez-vous la cause de ses chagrins?

— Oui, ma mère. C'est une dame française, parisienne. Les malheurs du temps l'ont réduite à quitter la France; elle est veuve, et n'a que fort peu de moyens d'existence.

— Eh bien! ma fille, vous l'aiderez, j'en suis sûre, pour peu que vous le puissiez.

— Oui certainement, ma mère, et quand vous la connaîtrez, vous m'exhorterez à le faire, si je ne le fais de moi-même. Voyez donc sa fille; elle est charmante; voyez cet air doux, fin, délicat; je ne me lasse pas de l'embrasser. » Tout en disant ces mots, Anna poussait l'enfant vers la marquise, qui ne put s'empêcher de dire : « C'est singulier, elle ressemble...

— J'ai trouvé aussi cette ressemblance..... C'est peut-être pour cela que j'ai eu tant de plaisir à la combler de caresses. Ma petite Émilie, continua Anna, demandez à Madame la permission de l'embrasser.

— Émilie! dit la marquise. Pauvre enfant! tu ne sais pas combien ce nom me fait de mal. N'importe, tu ne dois pas en souffrir. » Et la marquise, en disant ces mots, prit l'enfant sur ses genoux. Émilie, de ses petits bras, cherchait à l'entourer, à la presser, et la marquise lui rendait ses caresses en répétant : « Pauvre enfant!

— Je suis fâchée, dit Anna, d'avoir prononcé le nom de cet enfant, puisqu'il vous rappelle de tristes souvenirs. Si pourtant ma sœur vivait encore, si le repentir la ramenait vers vous, si elle était malheureuse et souffrante, car vous savez bien qu'elle est comme nous dans l'exil, refuseriez-vous un pardon qui, j'en suis sûre, est au fond de votre cœur?

— Ne me parlez point de cela, ma fille. Émilie s'est rendue indigne de mon amitié; si je pouvais croire du moins qu'elle a été dominée, subjuguée par son mari!

— Ma mère, cela est probable; je vous l'ai

toujours dit, et je ne crois pas m'être trompée. La mère de cette enfant me l'assurait tantôt; car elle l'a connue à Paris; elle l'a même vue en Allemagne.

— Y a-t-il bien longtemps?

— Non, ma mère, à peine quelques mois. C'était principalement pour me donner des nouvelles de ma sœur que cette dame a désiré me voir; car ma sœur le lui a recommandé. Cette pauvre Émilie! on dit qu'elle déplore ses torts passés; elle gémit, elle pleure; le repentir la poursuit partout, et cependant elle est plus à plaindre qu'elle n'est coupable. C'est là ce que m'a dit l'étrangère.

— Vous l'avez toujours excusée; peut-être cherchez-vous à le faire encore : cela prouve votre bon cœur; mais, je le répète, je ne veux plus en entendre parler; cela rouvre toutes mes plaies.

— Ah! ma mère, de la pitié pour le malheur, de l'indulgence pour le repentir.

— Eh bien! quand je voudrais user d'indulgence, comment le pourrais-je? Est-ce à moi de parcourir l'Allemagne pour chercher une fille ingrate?

— Qui vous a dit, ma mère, qu'elle ne vous cherche pas, au contraire? D'ailleurs, cette étrangère la connaît; elle sait où est ma sœur. Je soupçonne même qu'elles entretiennent une correspondance active, et que la mère de l'enfant a fait connaître à ma sœur notre demeure. Je ne serais pas surprise d'apprendre quelque jour qu'elle est à Vienne. Je ne sais, continua Anna, mais en questionnant l'étrangère sur cette enfant, qui me rappelait ma sœur, je l'ai vue embarrassée; elle ne m'a répondu que par des mots ambigus. Vous dirai-je toute ma pensée? j'ai cru que cette enfant était la fille..... la fille de ma sœur.

— De ce misérable Forton! s'écria la marquise en repoussant l'enfant. »

Émilie, effrayée, se mit à pleurer.

« Ma chère mère, reprit Anna, voudriez-vous punir cette enfant des crimes de son père? Voyez ses larmes, sa douleur, ses petites mains qui vous implorent. Grâce pour elle; je vous la demande à vos genoux. Oui, c'est la fille de ma sœur que vous avez tenue dans vos bras; c'est votre sang; ne le repoussez pas.

— Mais comment savez-vous, répondit la

marquise très-émue, que cette enfant est fille d'Émilie? quelle preuve pouvez-vous en avoir?

— Cette dame qui s'est chargée de l'amener à Vienne ne m'a pas laissé sur ce point le moindre doute. Maintenant faut-il que cette innocente créature souffre pour son père, qui, lui-même, n'a que trop expié sa conduite coupable? Vous ne le voudriez pas, ma mère, et la pauvre enfant retrouvera l'amour maternel dans votre cœur. » Émilie regardait la marquise avec des yeux si suppliants, que cette dernière ne put résister davantage; elle lui ouvrit ses bras. L'enfant s'y jeta, et à ses pleurs succéda un sourire gracieux qui charma la marquise.

Jusque-là tout arrivait au gré d'Anna; mais il ne suffisait pas que la fille de Forton fût reconnue et soufferte, il fallait encore qu'Émilie rentrât en grâce; et c'était là le plus difficile. « Je vais, dit Anna, prévenir l'amie de ma sœur que vous gardez auprès de vous notre petite Émilie. Je crois, ma mère, que vous le voulez bien?

— Oui, ma chère fille, puisque vous le voulez aussi.

— Mais que dira-t-on à ma sœur? Lui mandera-t-on que vous voulez la bannir à jamais de votre présence? ou bien lui laissera-t-on espérer qu'à force de repentir, elle rentrera dans ses droits auprès de vous?

— Son repentir, ma fille, pourra-t-il jamais réparer le mal qu'elle m'a fait?

— Ma mère, souvenez-vous que vous m'avez cité souvent ce beau vers:

Dieu fit du repentir la vertu des mortels.

— Pouvez-vous m'assurer qu'elle a cette vertu? Peut-être, si je la voyais détestant sa conduite passée, s'attachant à la faire oublier par une conduite meilleure... Mais où est-elle maintenant? Est-ce en restant loin de nous, qu'elle entend prouver ce repentir dont vous parlez?

— Elle serait à vos pieds, si elle avait pensé que vous daigneriez l'y souffrir.

— Anna! vous me trompez; vous savez où est votre sœur.

— Eh bien, ma mère, je le sais, j'en conviens, accordez-moi son pardon et bientôt, oui

bientôt vous la verrez embrassant vos genoux. Ah ! je vous en conjure ; cette aimable enfant vous le demande avec moi.

— Pardon, ma mère. Pardon, pardon ! répétait l'enfant.

— Oh ! pardon ! ou je meurs.

— Juste ciel ! Émilie ! »

C'était elle en effet qui, ne pouvant plus résister à son émotion, s'était précipitée aux pieds de la marquise. Celle-ci essaya d'abord de détourner la tête ; mais la douce voix de l'enfant l'émut, l'attendrit. Vaincue, subjuguée par les caresses enfantines de la petite fille, par l'ascendant d'Anna, par la douleur d'Émilie, la marquise releva cette dernière, et la reçut sur son sein en disant : « Puisse le ciel bénir la mère et les filles ! »

L'émotion des acteurs de cette scène touchante était vive mais douce ; les cœurs se soulagèrent par des épanchements mutuels, et bientôt cette journée orageuse ne laissa que la trace des douleurs qu'elle avait réveillées. La marquise disait : « J'aurai mes deux filles pour me fermer les yeux. » Émilie allait de sa sœur à sa mère, l'œil brillant de joie et de bonheur ;

l'enfant voulait unir dans ses petites mains les mains de sa mère et de la marquise, Anna remerciait Dieu qui avait accordé à ses prières l'objet de tous ses désirs. Cependant la marquise désirait savoir tout ce qu'Émilie avait fait et souffert soit avant son départ de Paris, soit durant son exil. Émilie, voulant satisfaire la marquise et sa sœur, commença aussitôt le récit de ses infortunes.

CHAPITRE XIX.

Récit d'Emilie.

« Je ne prétends pas m'excuser ou pallier mes torts en les rejetant sur un autre ; je ne veux pas surtout charger la mémoire d'un homme qui me fut cher ; je dirai seulement qu'avec moins de confiance en mon mari je n'aurais point commis les fautes que j'ai à me reprocher. On ne cessait de mettre sous mes yeux la supériorité de ma sœur, de cette bonne sœur à laquelle je dois aujourd'hui mon bonheur et celui de ma fille, l'injuste prédilection de mon père

pour elle, et surtout les préférences du commandeur mon grand-oncle ; peu à peu mon cœur s'ulcérait, et la haine prenait la place des sentiments dont la nature me faisait un devoir.

« Je n'ai pas besoin de vous rappeler que Forton s'était jeté à corps perdu dans la révolution ; il avait été d'abord entraîné par le fameux Mirabeau ; mais quand celui-ci, craignant que la révolution n'allât trop loin, voulut s'arrêter, Forton se sépara de lui et se lia plus particulièrement avec Danton, Camille Dumoulin et Robespierre. Dès ce moment il ne recula devant aucun excès ; il avait juré haine implacable au roi et à son gouvernement, et il voulait, disait-il, tenir son serment. Vous savez qu'il avait l'art de s'exprimer facilement, et que sa parole était persuasive ; elle le fut pour moi du moins, car il me fit partager ses idées philosophiques, c'est-à-dire anti-religieuses et subversives de tout ordre. Les grands mots de droits du peuple, de liberté, d'égalité, de fraternité, me séduisirent au point que je crus d'abord que les Français allaient devenir un peuple de frères. Hélas ! je devais être cruellement détrompée.

« Quand le 10 août arriva, je savais par lui ce

qui se préparait ; mais il me défendit d'en parler. Sa vie, me dit-il, dépendait du secret ; je n'eus garde de le trahir. Je n'appris qu'au bout de cinq ou six jours le meurtre du commandeur et le danger que mon père avait couru.

« Ce fut pour obéir à mon mari que je cessai entièrement d'aller chez vous, ma mère ; en revanche, il me produisait dans le monde et me procurait chaque jour des distractions nouvelles ; de sorte que je me trouvai tout à coup lancée au milieu d'un tourbillon qui m'emportait malgré moi, me livrait tout entière au plaisir et me faisait perdre jusqu'au sentiment de mes devoirs.

« Je ne vous dirai pas tout ce qui m'est arrivé pendant les premiers mois qui suivirent votre départ ; je me vis en possession de tous les biens de mon père, de ceux de mon oncle, de plusieurs domaines qui avaient appartenu à l'Église ou à des seigneurs émigrés à la suite des princes, et j'en jouissais sans scrupule, ne m'enquérant nullement de la manière dont ils avaient été acquis. Je m'en rapportais aveuglément à mon mari sur tout ; il m'avait rendue mauvaise sœur et fille ingrate, il me rendit aussi infidèle à mon Dieu et à

mes devoirs. Il est vrai que ne voyant, n'entendant que des hommes qui faisaient ostentation d'incrédulité, de perfidie, de vues intéressées ou d'égoïsme, j'avais fini par me persuader qu'il n'y avait point de vertu sur la terre, que la probité, la morale, la bonne foi n'étaient que pour les dupes, et que l'intérêt personnel devait être la seule règle de toutes nos actions.

« Quand ma fille eut reçu le jour, je parlai de baptême, et l'on me tourna cruellement en ridicule. Mon mari déclara que sa fille ne serait point chrétienne et qu'elle ne rendrait de culte qu'*à la raison*. Cette fois Forton ne put me convaincre ni par ses sarcasmes et ses railleries, ni par ses longs raisonnements. Je pris le parti de dissimuler, car je craignis qu'il ne m'enlevât ma fille. Les principes religieux que je tenais de vous, ma mère, se réveillèrent avec force au fond de mon cœur; je commençai à me repentir d'une folle confiance qui m'avait pas à pas conduite à l'irréligion, et j'ondoyai moi-même ma fille, en attendant qu'il me fût permis de la présenter à l'église pour y recevoir le baptême. C'est la première chose que j'ai faite en arrivant en Allemagne.

« Cependant la révolution ou plutôt l'anarchie faisait des progrès effrayants. Le roi, la reine avaient péri, et des milliers de victimes avec eux. Plusieurs factions s'étaient formées, et chacune cherchait à s'arracher le pouvoir ; celle qui triomphait immolait les autres. Je ne connaissais guère ce qui se passait au dehors que par les récits de Forton. Exclusivement occupée de ma fille, je ne sortais plus, et lorsque Forton me rendait compte des événements, je les voyais passer sous mes yeux avec tant de rapidité que je n'y prenais qu'un bien faible intérêt. Seulement je le conjurais de songer à sa sûreté. Ce fut surtout lorsqu'il vint m'apprendre le supplice de Danton et de ses amis que mes instances devinrent plus vives. J'avais de noirs pressentiments, mes paroles le troublèrent et je lui fis partager mes terreurs. Il songeait à quitter Paris clandestinement lorsqu'il fut arrêté.

« Mes alarmes furent grandes, lorsque la nuit arriva et que je ne l'entendis point rentrer. Je passai plusieurs heures à l'attendre, et ce furent autant d'heures d'angoisses. Je n'appris que le lendemain la triste vérité. Je demandai à communiquer avec lui, et je ne l'obtins qu'avec

beaucoup de peine. Je n'ai vu Forton qu'une seule fois, et je n'oublierai jamais cette funeste entrevue.

« Ma chère Émilie, me dit-il d'un ton assez « ferme, ils veulent ma tête, et demain j'aurai « cessé d'exister. Je ne m'en plains pas; chargé « de crimes odieux envers ta famille, infidèle à « l'honneur, traître à mon roi, je n'aurais sup- « porté la vie que comme un lourd fardeau; « tôt ou tard peut-être j'aurais voulu m'en dé- « barrasser. Voilà où m'ont conduit l'esprit de « vengeance et la philosophie du siècle. Je me « suis retiré de Dieu, et Dieu s'est retiré de « moi. Près de quitter le monde, j'ai senti se « dissiper toutes mes illusions; et l'éternelle « vérité a repris ses droits. Je m'étais fait un « jeu d'offenser le ciel, mais le ciel est juste, il « me frappe; puisse-t-il, en acceptant comme « expiation le sacrifice de ma vie, me dérober « par sa miséricorde à sa rigoureuse justice! « C'est moi qui ai dirigé le poignard qui ôta la « vie au commandeur; je voulus épargner ton « père, mais c'est moi qui l'ai fait surveiller « tout le jour, comme une proie que je voulais « m'assurer; c'est moi qui l'ai, malgré lui, forcé

« de se rendre à Sédan, et, je l'avoue à ma « honte, moi qui l'ai dénoncé au tribunal ré- « volutionnaire, où il aurait péri si le Dieu que « j'ai si longtemps méconnu ne lui eût ménagé « un libérateur. J'ai ensuite poursuivi celui-ci « de ma haine; j'ignore s'il a pu s'y soustraire. « J'ai fait arrêter le vieux serviteur de ton père, « Dubois, pour lui arracher les débris qu'il « avait sauvés de la succession de ton oncle; « j'ai fait traîner à l'échafaud le notaire qui, « chargé d'exécuter les dernières volontés de ton « oncle, avait fidèlement rempli sa mission. J'ai « voté avec la Montagne la mort de Louis XVI; « j'ai contribué à la chute et au supplice des « Girondins; aux Jacobins, à la Convention, « j'ai fait toujours les motions les plus san- « guinaires; le sang que j'ai répandu retombe « aujourd'hui sur ma tête; le mien s'y mêlera; « je le répète : le ciel est juste.

« J'aurais désiré me réconcilier avec lui, « mais j'ai poursuivi avec un acharnement fré- « nétique les ministres de l'autel. Je me suis « moi-même privé de tous les secours, et cepen- « dant je sens combien les consolations de la « religion me seraient nécessaires. Dieu, ce

« Dieu terrible, dont j'ai nié si longtemps l'exis-
« tence, appesantit sur moi sa main vengeresse;
« mais je m'adresserai à lui du fond du cœur;
« je lui demanderai clémence et pardon; et j'es-
« père qu'il ne m'abandonnera pas dans mes
« derniers moments, tout criminel que je suis.
« Prie-le avec moi, Émilie; demande-lui grâce
« pour ton malheureux époux. »

« A ces mots, Forton se jeta à genoux; je l'imitai et je priai avec ferveur. Je vis des larmes humecter les yeux de Forton; pour moi, je pleurais abondamment. Au bout de quelques instants, il se releva plus tranquille, et ce fut lui qui me donna du courage, au lieu de recevoir de moi des consolations. Il reprit la parole.

« Mon Émilie, que ma mort soit pour toi
« une leçon salutaire. Pardonne-moi le mal que
« je t'ai fait en te rendant parjure aux serments
« que tu avais faits à ton Dieu. Retourne à lui
« de cœur; car lui seul est, tout le reste périt.
« Prends soin de notre fille; élève-la dans la
« religion de nos pères, et qu'elle ignore qu'elle
« eut pour père un forcené pour qui rien ne
« fut sacré. Maintenant, ma chère Émilie, re-

« tire-toi ; j'ai besoin d'être seul pour me « recueillir. Je ne veux point abandonner ma « vie, sans la défendre, au monstre qui me pour- « suit ; mais c'est sans aucun espoir de succès. « Adieu, ma femme, adieu pour la dernière « fois ; ta présence m'affaiblit, et je dois avoir « du courage. » A ces mots, il m'embrassa, me recommanda de prier pour lui, et me conjura de lui pardonner au nom de ma famille. Et moi, qui avais tant besoin de pardon pour moi-même, j'osai l'accorder pour tous ceux que j'avais offensés !

« Je ne pus revoir mon époux. Le barbare Fouquet me repoussa, à deux reprises, par d'amers sarcasmes ; il finit par me menacer de m'envoyer *tenir compagnie* à mon mari. Si je n'avais pas eu ma fille, j'aurais bravé les menaces de ce monstre ; ma fille m'attachait à la vie.

« Les ennemis de Forton ne bornèrent pas leurs vengeances à son supplice. Ils prononcèrent la confiscation de ses biens, et ils me proscrivirent moi-même. Je fus bannie du sol français. Des gendarmes me conduisirent comme une vile criminelle jusqu'au delà de Metz. Jus-

que-là, je n'avais eu que des peines morales; ici commencèrent les souffrances physiques, les privations et la misère. Quand on m'eut arrêtée, on m'emmena de mon domicile sans me laisser le temps de rien prendre, pas même des langes pour ma pauvre fille; et lorsqu'après le jugement on me tira de la conciergerie, où j'avais été renfermée, ce fut pour me livrer aux gendarmes. Ma sentence d'exil porte la clause que toute tentative de ma part pour rentrer en France, sera punie de mort. Je n'avais donc nul espoir. Heureusement j'avais sur moi, au moment où l'on m'arrêta, une somme en or d'environ quatre cents francs que je pus soustraire à la cupidité de mon geôlier, en les faisant glisser dans mes bas, et deux bagues de diamants que je gardai dans ma bouche. Cette faible somme et celle que je retirai de la vente de mes deux bagues me suffirent à peine pour subsister quelques mois. Les voyages coûtent fort cher en Allemagne, et je fis d'abord celui de Coblentz avant d'entreprendre celui de Vienne.

« J'avais su de Forton que mon père avait été vu à Coblentz, je m'y rendis malgré la dis-

tance de cette ville au lieu où je me trouvais. Parvenue à Coblentz, j'allai de porte en porte pour vous chercher, mais ce ne fut qu'au bout de plusieurs jours qu'un émigré français m'assura que vous étiez partie pour Vienne, avec mon père et ma sœur. Je ne balançai pas alors sur le parti que je devais prendre ; je partis pour Vienne, et j'employai plusieurs mois en vaines recherches. Pendant ce temps, mes fonds s'épuisèrent; je fus réduite au travail de mes mains. Encore, j'ignore comment j'aurais pu subsister si la maîtresse du logis plus que modeste où j'ai passé quatre ans, n'avait pris intérêt à moi, et ne m'avait procuré de l'ouvrage. Mais qu'est-ce que le produit de quelques broderies ? J'avais pensé à tirer parti de mon très-faible talent de musicienne ; mais j'avais perdu presque entièrement l'habitude du clavier, et j'aurais dû me remettre à l'étude pendant bien longtemps avant de me trouver en état d'enseigner aux autres.

« J'avais tout à fait perdu l'espérance de vous retrouver lorsque la Providence permit, il y a trois mois environ, que je rencontrasse le comte de Marigny que je me souvenais d'avoir

vu à Paris. Je le reconnus, je l'abordai et lui demandai des nouvelles du marquis de Saint-Ange. Sa réponse me fit verser bien des larmes. Il m'apprit la mort de mon pauvre père. Il ajouta que peu de temps auparavant mon père était parti pour Baden avec sa famille; qu'il ignorait ce que celle-ci était devenue, mais qu'il pensait qu'elle était restée dans cette ville.

« Quelque chagrin que j'eusse de la perte de mon père, je me réjouis d'apprendre que vous pouviez être à Baden. Je pensai que, dans cette ville très-peu étendue, il me serait plus aisé de vous retrouver. Je réunis toutes mes ressources et j'entrepris le voyage, espérant enfin que le ciel prendrait pitié de mes douleurs, et que ma démarche ne serait point, cette fois, infructueuse. Je me présentai dans toutes les auberges, tous les hôtels garnis; je finis par m'adresser aux médecins du pays, pensant que, puisque mon père était mort dans leur ville, quelqu'un d'eux aurait été appelé. J'en vis deux ou trois avant d'arriver au docteur Schenk, qui me donna enfin de vos nouvelles. Il me dit que vous veniez de repartir pour Vienne, et il me donna

l'adresse d'un de ses amis, le docteur Niemeyer.

« Ce docteur Niemeyer m'a semblé si bon, si honnête, que je n'ai pas balancé à me découvrir à lui. Il a été touché de mon récit, m'a parlé longuement de vous, de ma bonne sœur; il m'a donné de l'espérance. Il voulait d'abord me présenter lui-même, mais j'ai craint que, trop justement irritée, vous ne voulussiez ni me voir, ni m'entendre. J'ai voulu m'assurer auprès de vous d'un intermédiaire; j'ai compté sur la générosité d'Anna. J'ai donc supplié le docteur de garder mon secret; il me l'a promis, et ayant su par lui qu'Anna se rendait chaque matin à l'allée des Tristes, j'y suis allée plusieurs jours de suite avec ma petite Émilie. Mais j'avais beau lire sur le visage de ma sœur la bonté de son cœur, je n'osais me présenter devant elle. J'ai eu alors l'idée d'envoyer ma fille avec la maîtresse de mon logis. Vous savez tout le reste. Maintenant tout ce que le ciel me laissera de vie, employé à vous aimer, à vous servir, pourra-t-il m'acquitter envers la tendre sœur qui m'a reçue dans ses bras, malgré tout le mal que je lui ai fait, envers l'excellente mère dont j'ai si mal reconnu l'affection ! »

Au moment où Émilie terminait son récit, le docteur Niemeyer se fit annoncer. Il ne s'attendait pas à trouver la Émilie, et il fut ravi de l'y voir, parce que la réconciliation déjà opérée lui épargnait la peine de manquer à la parole qu'il avait donnée. Il avait promis à Émilie de garder un silence absolu, et il venait déterminé à le rompre. Touché du repentir qu'elle lui avait montré, il ne pouvait plus supporter l'idée de la voir si malheureuse, tandis qu'un mot peut-être pourrait rétablir la bonne intelligence entre la mère et la fille. « Je m'aperçois, Madame, que vous avez pardonné et je vous en félicite. Vous avez fait pour votre fille ce que vous demandez chaque jour à Dieu de faire pour vous : *Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés ;* sentence terrible contre ceux qui ne respirent que vengeance, mots pleins d'espoir pour la bonne mère qui reçoit dans ses bras sa fille égarée. »

CHAPITRE XX.

Une ancienne connaissance.

La famille de Saint-Ange, aussi heureuse qu'elle pouvait l'être dans l'exil, passa quatre ans entiers, depuis sa réunion, dans le repos et l'aisance due au talent de l'infatigable Anna. Celle-ci continua pendant longtemps à donner des leçons aux six élèves que le duc de Teschen lui avait données; elle en eut ensuite beaucoup d'autres, et partout elle recueillait nn tribut d'admiration pour ses vertus douces et paisibles, non moins que pour son talent. Elle avait

pris sa petite nièce Émilie en amitié, et, remarquant en elle d'heureuses dispositions, elle l'avait mise au piano de fort bonne heure, de sorte qu'à neuf ans, elle pouvait passer pour un petit prodige. Émilie avait soin du ménage; la jeune Allemande, constante dans son affection, promettait de suivre la famille partout où elle irait, et la marquise, se fatiguant de plus en plus du monde, bornait ses plaisirs à la lecture, à l'entretien de ses filles, à la naïve loquacité de l'enfant, et à la société d'un très-petit nombre de personnes choisies parmi lesquelles on distinguait l'honnête docteur Niemeyer.

Cet état de paix ne pouvait pas durer bien longtemps; et la famille proscrite, tout en se glorifiant d'appartenir à la France victorieuse de ses ennemis par la bravoure de ses armées et le talent de ses généraux improvisés, voyait avec peine que le théâtre de la guerre semblait définitivement établi entre le Rhin et le Danube. A la suite de plusieurs victoires, Bonaparte avait dicté la paix de Léoben (18 avril 1797), ratifiée le 17 octobre suivant; mais les gens clairvoyants ne voyaient dans ce traité qu'un court armistice. Un général français,

ambassadeur à Vienne, républicain enthousiaste, aujourd'hui roi et grand partisan des monarchies même absolues, venait d'arborer sur la porte de son hôtel, le drapeau tricolore avec cette inscription : *liberté*, *égalité*. La populace assaillit l'hôtel, elle fut repoussée à coups de fusil. L'ambassadeur quitta Vienne et se rendit à Radstads. L'Autriche, entrevoyant une rupture, réunissait des armées sur le Danube, la Russie déclarait l'intention de prendre part à la guerre, l'Angleterre soulevait avec des leviers d'or tous les cabinets, le gouvernement français demandait des explications qu'on ne donnait pas : la guerre était imminente : le Directoire prit l'offensive (1799). Mais les Français, partout repoussés, grâce à l'impéritie du Directoire, perdirent en peu de temps toutes leurs conquêtes, heureux de pouvoir défendre leurs anciennes limites.

La sécurité régnait alors à Vienne ; la famille de Saint-Ange la partageait ; mais bientôt on reçoit la nouvelle que, du fond de l'Égypte, conquise par les armes françaises, Bonaparte s'est élancé sur les côtes de la Provence. On suit sa marche rapide d'un œil inquiet. On le voit

servant le parti qui va renverser le Directoire; mais sa vaste ambition est connue; on prévoit qu'il fera tourner la victoire à son avantage; le 18 brumaire a lieu; déclaré premier consul avec d'immenses pouvoirs, il part pour l'armée, et dans tous les cabinets de l'Europe cette nouvelle est comme un cri d'alarme. Une longue série de victoires, commencée à Marengo et terminée à Lintz (14 juin, 19 décembre 1800), force l'Autriche à demander la paix. Les négociations ouvertes à Lunéville, le 31 décembre, amènent le traité du 9 février suivant.

Cette paix rendit la tranquillité à la marquise, car il avait été déjà question pour elle, quand les Français occupaient toute la Haute-Autriche, de se retirer du côté de la Hongrie, ou même plus loin afin d'éviter le contact des troupes républicaines ou consulaires; un événement imprévu vint changer la position de la famille. Après la signature du traité et l'échange des ratifications, le premier consul avait envoyé à Vienne un de ses officiers-généraux pour y traiter de l'échange des prisonniers et régler quelques objets qui n'étaient pas compris dans les conditions du traité. Le duc de Saxe-Teschen avait été dési-

gné par l'empereur pour traiter de gré à gré avec le général les points sujets à litige. Le choix fait de ce seigneur avait été déterminé par la connaissance qu'on avait au ministère de sa dextérité dans les négociations, dextérité qu'il devait à ses voyages et à ses longues relations avec les principaux diplomates. Toutefois les conférences se prolongeaient; le général, d'autant plus exigeant que la victoire donnait à son gouvernement le droit incontestable de l'être, voulait imposer des conditions que le duc refusait comme humiliantes ou onéreuses.

Le duc était doué d'un sentiment exquis de politesse; rien ne lui échappait de ce qui pouvait entrer dans les convenances; il joignait à cela de la finesse et la faculté de s'exprimer en français très-correctement; il soutenait les droits de son pays avec tant de modération et de sagesse, que le général qui, de son côté, savait apprécier le mérite, cédait sur beaucoup de points, ce qui faisait régner entre les deux négociateurs une parfaite intelligence. Aussi quand le duc voulut célébrer avec quelques-uns de ses parents la signature définitive de la paix, il invita le général à honorer de sa pré-

sence la petite fête qu'il se proposait de donner. Le général accepta l'invitation.

La famille de Saint-Ange ne fut point oubliée; on ne pouvait se passer d'Anna; les deux filles du duc ne voyaient pas en elle une simple maîtresse de chant ou de piano, mais une compagne qu'elles aimaient tendrement; il en était de même des petites-nièces du maréchal Dawn, Anna était toujours l'âme de leurs réunions. Suivant la coutume allemande, toute fête est précédée ou suivie d'un banquet; dans cette occasion surtout, il s'agissait de porter des toasts, le banquet était donc chose indispensable; mais on ne voulait pas se priver d'entendre Anna jouer et chanter. Il y avait d'ailleurs un morceau à quatre mains que l'aînée des deux sœurs jouait avec mademoiselle de Saint-Ange, qui avait soin de faire valoir le jeu de son élève en bornant le sien à quelques accords de simple accompagnement; et le duc, qui aimait sa fille et n'était pas fâché de la voir briller, comptait sur la complaisance d'Anna. On chercha le moyen de concilier tous les intérêts, il fut décidé qu'un petit concert précèderait le festin.

Nous ne répèterons pas ce que nous avons

dit plusieurs fois : Anna recueillit une ample moisson d'applaudissements; nos lecteurs s'y attendaient; ajoutons que ses deux élèves en prirent aussi leur part. Parmi les auditeurs se trouvait le général français. C'était un homme d'environ trente-six ans, de belle taille, d'une figure noble et mâle, d'une démarche imposante; mais à l'ensemble de sa personne, on devinait que sous les traits et les dehors du guerrier il cachait un cœur sensible et humain. Toutes les dames qui se trouvaient chez le duc avaient les yeux sur lui, et lui ne regardait qu'Anna; Anna absorbait toute son attention. Elle seule ne s'en apercevait point. La marquise, avertie par Émilie, se tourna vers le général, que, de son côté, elle examina soigneusement et pendant longtemps, comme si elle eût cherché à rappeler ses vieux souvenirs; car il lui semblait que le général ne lui était pas inconnu. Au bout de quelques instants, et aussitôt qu'Anna eut cessé de chanter, elle le vit s'approcher du duc et lui parler à voix basse. Elle ne pouvait pas entendre ce qu'il disait, mais elle présumait qu'il était question de sa fille, et bientôt après ses doutes se changèrent en certi-

tude lorsqu'elle vit l'officier français s'avancer vers elle et, après l'avoir saluée, lui demander d'un ton gracieux si ce n'était point à la marquise de Saint-Ange qu'il avait l'honneur de parler.

« Eh quoi! Madame, lui dit-il, huit années m'ont-elles donc tellement changé, que je n'aie pas l'honneur d'être reconnu de vous?

— Monsieur, répondit la marquise, si j'ai pu, dans le premier moment, ne pas vous reconnaître, c'est que vos traits n'ont frappé que mes yeux; mais le souvenir de votre généreuse conduite s'est gravé dans mon cœur. »

La conversation, ainsi engagée, ne pouvait manquer de prendre de l'intérêt. « Moi-même, Madame, reprit le général, j'étais si loin de m'attendre au bonheur de vous rencontrer ici, que je ne vous aurais point reconnue peut-être, si le plaisir d'entendre mademoiselle votre fille... c'est madame peut-être qu'il faut que je dise, ajouta le général en s'interrompant, et d'un ton d'anxiété que la marquise remarqua et qui la fit légèrement sourire.

— Non, Monsieur, répliqua-t-elle, vous ne

vous trompez point, ma fille est encore mademoiselle de Saint-Ange. »

Dans ce moment même, Anna arriva pour reprendre sa place auprès de sa mère; et quand elle reçut les compliments du général sur la beauté de sa voix et sur le fini de son jeu, elle ne put s'empêcher de rougir et de baisser les yeux. Ce ne fut que sur l'invitation de la marquise qu'elle osa les lever sur le libérateur de son père et lui adresser la parole, ce qui fut pour elle un nouveau sujet d'embarras, parce qu'elle avait peur d'en trop dire ou de ne pas dire assez.

Le général trouva ou plutôt chercha plusieurs fois l'occasion, durant cette soirée, de s'entretenir avec la marquise et ses deux filles. Avant de se retirer, il lui demanda la permission d'aller chez elle lui offrir ses hommages. La marquise ne pouvait pas la lui refuser, et le général ne manqua pas d'en profiter dès le lendemain.

« Vous êtes surprise sans doute, Madame, lui dit-il en entrant, de me voir si empressé de jouir de la faveur que vous m'avez accordée; mais vous devez excuser la franchise peut-être indiscrète d'un militaire, qui prévoit que son

séjour à Vienne ne saurait être long, et qui ne veut rien perdre des avantages que peut lui offrir cette ville. Je sens d'ailleurs que nous aurons quelque confidence mutuelle à nous faire. Vous ne serez pas fâchée peut-être d'apprendre par quel enchaînement d'événements je me trouve à Vienne, et de mon côté je désire vivement connaître ceux qui vous y ont conduite avec votre famille. »

Pendant que le général parlait ainsi, la petite Émilie jouait avec son épée, qu'il avait placée sur un fauteuil, et qu'elle essayait de soulever sans en venir à bout. Elle aurait bien voulu aussi s'emparer du chapeau à plumet, mais elle craignait d'être grondée, et elle se contentait de toucher le plumet du bout des doigts.

« La charmante enfant! s'écria le général.

— Un peu gâtée, répliqua la marquise.

— Elle vous appartient, Madame?

— C'est la fille de madame de Forton.

— Forton! et Madame est votre fille? Il serait possible!... Ah! pardon, Madame, ce nom m'a rappelé une circonstance de ma vie, circonstance bien pénible... »

La marquise se souvint alors qu'à Sédan, le

général lui avait fait voir une note terrible, par laquelle Forton demandait la mise en jugement du marquis, *quelque chose qui pût en arriver;* elle regretta d'avoir nommé sa fille du nom de son mari.

Émilie comprit que la réticence du général cachait quelque noir mystère où son mari avait eu le principal rôle; elle n'avait rien à dire, mais elle souffrait cruellement. La marquise se hâta de détourner la conversation. Elle fit au général un récit succinct de tout ce qui lui était arrivé, soit avant, soit depuis la mort de son mari; elle ne pouvait manquer de parler d'Anna, de son dévouement, de ses soins assidus, de son inaltérable affection pour ses parents. Le général écoutait la marquise avec une sorte de ravissement; de temps en temps il jetait les yeux sur Anna; à la fin il ne put retenir cette exclamation : « Mademoiselle, vous avez un noble cœur! »

Se tournant ensuite vers la marquise : « Pourquoi, lui dit-il, ne tenteriez-vous aucune démarche pour rentrer en France? le premier consul cherche à s'attacher les Français de toutes les classes. Vos biens ne sont peut-être pas tous

vendus; vous pourriez en obtenir la restitution.

— Pour réussir, Monsieur, il faudrait être à Paris. Comment espérer que la voix d'une faible femme exilée à Vienne arrive jusqu'aux oreilles du premier consul?

— Que cela ne vous inquiète pas, répondit le général; rédigez un mémoire, vous me le confiez, je pars pour Paris, et de ma main il passe en celles du premier consul; vous pouvez y compter. Le premier consul m'accorde quelque estime, et je suis presque assuré de réussir.

— Votre offre est trop séduisante, répondit la marquise, pour qu'il me soit permis de la refuser. Je suis bien convaincue que mes filles et moi nous ne saurions placer nos intérêts en de meilleures mains.

— Plus habiles peut-être, Madame, cela se peut; plus dévouées, non. »

CHAPITRE XXI.

Histoire du général.

Le général songeait à se retirer, mais la marquise le somma de tenir l'engagement qu'il avait d'abord pris de rendre récit pour récit.

« Celui que j'aurai à vous faire, Madame, est fort simple, répondit le général, et je doute qu'il puisse vous intéresser; mais vous obéir est mon premier devoir.

« Peu de jours s'étaient écoulés depuis la mise en liberté de M. de Saint-Ange, et déjà les dénonciations contre moi pleuvaient de tous les

côtés. On publiait que M. de Saint-Ange avait passé en pays ennemi, et que le commandant Gerval (c'était moi, Madame,) ne l'avait soustrait au supplice que pour renforcer l'armée des traîtres et des ennemis de la patrie. Ces plates dénonciations ne m'effrayaient guère, car j'avais eu la précaution de me pourvoir, sur la sentence même d'acquittement, du visa et de la signature des deux représentants du peuple. A la fin pourtant elles devinrent inquiétantes ; l'accusateur public avait reçu de Paris une seconde note, par laquelle on l'invitait à procéder contre moi. Heureusement on ne savait pas ou bien on avait oublié que la ville de Sédan avait été mise en état de siége, ce qui faisait passer tous les pouvoirs dans les mains du commandant de la place, et je n'avais été ni révoqué ni suspendu de mes fonctions. Je profitai de cet oubli, et quand l'accusateur public eut eu l'audace de m'envoyer une citation à son tribunal, je fis marcher vers le palais de justice un détachement de soldats. L'accusateur public fut enlevé, jeté dans un cachot et jugé par le conseil de guerre, pour s'être permis de méconnaître l autorité supérieure du commandant; il fut condamné à mort. Je com-

muai la peine en cinq ans de prison, ce qui a été un bonheur pour lui, car pendant la terreur et par les diverses réactions qui ont eu lieu, il aurait infailliblement péri sur l'échafaud s'il était resté en fonctions.

« Cependant j'avais rendu compte à la Convention de tout ce qui s'était passé, et je n'avais pas manqué de faire valoir l'approbation bien formelle des deux représentants, à qui je fis entendre au surplus qu'ils seraient perdus si l'on venait à découvrir à quel prix ils avaient apposé leur visa. Danton était tout-puissant alors, et je le connaissais particulièrement; il me fit nommer commandant à Metz. J'ai su par lui, peu de temps après, que l'auteur de la note avait fortement déclamé contre moi aux Jacobins et à la Convention; mais sa voix s'était perdue au milieu du retentissement de la voix stentorienne de Danton. Une armée ne tarda pas à s'organiser à Metz et dans les environs; le général Jourdan, qui avait été nommé général en chef, me proposa de quitter le service des places et de prendre le commandement d'une brigade, ce que j'acceptai.

« J'ai servi sous ses ordres jusqu'à la fin de

1795; à cette époque, je fus envoyé avec ma brigade en Italie, où j'eus pour chef le général Bonaparte.

« Ce jeune conquérant, dont la gloire commençait à jeter un vif éclat, avait trouvé en Italie une armée jeune et enthousiaste, mais sans argent, sans vivres, sans habits, sans artillerie, presque sans armes; il sut y rétablir l'ordre par sa fermeté, en même temps qu'il s'emparait de la confiance du soldat par ses conceptions neuves et hardies, que le succès couronnait toujours. En moins d'une semaine, il se rend maître du Piémont tout entier; bientôt la Lombardie et la Toscane sont conquises; enfin les brillantes victoires de Castiglione et d'Arcole portent le désordre dans les armées autrichiennes. L'année suivante, l'Allemagne, menacée jusqu'au cœur de ses États par suite de la capitulation de Mantoue, que l'on croyait imprenable, se voit forcée d'accepter la paix de Léoben. Bonaparte, idole de ses soldats qu'il avait si souvent conduits à la victoire, traite de puissance à puissance avec les rois, qu'il contraint de respecter son génie; en même temps il enrichit sa patrie des dépouilles des nations qu'il a vaincues, et il envoie en

France, avec les drapeaux et les canons, trophées de sa victoire, les chefs-d'œuvre de la peinture italienne et de la sculpture grecque.

« Des triomphes plus étonnants encore attendaient celui qui avait déjà conquis tant de gloire. Une expédition poétique et romanesque devait le conduire sur cette terre d'Orient où Alexandre avait laissé les traces de ses conquêtes. D'immenses préparatifs se faisaient à Toulon ; sur le point d'aller prendre le commandement de l'armée, Bonaparte, qui m'avait déjà plusieurs fois, en Italie, témoigné sa bienveillance, me demanda si je voulais encore l'accompagner. Je n'hésitai pas à m'associer de nouveau à la fortune du général que je m'étais accoutumé à regarder comme invincible, et je partis, ignorant, comme tous ceux qui faisaient partie de l'expédition, quelles mers nous allions franchir et sur quelles rives nous allions porter les armes de la France. La flotte effectua son départ dans un ordre imposant et au milieu d'un enthousiasme général ; bientôt nous connûmes le secret de notre destination, et, par un singulier prélude des victoires qu'elle espérait remporter sur le croissant, l'armée s'empara, en

passant, de Malte, de cette île invincible qui s'était illustrée en résistant pendant deux ans à toutes les forces de l'islamisme.

« Quelques jours après, les minarets d'Alexandrie nous indiquèrent le but de notre voyage, et les vaisseaux français, échappés comme par miracle à la flotte anglaise qui les cherchait et qui passa près d'eux sans les apercevoir, débarquèrent sur la plage égyptienne les soldats de l'armée d'Italie. Alors une suite de travaux inouïs et de combats gigantesques commença pour ces vétérans, qui se formèrent bientôt une nouvelle tactique pour vaincre de nouveaux ennemis. Les brillants cavaliers mamelouks, qui semblaient voler dans le désert, en faisant briller au soleil d'Orient l'or de leur parure militaire et l'acier de leurs cimeterres, n'eurent d'abord que du mépris pour cette armée de fantassins qui osait affronter les périls et les fatigues du désert ; mais bientôt ils apprirent ce que valaient nos soldats. La valeur téméraire, les charges rapides et multipliées de ces braves enfants de l'Orient vinrent se briser contre la discipline européenne, et ils virent tous leurs efforts échouer devant ces inébranlables

murailles de fer qui formaient comme un retranchement vivant, hérissé de baïonnettes et vomissant la flamme de toutes parts.

« Je ne veux pas vous retracer ici l'histoire de cette campagne fabuleuse, qui rappelle les exploits des héros de l'antiquité, mais vous me pardonnerez mon admiration pour l'homme de génie qui marchait à notre tête. Bonaparte, privé de sa flotte, qui avait été brûlée à Aboukir, et se trouvant ainsi prisonnier dans sa propre conquête, prouva qu'il avait autant d'énergie pour résister aux revers que d'habileté à profiter des succès. Tour à tour soldat et législateur, il soutient le courage de ses soldats, et impose au fanatisme musulman l'obéissance aux lois du vainqueur. En même temps, et pour ne négliger aucune partie de sa glorieuse mission, il préside aux travaux et aux recherches des savants dont il s'est fait accompagner, et la science lui doit autant que la gloire nationale.

« Cependant des troubles sérieux agitaient la France : à l'intérieur tous les partis reprenaient courage et cherchaient à s'emparer du pouvoir, qu'un gouvernement ridicule ne pouvait conserver ; aux frontières, l'armée démoralisée laissait

échapper tous les avantages conquis dans les campagnes précédentes. Dès qu'il apprit ces nouvelles, Bonaparte prit une résolution subite et décisive : il assume sur sa tête une immense responsabilité en abandonnant l'armée qui lui a été confiée. Laissant donc le commandement de l'Égypte à Kléber, il confie encore une fois sa fortune à l'inconstance des flots.

« J'avais été blessé à l'attaque de Jaffa ; le général voulut m'emmener avec lui ; ma santé se rétablit pendant la traversée, et j'étais aux côtés de mon général à la fameuse journée du 18 brumaire ; pour récompenser mes services, Bonaparte, premier consul, m'a donné le commandement d'une division. J'ai été choisi, après la paix de Lunéville, pour venir traiter à Vienne de l'échange des prisonniers, et je ne saurais trop m'en féliciter, puisque c'est en accomplissant cette mission que j'ai eu le bonheur de vous rencontrer. »

Le général partit quelques jours après cette conversation. Il emporta le mémoire de la marquise pour le premier consul.

« Ah ! Monsieur, lui dit la marquise en le lui

remettant, comment pourrai-je vous payer jamais de tout ce que vous faites pour nous?

— Croyez-vous, Madame, répondit le général, qu'on n'est pas assez payé par la satisfaction qu'on trouve à rendre service? Et puis, ajouta-t-il en saisissant une main de la marquise et à demi-voix, de sorte que la marquise seule pût l'entendre, si vous pensez que j'ai droit à recevoir une récompense, et que mademoiselle Anna le pense avec vous, j'oserai vous demander la plus douce, la plus glorieuse à laquelle il me soit permis de prétendre. »

La marquise, pour toute réponse, jeta les yeux sur sa fille, et les reporta sur le général, dont elle pressait affectueusement la main.

CHAPITRE XXII.

Émilie; mort chrétienne.

Émilie jouissait depuis quelques années entre sa mère et sa sœur d'une paix profonde. L'ancienne tendresse de sa mère pour elle s'était réveillée, sans être toutefois exclusive; la marquise partageait ses affections entre ses deux filles. L'enfant grandissait sous les yeux de sa mère et de son aïeule, qui la nourrissait de bonne heure des principes sacrés de la religion. La famille Saint-Ange avait appris par sa propre expérience que ces principes précieux sont le

plus grand des biens et le seul trésor réel sur lequel on puisse compter dans cette vie; pour un cœur vraiment religieux, il n'est pas de chagrin qui ne soit supportable, pas de perte qui soit imprévue. C'est donc le premier devoir des parents chrétiens, de faire germer cette sainte semence dans le cœur de leurs enfants; ces principes, une fois qu'ils sont inculqués dans une jeune âme, ne s'en effacent jamais, quels que soient les écarts où les passions entraînent, et tôt ou tard ils reprennent leur influence salutaire. L'amitié d'Anna pour sa sœur, loin de se refroidir, prenait chaque jour un nouveau degré de vivacité; sa sœur était sa meilleure, sa seule amie. La famille, grâce aux talents d'Anna, se trouvait à l'abri du besoin; les élèves ne manquaient pas; Anna était souvent obligée d'en refuser. La rencontre du général avait fait naître l'espérance qu'on touchait au terme d'un fâcheux exil; quelque agrément qu'on trouvât à Vienne, on regrettait Paris; le soleil étranger ne vaut jamais le soleil de la patrie; loin du sol natal le plus beau ciel est terne, le jour le plus serein a des nuages; et cependant Émilie n'était point heureuse: que lui manquait-il?

Il lui manquait la paix de l'âme; cette paix intérieure sans laquelle il ne saurait y avoir de bonheur sur la terre, cette paix que rien ne peut altérer, ni l'injustice des hommes ni l'infortune; cette paix céleste qui naît de l'accomplissement de tous les devoirs et d'une conscience pure et sans reproche. Émilie pouvait-elle avoir cette paix? Anna, la marquise lui avaient pardonné; le marquis était mort en chrétien, et le vrai chrétien ne garde aucun souvenir des injures qu'il a reçues. Émilie pouvait donc compter sur le pardon de tous ceux qu'elle avait offensés; mais au fond de son âme vivait un ver rongeur; c'était le remords qui, tel qu'un poison actif qui gâte et corrompt tout ce qu'il touche, gâtait et corrompait en elle toutes les sensations du plaisir, toutes les idées de bonheur, de calme et de félicité.

Elle ne pouvait bannir de sa pensée l'image de son père, poursuivi par une populace insensée de qui son mari soldait les fureurs; de son père livré au tribunal de sang par ses propres enfants, et sauvé par un généreux étranger que son mari avait cherché ensuite à punir de sa loyauté; de son père à son lit de mort, bénissant sa plus jeune

fille, et peut-être murmurant contre elle une terrible malédiction. Elle se retraçait en traits de feu les douleurs de cette mère trop faible qui n'avait eu de tendresse que pour elle, et qu'au moment du danger elle avait payée par le plus lâche abandon ; les longs chagrins de cette bonne Anna qu'elle avait fait constamment repousser du sein maternel, et qui, maintenant en possession bien méritée du cœur de sa mère, avait voulu partager avec elle la place que seule elle devait occuper ; cette Anna, qui aimait comme sa propre fille l'enfant de cet homme qui l'avait dépouillée ; et comme ces hommes endurcis qui jusqu'au dernier jour persévèrent dans le mal, mais qui frappés alors par les terreurs de la mort sentent l'inexorable conscience leur reprocher tous leurs crimes, Émilie se rappelait malgré elle toutes les circonstances de sa vie, et sa propre conscience ne lui épargnait rien.

Aussi elle avait un fond de tristesse qu'elle ne pouvait dissiper par aucun moyen. Les distractions la fatiguaient, et le repos lui déplaisait plus encore, parce que dans le repos ses pensées se tournaient constamment vers le passé. Si la marquise lui donnait quelque preuve d'af-

fection, elle la recevait d'un air triste, et des larmes amères roulaient dans ses yeux. Les caresses d'Anna lui faisaient mal ; elle s'en jugeait indigne. Seulement elle lui disait de temps en temps : « Ma bonne sœur, tu aimes bien ma petite Émilie, n'est-ce pas ? » Anna prenait alors l'enfant par la main, l'attirait sur son cœur, la pressait tendrement, et lui disait : « Et toi aussi, Émilie, tu aimes bien Anna? »

Un jour, la petite fille vint en pleurant se jeter dans ses bras. « Qu'as-tu, ma pauvre enfant? lui demanda sa tante.

— Maman veut me quitter, elle veut s'en aller; et en disant qu'elle me quittera bientôt, elle sanglote. » Des sanglots aussi entrecoupaient la voix d'Émilie.

« Non, non, mon amie, lui répondit Anna, tranquillise-toi ; ta mère ne nous quittera point. Viens avec moi, allons la trouver. » Émilie était tout en pleurs.

« Eh bien! ma sœur, lui dit Anna, qui depuis longtemps avait deviné le sujet de sa profonde tristesse, seras-tu toujours la même, le cœur toujours fermé aux consolations, à mon amitié? Cesse donc de t'affliger ainsi, d'affliger cette

chère enfant que nous aimons tous. Vois-tu ses larmes couler? Hâte-toi de les sécher; dis-lui, dis-lui bien que tu ne la quitteras point. »

Lorsque Émilie entendit ces mots, il sembla qu'un sentiment de plaisir arrivait jusqu'à son cœur, ses yeux se ranimèrent, mais ils ne brillèrent que d'un éclat fugitif, comme ces lumières mourantes qui s'éteignent après un éclair.

Les deux sœurs ne tardèrent pas à se trouver seules. « Ma bonne Anna, dit Émilie rompant le silence, je voudrais en vain me le dissimuler, mais je le sens, mes forces m'abandonnent peu à peu, et bientôt sans doute je serai délivrée de tous mes maux. Retiens ces larmes, ma sœur.... Oh! ne me plains pas! car je souffre, je souffre horriblement.... Je ne puis arracher de mon esprit les idées qui me tourmentent... Depuis quatre ans entiers, c'est du poison qui coule dans mes veines : là, là, ajouta-t-elle en posant la main sur son cœur, il y a un foyer ardent; il me brûle, il me dévore, il consume ma vie. C'est la justice divine, ma sœur, qui punit lentement un grand coupable; et je m'en réjouis. Ce Dieu juste et sévère envers moi sur la terre, je le trouverai clément et misé-

ricordieux dans le ciel. Cache encore à ma pauvre mère ce que je te confie ; le moment de l'affliger ne viendra que trop tôt.... Ma sœur! je mourrai satisfaite ; ton amitié ne m'aura pas manqué, elle me garantit l'avenir de ma fille, de cette pauvre innocente qui ne doit pas souffrir pour ses parents. »

Anna essaya vainement de consoler sa sœur, de calmer ses inquiétudes, de combattre les fatales pensées qui l'obsédaient ; le coup était porté. Depuis ce moment, la santé d'Émilie déclina de plus en plus, et bientôt, forcée de s'aliter, elle ne laissa même pas l'espérance de la sauver. Le docteur Niemeyer déclara nettement à la marquise que sa fille n'avait pas un mois à vivre ; il n'avait jugé que trop bien de la maladie et de ses progrès. Huit jours ne s'étaient pas encore écoulés qu'une fièvre ardente se déclara. Le docteur s'éloigna peu de la chambre ; il sentait que sa présence consolait la malade, mais il ne l'accablait point d'inutiles remèdes. « Les sources de la vie sont taries en elle, disait-il à la marquise ; rien ne peut la sauver, la première crise l'emportera. » Le lendemain du jour où il tenait ce langage, le docteur crut apercevoir les

symptômes d'une crise prochaine. « Il faudrait prévenir madame de Forton, dit-il, du danger qui la menace, lui annoncer que peut-être ce jour est le dernier de sa vie ; elle est chrétienne, elle ne refusera pas les secours de la religion. »

Le docteur était vivement ému en prononçant ces mots ; il ne fut pas surpris de voir la marquise et sa fille fondre en larmes. Quoiqu'elles fussent depuis longtemps averties, elles ne croyaient pas la catastrophe si prochaine ; elles furent frappées comme d'un coup de tonnerre. « Ah ! grand Dieu, disaient-elles, comment lui annoncer qu'il faut se séparer ; se séparer à jamais ; si jeune encore ! Oh ! qu'il est cruel de mourir à vingt-neuf ans lorsqu'on laisse une mère, une fille, une sœur ! Chère Émilie, qui aura le courage de t'enfoncer le poignard dans le cœur ! Grand Dieu ! guide-nous, indique-nous ce que nous devons faire. »

Le docteur était parti. La domestique allemande et la petite Émilie étaient restées dans la chambre de la malade. La marquise et Anna continuaient à se lamenter et à demander au ciel des inspirations, quand la jeune Émilie vint en courant pour leur dire que sa mère voulait leur

parler. Elles se hâtèrent d'entrer dans sa chambre, les yeux encore humides, les paupières gonflées, la poitrine oppressée. Émilie s'était fait donner un petit crucifix que son père avait jadis apporté de Rome, et que la marquise avait soigneusement conservé; elle le tenait dans ses mains. Il ne lui fut pas difficile de voir que sa mère et sa sœur avaient pleuré, et elle se doutait bien que c'était pour elle que leurs larmes avaient coulé.

Elle demanda qu'on la relevât un peu sur son lit, et qu'on lui plaçât derrière le dos et la tête des coussins et des oreillers pour la soutenir. « Je suis bien maintenant, dit-elle quand on l'eut arrangée, je garderai cette position. » Puis, regardant sa fille et sa sœur, qui étaient d'un côté de son lit, la marquise et la fidèle Allemande, qui se tenaient de l'autre, elle s'exprima ainsi :

« Je commence à sentir de légères sueurs qui se refroidissent sur mon corps affaibli à mesure qu'elles sortent. Elles m'annoncent que mon heure va bientôt sonner. Vous ne me parlez point de ma situation, mais vos larmes vous trahissent; vous craignez de m'affliger. Allez, la mort n'a rien qui m'effraie, je n'y vois que le

commencement du repos. Vous m'avez pardonné, ma tendre mère, et toi aussi, bonne Anna; j'espère que Dieu me pardonnera en faveur de mon repentir ; mais je ne puis me pardonner à moi-même, et le souvenir de mes fautes ne me quitte pas. Ce souvenir vengeur descendra avec moi dans la tombe ; mais, avant qu'elle s'ouvre, je désire me réconcilier avec mon Créateur. Demandez pour moi les secours de la religion. Amenez-moi un prêtre au plus tôt, je vous en prie; le temps presse, et je suis fâchée d'avoir attendu jusqu'à ce moment. »

L'Allemande sortit aussitôt pour se rendre à la paroisse voisine ; mais elle rentra presque immédiatement en annonçant le docteur; puis elle dit tout bas à la marquise qu'il amenait un prêtre avec lui. Le bon M. Niemeyer avait pensé que ni la marquise ni Anna ne seraient assez maîtresses d'elles-mêmes, pour accomplir la triste mission dont il les avait chargées ; il revenait donc, bien décidé à leur épargner cette scène de douleur, et comme il ne doutait pas, d'après ce qu'il avait observé le matin, que la crise ne fût très-prochaine, il avait pris la précaution d'avertir un ecclésiastique. « Il m'a paru ce

matin, dit-il à la malade, que vous pourriez désirer quelque secours spirituel. On ne sait pas ce qui peut arriver ; on guérit quelquefois d'un mal désespéré, quelquefois on succombe à un mal léger en apparence : il est toujours bon d'être en règle. Je ne vous parlerais pas ainsi, si vous n'étiez qu'une femme ordinaire, follement éprise du monde et tremblant de le quitter.

— Je crois que Madame a trop de raison, dit l'ecclésiastique, pour n'être point résignée à tous les événements. Ce crucifix que je vois en ses mains, cette image du Sauveur mourant pour elle, tout ici me montre une chrétienne qui attend sans terreur que l'éternité lui ouvre ses portes, parce qu'elle espère que Dieu la recevra dans son sein. »

Émilie se contenta de faire un signe de tête pour marquer son assentiment, et d'imprimer ses lèvres sur les pieds de Jésus crucifié. A un signe du médecin tout le monde sortit alors de la chambre à l'exception du prêtre ; M. Niemeyer même sortit l'instant d'après ; il n'était resté que pour donner au prêtre un flacon d'éther, en lui recommandant d'en faire respirer de temps en temps à la malade, s'il s'apercevait

que, dans l'émotion qu'on ne peut manquer d'éprouver en ce moment suprême, elle eût d'abondantes sueurs ou qu'elle perdît trop rapidement ses forces.

Au bout d'un quart d'heure, le prêtre rouvrit la porte de la chambre. Quand la famille fut rentrée : « Madame, dit-il à haute voix, est toute disposée à recevoir les sacrements. Elle fait à Dieu sans murmure le sacrifice de sa vie, si Dieu juge ce sacrifice nécessaire. »

La marquise, Anna, la jeune Émilie, jusqu'à la fidèle Allemande laissèrent à ces mots éclater leur douleur. Elles tâchaient vainement d'en empêcher l'explosion. « Ah! leur dit Émilie d'une voix faible, ne cherchez pas à me cacher vos larmes ; elles adoucissent mes derniers moments, car elles prouvent que vous m'aimez. Ma mère, ma sœur, continua-t-elle après avoir repris haleine, oubliez les chagrins que je vous ai causés, ne vous souvenez que de mes regrets ; et toi, ma fille, souviens-toi bien que, sans la vertu, on n'a sur la terre ni bonheur ni repos ; suis toujours les conseils de ma bonne mère, prends pour modèle ma chère Anna ; elle me remplacera

près de toi. Maintenant, mon père, je suis tout à vous, car je sens que Dieu m'appelle. »

Le docteur toujours présent ranimait de temps en temps les forces de la malade par des spiritueux ; mais la nature épuisée était au moment de succomber ; les sueurs augmentaient et avec les sueurs la faiblesse. Émilie reçut avec la plus grande ferveur les secours de la religion ; un quart d'heure après, elle n'était plus. « Elle est dans le sein de Dieu, Madame, dit le prêtre ; que cette idée vous console ; son âme, purifiée par le repentir et par les souffrances, est montée au ciel. »

Émilie, avant de mourir, avait demandé que sa dépouille mortelle fût déposée à Baden auprès de celle de son père, afin, dit-elle, que ses cendres ne restassent pas seules sur la terre de l'exil. Le docteur Niemeyer, de concert avec le docteur Schenk et le digne pasteur de Baden, qui vivait encore, voulut bien se charger de toutes les démarches nécessaires pour que les dernières volontés de madame de Forton s'accomplissent. Le jour de la translation, la marquise et Anna voulaient se rendre à Baden ; le docteur ne le permit pas. « Il est inutile, leur dit-il, d'aller

rouvrir des plaies encore si récentes. Ménagez votre sensibilité, vous vous devez à cette enfant qu'elle a confiée à votre affection, et que le renouvellement d'une scène déchirante pourrait rendre malade. Vous l'avez vue se jeter sur le corps de sa mère, il a fallu pour l'en arracher user de violence; une seconde épreuve pourrait être funeste. »

La perte d'Émilie laissait dans la famille un vide bien difficile à remplir pour la pauvre mère. L'amour d'Anna lui avait longtemps suffi; mais depuis que la Providence lui avait rendu sa fille aînée, elle s'était accoutumée à la voir sans cesse. Ce n'était pas que son affection pour Anna en souffrit; mais lorsqu'Anna se rendait chez ses élèves, Émilie la remplaçait auprès d'elle, et maintenant elle resterait seule! il est vrai que la jeune Émilie ne s'éloignerait pas, mais cette enfant même lui rappellerait la perte qu'elle avait faite! Heureusement un objet nouveau vint, peu de temps après, occuper son esprit et faire diversion à sa douleur, qui finit par se convertir en souvenirs dont l'amertume s'adoucit par degrés. Le nouveau sujet de préoccupation qui vint arracher la

marquise à sa douleur était une lettre du général; elle venait par le canal de l'ambassade de France.

Gerval annonçait à la marquise qu'il avait remis au premier consul son mémoire; que celui-ci l'avait lu tout entier et lui avait promis de s'en occuper. « Je ne lui ai pas caché, ajoutait le général, que je prenais un vif intérêt au succès; le premier consul a souri de mon empressement; il m'a dit même en propres termes : « Je crois, général, que vous voudriez « réconcilier la république avec le faubourg « Saint-Germain. Telle est aussi ma pensée; « nous y viendrons, ou plutôt.... » Bonaparte n'a point fini sa phrase; je n'oserais la terminer, mais je crois l'avoir devinée. Il a dans ce moment une grande pensée qui l'occupe. Il veut se faire nommer consul à vie, et il y réussira, car il peut tout ce qu'il veut. Je profiterai de son premier moment de bonne humeur pour présenter de nouveau votre demande, et, malgré l'opposition du second consul, je suis presque assuré du succès. »

CHAPITRE XXIII.

Retour en France.

La lettre du général causa une vive satisfaction à la marquise. Bien que les seigneurs allemands la traitassent avec tous les égards dus à son rang, elle n'en était pas moins humiliée au fond, d'être obligée de recevoir un salaire pour les leçons que donnait sa fille. De retour en France, et s'il lui était possible, par la protection du général, de rentrer en possession d'une partie de ses biens, elle aurait une existence indépendante. D'un autre côté, quoiqu

la noblesse eût été abolie, elle n'en serait pas moins la marquise de Saint-Ange; et comme elle ne verrait guère que des personnages de l'ancien régime, elle jouirait avec eux du moins de sa noblesse et de ses titres. Anna partageait le plaisir que causait à sa mère l'espérance de rentrer en France, mais c'était par un autre motif : l'amour de la patrie agit fortement sur les jeunes cœurs; l'égoïsme est plus ordinairement le partage de l'âge mûr; ce ne fut point un jeune homme qui dit le premier : *Ma patrie est là où je suis bien*. Anna était bien à Vienne, mais elle sentait qu'elle serait mieux encore à Paris.

Le futur voyage était l'objet de l'entretien de chaque jour, et la mère et la fille attendaient avec une égale impatience la solution que le général leur avait en quelque sorte promise. Enfin la nouvelle tant désirée arriva. Ce fut immédiatement après la signature du concordat (15 juillet 1801). Les gouvernements précédents ne s'étaient nullement occupés de la religion; ils semblaient la regarder comme une institution purement humaine, qu'il était permis de négliger ou même de proscrire pour y sub-

stituer le déisme ou quelque autre culte du même genre, et, pour mieux dire, établir en principe l'indifférence religieuse, qui s'accommode également du paganisme, du christianisme, du culte de la raison et de la philosophie des encyclopédistes. Bonaparte sentit de bonne heure que sans le secours de la religion, les principes de morale sont sans influence, les lois sans autorité, les hommes sans sauvegarde; que les vertus deviennent des préjugés, que la probité, la bonne foi, l'honneur, ne sont plus que des mots; il signa donc une convention qui réconciliait la nation française, égarée, avec le chef de l'Église (1).

Le premier consul parut très-satisfait. Aussi, voulant perfectionner son ouvrage, l'amélioration ou la régénération du peuple français, il s'occupa de réorganiser l'instruction publique. Bientôt après, il voulut rétablir les rentes foncières seigneuriales; la commission, à laquelle il renvoya le projet, lui fit, il est vrai, subir un échec en donnant un avis contraire, mais la

(1) Le concordat fut ratifié ou sanctionné par le corps législatif, le 8 avril 1802.

tentative même qu'il avait faite prouvait de quel côté le portaient ses sympathies. Aussi, beaucoup d'émigrés, rassurés par les principes de justice que le nouveau gouvernement déployait, demandèrent-ils à rentrer dans leur patrie. Le général avait jugé le moment favorable, et il avait obtenu du premier consul l'ordre formel de radiation de la liste fatale. Il s'empressa de transmettre l'heureuse nouvelle à la marquise, en l'invitant à se rendre au plus tôt à Paris.

Dès ce moment, Anna et sa mère, se regardant comme Françaises, allèrent se mettre sous la protection de l'ambassadeur, pour qui le général leur envoyait une pressante recommandation. Cette précaution était nécessaire, afin que, partant avec un passe-port visé à l'ambassade, le voyage ne pût être contrarié par aucun accident. Lorsque ces mesures furent prises, la mère et la fille allèrent annoncer leur départ à toutes les personnes qui leur avaient témoigné de l'intérêt. Partout on les félicita de l'heureux événement qui leur rendait une patrie, mais on leur exprima le regret de les perdre. Les demoiselles de Saxe-Teschen, principalement,

se montrèrent très-sensibles à une séparation qui probablement serait éternelle.

Une chose restait encore à faire : Anna avait manifesté le désir de se rendre à Baden pour prier une dernière fois sur la tombe de son père et de sa sœur, et la marquise, loin de s'y opposer, hâta elle-même le voyage qui devait leur permettre de remplir ce pieux devoir.

Le bon curé de Baden les accueillit comme de vieilles connaissances qu'on ne comptait plus voir et que l'on voit encore une dernière fois. Il déplora avec ses aimables hôtesses, car il ne voulut pas consentir à ce qu'elles descendissent à l'hôtel, le malheur qu'elles avaient éprouvé, mais en même temps il se réjouit de l'événement qui les ramenait en France ; il prit aussi beaucoup de plaisir à causer avec la petite Émilie, qui, pour son âge, semblait avoir beaucoup de raison et de retenue.

Le docteur Schenk vint pareillement témoigner à la marquise et à sa fille toute la part qu'il prenait à l'espèce de révolution qui s'opérait dans leur position et dans leur fortune. Plusieurs notables Badénois, après avoir dévotement assisté au service funèbre qui fut célébré,

imitèrent le docteur Schenk, et demandèrent l'honneur de saluer pour la dernière fois leur ancienne organiste et sa noble mère.

De retour à Vienne, la marquise se rendit chez l'ambassadeur, accompagnée d'Anna, et l'ambassadeur, qui savait par la lettre du général que cette dernière avait une voix superbe, pria la marquise avec tant d'instance de lui donner le dernier jour qu'elle devait passer à Vienne, que, soit par complaisance, soit par politique, elle ne put refuser. On pense bien qu'Anna eut les honneurs de la soirée. L'ambassadeur fit beaucoup d'honnêtetés et de remerciements à la marquise, et tout républicain qu'il se disait, il montrait assez, par les égards qu'il avait pour madame et mademoiselle de Saint-Ange, qu'il savait apprécier le charme de leur société.

Le départ était fixé pour le lendemain. La marquise avait réglé, dès le matin, les comptes des deux bonnes qui la servaient; au montant de leurs gages, elle avait ajouté une honnête gratification. Lorsqu'elle rentra le soir, elle ne fut pas peu surprise de voir sa fidèle Allemande déposer sur la table l'argent qu'elle avait reçu

le matin, et de plus une somme, produit de ses épargnes.

« Qu'est-ce que cela signifie? lui dit la marquise.

— Madame, répondit-elle, daignez m'écouter. Il y a huit ans que je vous sers, et je crois que vous êtes bien convaincue de mon attachement et de ma fidélité; et vous croyez qu'il m'est facile maintenant de me séparer de vous, après tant de bontés que vous avez eues pour moi, vous et mademoiselle Anna? Je suis allée m'informer ce soir de ce que peut coûter le voyage d'ici à votre Paris, et des gens qui connaissent bien la route, m'ont assuré que je pourrais la faire avec cent vingt ou cent trente florins. En voilà cent cinquante, ma chère maîtresse; c'est tout ce que je possède; je ne vous demande qu'une chose, c'est de m'emmener avec vous. »

La marquise, attendrie, lui tendit les bras, en lui disant : « Reprends ton argent, et tu seras du voyage. »

La pauvre fille, toute joyeuse d'avoir été embrassée par sa maîtresse, se tourna vers

Anna d'un air presque suppliant, comme pour lui demander la même faveur. Anna, qui la comprit, l'embrassa aussi. « O mes chères maîtresses! s'écria-t-elle, je vous suivrais jusqu'au bout du monde. »

On partait dans la belle saison; le voyage se fit agréablement et sans accident. On emportait bien quelques tristes pensées, mais on s'avançait vers le sol natal, et cette idée riante rendait les souvenirs moins cuisants. Au bout de plusieurs jours de marche, on découvrit dans les airs la pointe d'un édifice. « Strasbourg! » s'écria le conducteur de la voiture. « Strasbourg! la France! » s'écrièrent à leur tour la marquise et sa fille.

Oh! de quels sentiments Anna se sentit alors agitée! Elle avait quitté bien jeune encore le sol de la patrie; mais à seize ans déjà elle sentait en elle un cœur français; à seize ans elle détestait les impies novateurs qui, voilant de grands mots leur insatiable ambition, renversaient de la même main l'autel et le trône; mais à cet âge si tendre elle aimait la France, et le doux nom de patrie résonnait mélodieusement à son oreille. Elle l'avait quittée pourtant, cette

patrie si chère! c'est que le devoir parlait en elle plus haut que les affections. Son père était contraint de chercher un asile sur la terre étrangère; sa mère le suivait; devait-elle abandonner les auteurs de ses jours? n'avait-elle pas son père à consoler, l'amour de sa mère à conquérir?

En mettant le pied sur le sol allemand, elle s'était dit : « Mon père est sauvé; mais à quel prix achète-t-il son salut; à quel prix ai-je moi-même acquis le droit de respirer le même air qu'il respire : il n'est plus pour nous de patrie! L'exil, la misère peut-être, voilà désormais notre partage; et nous irons porter nos douleurs, nos regrets, au milieu de gens qui nous répondront par leurs chants d'allégresse, ou nous regarderont d'un œil indifférent et sec, peut-être ennemi. Je ne les verrai donc plus ces lieux témoins des jeux de mon enfance, où se formèrent mes goûts et mes habitudes, où j'ai senti les douceurs de l'amour paternel! Ma sœur elle-même, hélas! je ne la verrai plus. Quelque éloignement qu'elle m'ait montré, je ne puis la haïr; elle est égarée, mais je sens que mon cœur l'absout; ses torts sont l'ouvrage des autres, de

ceux qui subjuguent son esprit; tôt ou tard je l'aurais ramenée, j'aurais obtenu sa tendresse.

« Mon père croit qu'il suffira de trois ou quatre mois pour subjuguer les Français; et moi, qui n'ai point d'expérience, je ne me fais pas d'illusions. J'ai vu l'enthousiasme s'emparer d'eux; ces troupes timides de soldats sans discipline formeront dans peu d'invincibles phalanges. Oh! c'en est fait, plus de patrie; le soleil de la France ne se lèvera plus pour moi. Semblable à la plante qui, transplantée en des climats lointains, meurt sur sa tige desséchée, je périrai comme elle sans consolation et sans appui? »

Anna se rappelait toutes les idées qui l'avaient assaillie lorsqu'elle s'éloigna de Sédan; et maintenant qu'elle s'approche de Strasbourg, de cette France qu'elle aime, elle tourne pour la dernière fois ses regards vers le pays qu'elle quitte. « Adieu, dit-elle, ô terre hospitalière! où ma faiblesse a trouvé protection et secours; terre où mon cœur ira sans cesse chercher de douloureux souvenirs! Je t'ai laissé les restes de mon père, ceux de mon amie, de ma sœur, ceux de ce serviteur loyal et fidèle qui me vit naître

et me porta si souvent dans ses bras! O Vienne! ô Baden! vos noms, toujours unis aux noms de ma sœur et de mon père, vivront à jamais dans ma mémoire. »

Tandis qu'elle s'entretenait de ses diverses sensations, la voiture s'avançait rapidement. Bientôt elle franchit la frontière; bientôt elle roule sur le sol français. En ce moment, une émotion indéfinissable, une sensation vague de félicité intérieure s'empare du cœur d'Anna; c'est un sentiment qui, sans provenir d'aucune cause déterminée, naît de l'ensemble de toutes les idées qui viennent de l'agiter. Elle respire avec plus de plaisir; son âme se dilate, tout ouverte à l'espérance. « Patrie, tu m'es rendue! » C'est tout ce qu'elle put dire.

Dès le lendemain de son arrivée, la marquise fit prévenir le général, et celui-ci se rendit sur-le-champ auprès d'elle.

« Madame, lui dit-il, je n'ai à vous annoncer que d'heureuses nouvelles : sur les ordres précis du premier consul, votre radiation définitive, celle de votre fille et celle de l'aimable Émilie ont été prononcées. Tous vos biens invendus doivent vous être restitués, et

d'après les renseignements que j'ai pris, la restitution aura lieu pour la plupart. D'abord je vais avoir l'honneur de vous conduire à votre hôtel de Saint-Ange ; il avait été affecté à un service public ; il n'attend maintenant que votre présence. Votre terre de Saint-Ange, consistant presque en entier en forêts, avait été réunie au domaine de l'État ; la propriété vous en est rendue. Il en a été de même des biens de Forton ; j'ai obtenu la rétractation de la clause de confiscation. Les intérêts de sa fille m'ont si bien paru liés aux vôtres, qu'en la servant, c'est vous, Madame, que j'ai cru servir. »

La marquise, Anna elle-même, s'épuisèrent en remerciements ; conduites par le général, elles allèrent prendre possession de l'hôtel, qu'elles furent surprises de trouver élégamment meublé. C'était encore au général qu'elles en étaient redevables. La marquise ne voulait néanmoins accepter ce riche mobilier qu'à la charge d'en payer la valeur.

« Madame, lui répondit le général en riant, je vous présenterai très-incessamment mon mémoire, et si vous daignez vous rappeler ce que je vous ai dit à Vienne quand vous me parliez

de reconnaissance, il vous sera facile de le solder. »

Anna était présente ; elle rougit. Le général s'en aperçut, et voulant ménager sa modestie, il changea aussitôt de conversation. Mais le lendemain, ayant trouvé la marquise seule, il fit une demande sérieuse, et la marquise, certaine du consentement de sa fille, ne la repoussa point.

En effet, le général méritait à tous égards la bienveillance et l'affection de la marquise. Outre la reconnaissance qu'elle devait au sauveur de son époux, tout ce qu'elle avait appris de lui, de ses vertus et de ses qualités, le rendait digne d'être l'époux d'Anna. La position du général était d'ailleurs fort avantageuse : l'homme qui gouvernait alors la France commençait à répandre autour de lui le vif éclat dont brilla plus tard le trône impérial, et sa grandeur se reflétait sur ses compagnons de gloire.

Il n'est pas nécessaire de dire qu'après s'être montrée excellente fille, excellente sœur, Anna est devenue excellente mère de famille ; qu'elle a rendu le général heureux ; que, de concert avec lui, elle a travaillé à établir avantageusement sa nièce, et qu'elle a de bonne heure

donné à sa famille naissante l'exemple de toutes les vertus qui, sur cette terre de passage, laissent entrevoir, sans pouvoir le donner, ce bonheur véritable que la religion seule assure, dans un monde meilleur, à ceux qui lui sont fidèles.

FIN.

TABLE

DES CHAPITRES CONTENUS DANS CE VOLUME.

	Page.
CHAPITRE PREMIER. — La famille Saint-Ange.	5
CHAP. II. — Événements politiques.	24
CHAP. III. — Le voyage forcé.	42
CHAP. IV. — Le testament ; nouvelles du marquis.	52
CHAP. V. — Résolution généreuse ; départ de Paris.	65
CHAP. VI. — Les représentants du peuple.	77
CHAP. VII. — Émigration ; Coblentz.	89
CHAP. VIII. — Voyage de Coblentz à Vienne.	98
CHAP. IX. — Dévouement d'Anna.	121
CHAP. X. — Le concert.	133
CHAP. XI. — Propositions rejetées ; nouvelles de France.	146
CHAP. XII. — Vains projets du baron ; le jeu.	165
CHAP. XIII. — Baden ; mort du marquis.	182
CHAP. XIV. — Un article de journal.	196

CHAP. XV. — Le recteur de Baden ; l'orgue de la paroisse. 204
CHAP. XVI — Retour d'Anna et de sa mère à Vienne. 217
CHAP. XVII. — La petite fille ; reconnaissance. 226
CHAP. XVIII. — Repentir et pardon. 237
CHAP. XIX. — Récit d'Émilie. 246
CHAP. XX. — Une ancienne connaissance. 260
CHAP. XXI. — Histoire du général. 272
CHAP. XXII. — Émilie ; mort chrétienne. 281
CHAP. XXIII — Retour en France. 296

FIN DE LA TABLE.

TOURS. — IMP. DE MAME.